Class 232.995 C853 Book
General Theological Seminary Library
Chelsea Square, New York

EL 9-24

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by
EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.
DEAN 1879-1902

CHRISTIANISME

CAHIERS PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

le mystère de Jésus

par

P.-L. COUCHOUD

cinquième mille

F. RIEDER ET Cie, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

PARIS

CHRISTIANISME
3.

LE MYSTÈRE DE JÉSUS

DU MÊME AUTEUR

Benoit de Spinoza (Alcan).

Sages et Poètes d'Asie avec une préface d'Anatole France (Calmann-Lévy).

L'Apocalypse. Traduction du poème avec une introduction (Bossard).

CHRISTIANISME

CAHIERS PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

LE MYSTÈRE DE JÉSUS

PAR

P.-L COUCHOUD

F. RIEDER ET Cie, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

PARIS

M.CM.XXIV.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
60 EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, DONT 10 HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 1 A 60.

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS. COPYRIGHT BY F. RIEDER ET Cie, 1924.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉNIGME

I

UN ERMITAGE AU JAPON

En 1912, au Japon, j'eus à répondre à une question difficile.

Je visitais, au printemps, les monastères bouddhiques qui font à la ville de Kyôto une sainte couronne. C'est là, entre les cerisiers légers et les vieilles mares où s'ouvrent les lotus, dans le silence des vieux temples de bois, que le Japon mystique garde ses trésors d'art et de spiritualité. On est accueilli partout avec cette effusion discrète du cœur qui est la règle des bonzes. Un jour surtout je sentis ce contact de sympathie humaine qui s'établit tout d'un coup entre deux hommes inconnus l'un à l'autre. Pourquoi, presque sans parole, au delà du monde sensible, perçoit-on un mystérieux accord ?

C'était au Shaka-do, un joli ermitage, près d'un fleuve de montagne mince et clair. Les garçons et les filles âgés de treize ans y viennent en pèlerinage le treizième jour du troisième mois, pour demander au Bouddha la sagesse.

Le supérieur, grosse tête rasée, corps trapu, un peu gauche dans la robe jaune, enfonça dans mes yeux un regard candide et profond et me conduisit devant l'honneur de son temple : une antique statue de bois qui, avant l'an mille, fut envoyée des Indes au Japon en signe de communion de la foi. Elle fut sculptée, dit-on, pendant que le Bouddha était au ciel pour prêcher à sa mère et que ses disciples en larmes attendaient son retour. Le roi Uten donna le bois de santal et le disciple Mokuren de mémoire fit l'image. Quand le Bouddha redescendit après une absence de quatre-vingt-dix jours, la statue alla à sa rencontre, puis, montant les marches, entra avec lui au saint lieu où les disciples étaient réunis dans la joie.

Nos pensées plongèrent ensemble en un profond passé. Ensuite, agenouillés près des bols de thé, nous déroulâmes sur les nattes blondes les merveilleux rouleaux où Kano Monotobu a peint, au xv^e^ siècle, la légende entière du Bouddha. Je me mis à songer à l'énigme du Bouddha. Est-il un homme qui a vécu ? Est-il un personnage mythique à qui la foi et l'art ont donné vie ? Le beau livre de Sénart me ferait pencher au second sentiment [1].

L'heure passa. Il restait des rouleaux en leurs

1. *Essai sur la légende du Bouddha*, 2^e^ édit., Paris, 1882. Voyez aussi le charmant essai du marquis de la Mazelière, *Moines et ascètes indiens*, Paris, 1898.

boîtes légères. Dans un regard délicieux le moine me dit : « Venez demeurer chez nous une semaine ou deux. Nous aurons le temps de tout voir lentement. » Je promis de le faire un jour. Comme j'allais me lever, ses yeux cherchèrent par-dessus ma tête les terres étrangères d'où j'étais venu. Il hésita un instant et, en retour de toutes mes questions, il m'en posa une : « Dites, qu'est-ce que Jésus ? »

Parce qu'en ce lieu de suavité nous étions là deux hommes, lourds du passé de deux humanités qui ne se sont pas connues, nous pensions aux deux maîtres invisibles qui gouvernent nos deux races. En un éclair de pensée je vis l'immense courbure de l'Occident, les États temporels de Jésus et la place qu'y tient l'idée de Jésus. Et par contraste je sentis le peu qu'on sait de Jésus, historiquement. Aussitôt un grand problème se découvrit à moi.

Je répondis : « Les sentiments sont très opposés. Pour les croyants, Jésus est un *dêva*, qui est mort et ressuscité pour sauver l'humanité. Pour les incroyants, c'est un juif mal connu, que les Romains ont mis à mort parce qu'il se disait roi et annonçait la fin du monde. Chacun affirme son opinion. Au sujet de Jésus il est facile de croire, difficile de savoir. »

« Comme pour le Bouddha », dit-il à mi-voix, du ton de l'homme réfléchi et instruit, qui a soupesé la foi séculaire.

Je me levai en disant : « Je tâcherai de savoir ce qu'on peut savoir. Quand je reviendrai, vous me parlerez encore du Bouddha et je vous parlerai de Jésus. »

J'écris pour vous, lointain ermite, et pour toi aussi, qui que tu sois, qui, sans préjugé, sans passion, sans intérêt, avec sérieux, courage et bonne foi, consens à examiner le grand problème.

Tu ne dois l'aborder qu'après t'être éprouvé toi-même. Je voudrais que tout étudiant de religion fît, comme naguère à Montpellier le futur médecin, une sorte de serment d'Hippocrate :

Je jure, quelle que soit ma foi ou mon incrédulité, de n'en tenir aucun compte dans ma recherche.

Je jure d'être désintéressé, de n'avoir en vue ni polémique ni propagande.

Je jure d'être loyal, de ne rien omettre de ce que je verrai, et de n'y rien ajouter, de ne rien atténuer, de ne rien exagérer.

Je jure d'être respectueux, de ne parler en badinant d'aucune croyance d'autrefois ni d'aujourd'hui.

Je jure d'être courageux, de maintenir mon opinion intrépidement contre toute croyance armée qui ne la supporterait pas.

Et je jure d'y renoncer à l'instant devant une raison solide que je trouverais ou qui me serait apportée.

II

LE MAITRE DE L'OCCIDENT

Qu'est-ce que Jésus ? Une immensité, un point imperceptible. L'antithèse est complète, selon qu'on le considère dans l'esprit des hommes ou dans la réalité historique.

Dans l'esprit des hommes, dans le monde idéal qui existe sous les crânes, Jésus est incommensurable. Ses proportions sont hors de comparaison ; son ordre de grandeur est à peine concevable.

Si on recense par la pensée les millions, les centaines de millions, les milliards d'hommes chrétiens qui ont agi et souffert, qui ont vécu, d'abord au pourtour de la Méditerranée, puis dans toute l'épaisseur de l'Europe, ceux qui vivent, qui couvrent l'Europe, l'Amérique, bordent l'Afrique, l'Asie, l'Australasie, et si on cherche ce qui est commun à tous ces hommes si divers de coutumes, de races,

de langues, de nations et de sectes, on trouve que c'est essentiellement une représentation mentale de la mort de Jésus.

Parmi ces fourmilières humaines qui ont grouillé sur la terre noire avant d'y rentrer, il est peu de petites fourmis qui aient porté un bagage notable d'idées et de connaissances. Mais il n'en est pas une qui n'ait su que Jésus était mort pour elle, lui donnant à choisir entre une éternité de bonheur et une éternité de douleur. Ce savoir transmis est celui qui pesa le plus sur le destin de chacune, sans qu'elle ait bien mesuré dans l'espace ni dans le temps sur combien d'autres destins il pesait de même. Les fourmis qui vivent sur la montagne ne distinguent pas la montagne.

Ces têtes innombrables, si, en sachant tout le reste, elles avaient ignoré ce qui concerne Jésus, l'histoire eût été toute différente et la moitié de la planète aurait un autre aspect aujourd'hui.

En revenant du Japon par le chemin de fer de Sibérie, chaque fois que je guettais dans les steppes un petit groupement humain, il était indiqué par le clocher bulbeux d'une église. Je pensais : cette église est là pour que les hommes, les femmes et les enfants perdus dans cette solitude s'assemblent et que devant eux la mort de Jésus soit commémorée et mystiquement renouvelée. A cette église une autre se reliait plus loin, puis d'autres jusqu'à la

fin de la Sibérie et de là jusqu'à tous les bouts de l'Occident.

Églises de tout galbe, les vastes et les étroites, les belles et les communes, les antiques et les récentes, elles se dressent en ordre serré sur tout le domaine planétaire de Jésus. Il n'est si pauvre village de paysans qui n'ait la sienne. Partout c'est la maison du Maître, plus haute et plus grande que les autres. C'est la bergerie où l'invisible berger ramasse et console une fraction de son troupeau immense. Elle est souvent tout ce qui reste des âges passés. Seules ses parois vieillies et ses dalles effacées font la liaison entre les générations qui se remplacent sans presque se connaître. L'église reste. Elle proclame que sur le point essentiel les générations disparues ont senti de même. Elle dit d'une voix forte qu'au cours des siècles la grande affaire commune a été de s'assurer la rédemption obtenue par la mort de Jésus.

Les croix des cimetières disent la même chose, monotonement, invariablement, interminablement. Elles font entendre la voix des individus, grêle et innombrable. Chacune prend à son compte ce que l'église a déclaré pour tous. Une à une, elles répondent : Amen ! Chaque mort brandit au-dessus de sa tombe le symbole de Jésus crucifié comme un rappel du pacte qui lui a promis l'immortalité. Qu'était-il, ce mort ? Sage ou fou, humble ou

puissant, qu'importe ? On a planté par-dessus sa tête décomposée ce résumé de foi, comme la seule chose qui compte. De sa pauvre existence, il reste cela d'essentiel.

L'histoire d'Occident, depuis l'empire romain s'ordonne autour d'un fait central, d'un fait générateur qui est imaginaire : la représentation collective de Jésus et de sa mort rédemptrice. Le reste est sorti de là ou s'est adapté à cela. Tout ce qui s'est fait en Occident pendant quinze siècles s'est fait à l'ombre gigantesque de la croix.

Jésus succède à César dans l'empire du monde. Sa face de majesté est frappée à la place de celle de l'empereur sur les monnaies d'or de Byzance. En son nom est transmis à Charlemagne le globe surmonté de la croix. C'est lui qui donne toutes les couronnes. De Rome et de Byzance il passe en despote aux sociétés du Moyen âge et aux nations modernes. Tout pouvoir vient de lui et retourne à lui. Il devient tel que l'avait vu le prophète de l'Apocalypse : l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, celui de la bouche de qui sort une épée acérée, qui tient les clefs de la mort et de l'Hadès, qui ouvre et nul ne ferme, qui ferme et nul n'ouvre.

Pour lui les hommes se sont aimés et se sont haïs, se sont massacrés et secourus, ont connu les extrêmes de la passion et du sacrifice. Par lui ils ont été adou-

cis, fortifiés, consolés, exaltés, agités de toutes les manières. Il est le mirage vers lequel se sont rués les escadrons fous des Croisés. Il est l'amant mystérieux qui appelle au fond des cloîtres la docile procession des vierges.

Pour lui on a édifié Sainte-Sophie, la cathédrale de Chartres, la *Somme* de saint Thomas, les éthiques et les métaphysiques. Toute pensée qui ne lui était pas dédiée fut suspecte. De lui a dépendu le sort de la science, de la beauté, de la raison. Il est une force intérieure que les siècles n'ont pas épuisée, un vin capiteux dont l'ivresse n'est pas tombée, une loi suprême devant quoi tout à plié. Il a fait tout croire, tout supporter, tout espérer, tout entreprendre. Il est la grande aventure qu'a courue l'humanité.

Aujourd'hui encore Jésus est la structure intime des sociétés d'Occident. Avant d'être nées les âmes lui sont promises. L'enfant, dès qu'il a respiré le jour, est baptisé à son nom. Il entre déjà dans un spirituel édifice, un édifice d'âmes, dont le plan est fortement arrêté. Il y trouvera sa place. Il se tiendra agenouillé dans la nef ou debout dans les bas-côtés, fervent ou indifférent, mais il ne pourra pas s'évader. S'il ne sent pas l'enivrement il sentira la contrainte. Même s'il devenait l'ennemi de Jésus, il serait encore chez Jésus.

Que dire ? Dans le cœur des hommes Jésus est infiniment grand. Il échappe à toutes les mesures

usuelles de l'histoire. Cent volumes n'achèveraient pas de le décrire. Il n'y a pas d'événement aussi incalculable que celui qui a introduit dans le monde la représentation de Jésus. En ce point de l'histoire s'est décidé ce que serait le rêve essentiel des hommes d'Occident pendant des millénaires.

III

PLINE, TACITE, SUÉTONE

Dans l'ordre des faits nus, Jésus est un infiniment petit. L'histoire positive ne parvient pas à le le saisir.

Quittons le Jésus de la foi. Oublions les âges chrétiens, tout ce que Jésus est devenu dans le cœur des croyants. Laissons son image resplendissante. Cherchons l'original, ce qu'il fut lui-même, effectivement, parmi les réalités de son époque et de son pays.

Il s'agit maintenant d'une enquête précise, limitée. Tout historien probe et exercé, qu'il soit croyant ou incroyant, est en état de la conduire par les méthodes ordinaires de l'investigation historique. Il lui suffit de l'aborder librement, de la traiter franchement, pour elle-même, en la détachant des conséquences qu'il peut lui voir. Elle n'est ni longue ni compliquée. Elle consiste en l'examen et la juste

pesée d'un petit nombre de données, incertaines ou négatives.

Un homme aurait pu fournir sur Jésus quelques renseignements. Il ne l'a pas fait. C'est le juif Flavius Josèphe, auteur prolixe, bien informé sur ses compatriotes, qu'il a trahis comme soldat et servis comme écrivain avec une égale adresse, le seul historien parvenu à nous qui raconte en quelque détail ce qui se passa en Judée pendant la première moitié du premier siècle. Il n'a pas parlé de Jésus. Anciennement déjà le fait parut regrettable et des mains chrétiennes ajoutèrent au texte de Josèphe ce qu'on eût souhaité y lire [1].

Il fut à leur discrétion de le faire. Quand, après la ruine de la nation juive, les Juifs se replièrent sur leur Tora et leur Michna hébraïques, ils délaissèrent toute la littérature juive de langue grecque. Ce furent les chrétiens qui conservèrent par exemple ce joli roman magique de Tobie, composé en grec par quelque juif d'Alexandrie contemporain d'Apollonios de Rhodes, ou cette *Sagesse de Salomon* qui, en voulant concilier Moïse et Platon, les gâte l'un par l'autre.

Ils sauvèrent aussi des écrits de circonstance

1. Le passage sur Jésus (*Antiq.* XVIII, 63 sq.) est une interpolation évidente, reconnue par les critiques les plus conservateurs. Voyez M.-J. Lagrange. *Le Messianisme chez les Juifs.* Paris, 1909, p. 19.

qu'on appelait des *apocalypses*, c'est-à-dire des *révélations* sur les derniers jours qu'on supposait prochains, pamphlets dont le livre de Daniel avait donné le modèle, tels que les *Testaments des Douze Patriarches*, les deux livres d'Hénoch, les deux apocalypses de Baruch, le *Quatrième livre d'Esdras*. Ce ne fut pas sans en enrichir plusieurs d'additions chrétiennes. Quelquefois le supplément fut plus important que le principal. *L'Ascension d'Isaïe* est une longue suite à un morceau d'hagiographie juive. La grande Apocalypse de Jean est bâtie sur les ruines encore visibles d'une apocalypse juive du temps de Néron[1]. Flavius Josèphe, dans leurs mains, ne devait pas rester intact.

En deux de ses ouvrages il aurait pu ou dû parler de Jésus. D'abord, au livre deuxième de la *Guerre des Juifs*, qui, en quarante-quatre chapitres, expose les événements notables qui eurent lieu en Judée depuis la mort d'Hérode le Grand (an 4 avant notre ère) jusqu'à l'explosion de la révolte contre Rome (an 66), particulièrement les frictions qui se produisirent entre Juifs et Romains sous les procurateurs.

L'histoire de Jésus, telle que nous croyons la connaître, aurait eu sa place marquée dans ce cadre. Nous avons le texte grec de l'ouvrage qui, à croire

1. Voyez *L'Apocalypse*, traduction du poème avec introduction, Paris, Éditions Bossard, 1922

l'auteur [1], fut copié de la propre main de l'empereur Titus et publié par ordre impérial. Nulle mention n'est faite de Jésus. Mais il a existé une recension chrétienne, aujourd'hui perdue, qui n'est plus connue que par une ancienne traduction en russe archaïque. En huit endroits étaient ajoutés de longs passages sur Jésus [2]. Ils sont curieux et méritent d'être étudiés à côté des évangiles apocryphes. Ils sont imprégnés de théologie chrétienne et n'ont rien à faire avec le récit de Josèphe.

Aux livres XVIII, XIX et XX de son *Histoire ancienne des Juifs*, Josèphe reprend sur de nouveaux frais l'histoire de la Judée de Tibère à Néron. Là encore on attend un mot sur Jésus. On est trop contenté. Cette fois la recension chrétienne nous est seule parvenue. Au chapitre troisième du livre XVIII sont racontées les avanies que subirent les Juifs sous Tibère. C'est là, entre les cruautés du procurateur Pontius Pilatus contre les Juifs de Palestine et l'exil des Juifs de Rome ordonné par Tibère, qu'est insérée, sans liaison avec le contexte, une maladroite interpolation.

Voici comme elle se présente. L'auteur achève le

1. *Vita*, 65.

2. Ils ont été publiés par A. Berendts, *Zeugnisse vom Christentum im slavischen D. B. J. des Josephus*, Leipzig, 1906, et commentés, entre autres, par E. Schürer *(Theol. Literaturz.*, 1906, p. 262 sq.) et par A. Goethals *(Mélanges d'histoire du Christianisme*, Bruxelles et Paris, 1909-1912).

récit de la répression cruelle d'une émeute à Jérusalem.

... Assaillis sans armes par des hommes bien préparés, beaucoup périrent sur place, les autres s'enfuirent blessés. Ainsi finit l'émeute.

Et il vint vers ce temps Jésus, un homme sage, s'il faut toutefois le dire un homme. Il fut auteur d'actes merveilleux, instructeur de gens qui recevaient de bon cœur la vérité et il attira beaucoup de juifs, beaucoup aussi du monde grec. Ce fut lui le Messie (ὁ χριστός). *Quand, sur la dénonciation de ceux qui étaient les premiers de chez nous, Pilatus l'eut condamné à la croix, ceux qui l'avaient tout d'abord aimé ne cessèrent pas. Il leur apparut, quand fut le troisième jour, de nouveau vivant. Et les prophètes divins avaient prédit cela et dix mille autres merveilles sur lui. Aujourd'hui encore subsiste la secte des Chrétiens* (χριστιανοί) *nommés d'après lui.*

Dans les mêmes temps un autre terrible coup frappait les Juifs...

Jamais pièce rapportée ne fut cousue de fil plus blanc. La suite naturelle du récit va de l'émeute de Jérusalem, si durement réprimée, à l'autre coup terrible qui frappe les Juifs, qui est l'envoi en Sardaigne de quatre mille Juifs romains. Ce qui est dit de Jésus est d'un autre ordre d'idées.

Et il y transparaît la foi chrétienne la plus ardente, la phraséologie chrétienne la plus typique [1]. Ce Jésus qui n'est pas proprement un homme, qui est

1. Voyez l'examen détaillé dans K. Linck : *De antiquissimis veterum quae ad Jesum Nazarenum spectant testimoniis*, Giessen, 1913, p. 19-30.

le Messie au sens chrétien, qui est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, c'est le Jésus de la foi. Et ces hommes qui cherchent de plein cœur la vérité, qui, ayant aimé Jésus au commencement, l'ont aimé jusqu'à la fin, ce sont les chrétiens vus par eux-mêmes. Si Flavius Josèphe avait écrit cela, il aurait été chrétien et aurait fait profession publique de christianisme. Son œuvre entière serait autre qu'elle n'est. L'interpolation est candide et effrontée.

Elle était citée au IVe siècle par Eusèbe de Césarée [1]. Aucun apologiste antérieur ne paraît l'avoir lue ni en avoir eu vent. Origène, au IIIe siècle, concède que Josèphe, *bien qu'il ne croie pas à Jésus comme Messie* [2], approche quelquefois de la vérité. Il dit cela à propos d'une autre interpolation que nous ne lisons pas dans nos exemplaires. Évidemment il ne lisait pas dans le sien celle où Josèphe est censé confesser hautement que : *c'est Jésus qui fut le Messie*, en contradiction avec lui-même qui dit ailleurs que le Messie, c'est Vespasien [3].

Dans nos exemplaires nous trouvons encore *Jésus dit le Messie* mentionné indirectement au livre XX, chapitre neuvième : « Hanan... fit siéger le Sanhédrin et comparaître devent celui-ci *le*

1. *Hist. eccl.*, I, 11. *Dem. evang.*, III, 5, 105.
2. *Contra Celsum*, I, 47.
3. *De bell. jud.*, VI, 5, 4.

frère de Jésus dit le Messie, nommé Jacob, et quelques autres... » Ici de nouveau se trahit une annotation chrétienne. L'expression *Jésus dit le Messie* est celle qui dans l'évangile selon Matthieu introduit Jésus à la fin de sa prétendue généalogie [1]. On ne conçoit pas que Josèphe l'emploie ainsi, sans avoir nulle part présenté le personnage à qui s'applique ce nom étonnant. L'expression *frère de Jésus* n'est autre que le titre consacré de *frère du Maître*, sous lequel, depuis Paul [2], ce Jacob était connu des chrétiens. L'annotateur a voulu préciser pour les lecteurs chrétiens l'identité du condamné de Hanan, en leur rappelant l'appellation sous laquelle il leur était familier.

Flavius Josèphe n'a rien dit de Jésus. Notre meilleure chance d'être informés est perdue. Assurément il ne faut pas tirer de ce silence des conclusions excessives. Jésus a fort bien pu exister sans que Josèphe ait écrit sur lui. Mais enfin le principal document historique est muet.

Un rival de Josèphe, comme militaire et comme historien, né au pays présumé de Jésus, Justus de Tibériade, a écrit lui aussi une *Guerre des Juifs* et une *Chronique des Rois juifs* de Moïse à Agrippa II. Les deux ouvrages sont perdus. Photios lisait encore

1. Ἰησοῦς ὁ λεγόμενος Χριστός, Matth., I, 16.
2. *Gal.*, I, 19. — I *Cor.*, IX, 5.

le second au IXe siècle et s'étonnait de n'y rien trouver sur Jésus [1].

Le premier auteur non chrétien qui fasse allusion à Jésus est Pline le Jeune, en l'an 111 ou 112. Arrivé comme *legatus pro praetore* dans la province de Bithynie et de Pont il la trouve infestée de chrétiens. Il écrit à leur sujet à l'empereur Trajan. Dans sa lettre [2] il dit :

> Ceux qui niaient être chrétiens... si devant moi ils avaient invoqué les dieux, adoré ton image... et maudit le *Messie*... j'ai cru devoir les renvoyer... (Ceux qui ne l'étaient plus) ont tous vénéré ton image et maudit le *Messie*. Mais ils affirmaient que toute leur faute ou leur erreur n'avait été que de se réunir à leur coutume à jour fixe, avant l'aube, et de chanter entre eux tour à tour une incantation *(carmen)* au *Messie* comme à un dieu *(Christo quasi deo)*...

Pline a senti clairement ce qui caractérise les chrétiens et les rend dangereux. Ils traitent le Messie, qui n'était avant eux qu'un personnage de la mythologie juive, comme un dieu de mystères grecs. Et ce dieu nouveau, enté sur le vieux dieu jaloux des Juifs, est irréconciliable avec les dieux de l'empire et avec le divin empereur. Pour lui seul ils psalmo-

1. *Biblioth.*, cod. 33.
2. *Epist.* 96. L'authenticité n'en est guère douteuse. Voyez K. Linck, *De antiquissimis...*, p. 32-60.

dient leur incantation nocturne. A tout autre ils refusent l'encens et le vin.

Pline a surpris l'étonnante et redoutable croissance du culte du Messie. Il est un témoin de Jésus dieu, mais non pas de Jésus personne historique.

Le nom du *Messie* figure encore deux fois dans la littérature latine, chez deux amis de Pline le Jeune : Tacite et Suétone.

Dans les *Annales* de Tacite, cette histoire des premiers Césars trop brillante, trop dramatique, trop faite, il y a une ligne sur lui. C'est à propos de l'incendie de Rome sous Néron, au livre XV, chapitre 44 :

> Néron supposa des coupables qu'il condamna à des peines exquises. Ce furent ceux qui, haïs pour leurs infamies, étaient appelés par le vulgaire *Chrestiani* L'auteur de ce nom, le Messie *(Christus)*, avait été condamné au supplice, sous le gouvernement de Tibère, par le procurateur Pontius Pilatus.

En ce peu de mots Tacite fait deux pointes. Ces gens infâmes et odieux, le vulgaire les appelle *chrestiani*, qui à l'air de venir du grec *chrestos* et de signifier les *Excellents*. Et le supplice est bien leur lot puisque leur chef, *Christus* (Tacite rectifie l'étymologie), est un supplicié d'autrefois.

D'où vient cette allusion au supplice du *Messie ?* Il serait très hasardeux de croire que pour cette phrase dite en passant Tacite se soit appuyé sur une

pièce d'archives, lui qui n'a aucunement coutume de mettre en œuvre des documents originaux [1]. Il n'y a pas de raison de penser qu'il ait jamais existé dans les archives du cabinet des empereurs *(commentarii principis)* de rapport du procurateur Pontius Pilatus sur le supplice de *Christus*. Et on sait par Tacite que ces archives étaient secrètes et qu'au Sénat lui-même l'empereur en refusa la consultation [2].

Faut-il supposer que Tacite se fonde sur un historien romain antérieur, Pline l'Ancien ou Antonius Julianus, qui, écrivant sur les Juifs et la guerre des Juifs, aurait rapporté parmi les événements remontant à la procuratèle de Pontius Pilatus un fait omis par Josèphe et par Justus de Tibériade ?

L'histoire perdue de Pline l'Ancien est soupçonnée d'avoir été la source principale de Tacite et Pline l'Ancien est allé, semble-t-il, en Judée. Il rappelle à Titus leur camaraderie des camps [3] et, si une certaine inscription d'Aradus se rapporte à lui [4], il fut pendant la guerre des Juifs *antépitropos*, que Mommsen traduit sous-chef d'état-major général. M. Antonius Julianus fut un des grands chefs

1. Ph. Fabia, *Les sources de Tacite*, Paris, 1893, p. xiii.
2. *Hist.*, IV, 40.
3. *Hist. nat. Praef.*, 3.
4. *C. I. G.* III, 4356. Mommsen l'admet *(Hermes*, XIX, 1884, p. 644 sq.) ; F. Munzer le conteste *(Bonner Jahrb.* CIV, 1899, p. 106 sq.).

qui tinrent un conseil de guerre sous la présidence de Titus avant l'assaut du Temple [1] et il paraît avoir écrit sur les Juifs, avec une haine martiale [2]. L'un ou l'autre de ces soldats lettrés avait-il relaté la mort du *Messie*, comme ayant eu lieu une quarantaine d'années avant la prise de Jérusalem ? Nous ne le saurons jamais. Aucun apologiste chrétien n'en souffle mot.

Il n'est pas besoin de le supposer. A l'époque où Tacite écrivait les *Annales*, entre 115 et 117, il y avait tout autour de lui, à Rome, beaucoup de chrétiens, bien organisés, comme on en peut juger par la lettre de Clément de Rome aux Corinthiens, écrite une vingtaine d'années auparavant, et par le Pasteur d'Hermas. La légende évangélique, telle que nous la lisons dans les évangiles synoptiques, était fixée. Le nom du *Messie* supplicié était lié indissolublement à celui du procurateur Pontius Pilatus. Si peu que Tacite ait pu savoir sur les chrétiens, il n'a pu manquer de savoir cela.

Il est donc très probable qu'il fait simplement écho à la croyance courante des chrétiens quand il donne l'explication de leur nom, en une phrase où, comme souvent, il est plus soucieux d'un effet de style que d'une précision historique. Il serait témé-

1. Fl. Josèphe, *De bell. jud.* VI, 4, 3.
2. On l'identifie généralement avec Antonius Julianus cité par Minucius Félix. *Octavius*, 33, 4.

raire d'affirmer que Tacite apporte sur Jésus un témoignage indépendant [1].

La *Vie des Césars* de Suétone, publiée vers 121, contient un curieux renseignement. Il se trouve dans la vie du divin Claude au chapitre vingt-cinquième :

> Les Juifs, à l'instigation de Chrestus faisant d'incessantes bagarres *(impulsore Chresto assidue tumultuantis)*, il les chassa de Rome.

Cette petite phrase vient dans une liste sèche et bigarrée d'actes de Claude que l'honnête grammairien, secrétaire d'État, a dû prendre à Servilius Nonianus [2] ou à quelque autre annaliste.

Qui est ce Chrestus ? Il est fort possible que ce soit un agitateur inconnu. Le nom de Chrestus était commun parmi les esclaves et les affranchis : il figure plus de quatre-vingts fois dans les inscriptions latines de Rome [3].

Mais il y a des chances aussi pour que ce nom banal ait été substitué à *Christus* à la faveur de l'homonymie (en grec les deux noms se prononcent de même) et qu'il s'agisse du *Messie*.

Les origines de la communauté chrétienne de

1. Voyez en ce sens S. J. Case, *The historicity of Jesus*, Chicago, 1912, p. 248.
2. Voyez A. Macé, *Essai sur Suétone*, Paris, 1900, p. 368.
3. La liste est donnée dans K. Linck, *De antiquissimis...*, p. 106 n. 2.

Rome sont profondément obscures. Nous voyons par la lettre de Paul aux Romains, écrite vers 55, qu'au début du régne de Néron elle était déjà nombreuse et forte. Elle a dû se former dans la juiverie romaine sous le règne de Claude et naître au milieu de disputes enflammées sur le *Messie*, les uns affirmant qu'il était déjà manifesté, les autres le niant. Les disputes allèrent-elles jusqu'aux bagarres continuelles et la police impériale expulsa-t-elle en bloc les tapageurs, en consignant subséquemment dans son rapport que l'agitation était due à un nommé Chrestus ? Le livre des Actes nous montre un Juif, Aquila, constructeur de baraques (σκηνοποιός), et sa femme, Priscilla, chassés de Rome par l'édit de Claude, installant à Corinthe leur industrie foraine [1]. Or ce ménage juif est justement *chrétien*, c'est-à-dire partisan du Messie manifesté. Il avait pu s'échauffer et faire du tumulte *impulsore Christo*.

Si la correction du mot est juste et si le rapport de police que le texte de Suétone suppose a vraiment existé, cet humble procès-verbal fautif se trouve être le plus ancien document connu sur le christianisme. Il est plus ancien que la plus ancienne lettre de Paul, qui fut écrite de Corinthe, du chantier même d'Aquila où Paul, chassé de Macédoine,

1. *Actes*, XVIII, 2-3.

s'embaucha. En tout cas il ne se rapporte pas à Jésus historique, mais à la représentation du *Messie* dans les têtes, à l'Idée qui commençait déjà à bouleverser Rome et l'empire.

En passant, Pline le Jeune rencontra le culte installé du *Messie*, Tacite le trait le plus répété de sa légende, Suétone une trace des premiers désordres soulevés autour de son image. C'est tout ce que les écrivains grecs et latins ont à nous apprendre sur Jésus.

On s'attendrait à trouver chez les Juifs, dans la *mer* du Talmud, à travers l'inextricable et ondoyant fatras des écrits rabbiniques, une tradition particulière sur Jésus. On ne la trouve pas. Très peu d'allusions sont faites à Jésus, aucune qui le montre connu de façon directe [1].

Le Jésus du Talmud n'est autre que celui des Évangiles, déformé, poussé au grotesque et à l'odieux. C'est une triviale caricature faite lourdement sur le dessin d'autrui. Certains rabbins agacés tournèrent en dérision et en grief ce que les chrétiens disaient de Jésus. Leurs sarcasmes naïfs et leurs crédules inventions portèrent surtout sur la naissance virginale, les miracles et la condamnation au supplice.

Né de l'Esprit Saint ? Allons donc ! Sa mère, une

1. Voyez R. Travers Herford, *Christianity in Talmud and Midrash*, London, 1904, où sont données les références.

coiffeuse [1], avait eu pour amant un certain Pandira. Il n'est pas fils de Dieu, il est *Ben-Pandira.* Ou, si vous aimez mieux, sa mère était de race princière et elle se prostitua avec un charpentier. Thaumaturge ? Non pas ! Magicien qui rapporta d'Égypte (réminiscence de Matthieu) des secrets de sorcellerie. Il confondit les pharisiens ? Dites qu'il se moqua des paroles des sages ! Il fut injustement condamné ? Très justement, au contraire, par la haute cour de Lydda, comme apostat et séducteur ! On l'avait bien entendu et bien vu, car on avait caché des témoins et pendu une lampe au-dessus de son visage. Avant son exécution, pendant quarante jours, un héraut demanda des témoignages en sa faveur et n'en recueillit aucun. Assis à la droite de Dieu ? Non, exclu du monde à venir !

A cause de l'inaptitude incroyable des rabbins à toute chronologie, cet évangile retourné flotte, sans date arrêtée, de cent ans avant notre ère à cent ans après. Il n'est pas attesté avant le III^e^ siècle. Les rabbins plus anciens se gardaient d'en savoir si long. Au début du dialogue que Justin prétend avoir eu lieu entre le rabbin Tryphon et lui-même dans le xyste d'Éphèse, Tryphon dit simplement : « Vous suivez un vain on-dit ; vous vous êtes

1. Jeu de mot sur Marie *Magdalaah* (Madeleine) appelée *megaddelah* (coiffeuse) et confondue avec Marie mère de Jésus (HERFORD).

façonné à vous-mêmes un *Messie*[1]. » Contre quoi Justin entreprend de lui démontrer l'existence du Messie Jésus. Il n'en appelle aucunement au témoignage de l'histoire ni même des évangiles, mais seulement à celui du psalmiste et des prophètes, à l'Ancien Testament.

Pas plus que les Romains ou les Grecs, les Juifs par eux-mêmes n'ont rien su de Jésus historique. Ils ne lui ont jamais donné son nom hébreu *Yehoshoua*, comme ils auraient fait pour un des leurs. Ils l'appellent toujours de son nom grec *Yeshou* (Ἰησοῦς). C'est l'indice qu'ils ne l'ont connu que par les livres chrétiens, rédigés en grec.

1. *Dial.*, VIII, 4.

IV

MARC

Il nous faut donc tirer des chrétiens, nous aussi, toute notre connaissance de Jésus. Pour tracer une pure et sûre histoire des faits, ce n'est pas une bonne position.

Les chrétiens ne se sont jamais placés au point de vue de l'historien critique. Ils ne le peuvent pas. Pour eux la représentation des origines de la foi fait partie de la foi. Ils conçoivent un Dieu incarné qui est venu sur terre apporter le salut. A aucun moment les chrétiens ne se sont représenté Jésus comme un simple être humain. Toujours la théologie s'est mêlée à leur vision de Jésus, à tel point qu'on peut se demander si elle n'a pas fait la vision tout entière. Loisy a fort bien dit : « Ce qu'on appelle communément histoire évangélique est beaucoup moins l'histoire de Jésus que le poème de la rédemption par

le Christ[1]. » L'historien doit prendre garde à ne pas transformer illicitement en un témoignage d'histoire ce qui est le témoignage de la foi.

Il pourrait espérer du moins n'avoir plus l'embarras de la pauvreté, mais celui de la richesse. A regarder de près, il reste pauvre, de plus près, très pauvre.

Si Jésus considéré comme Dieu a inspiré un océan d'écriture qui dépasse de beaucoup la *mer* du Talmud, Jésus conçu comme personne historique n'est l'objet que d'un petit nombre d'écrits appelés *évangiles* parmi lesquels les chrétiens en ont retenu quatre pour la lecture liturgique. Ils n'appartiennent pas au premier âge chrétien. Le plus ancien est postérieur d'une vingtaine d'années au moins aux lettres de Paul, dans lesquelles Jésus ne fait aucunement figure de personnage d'histoire.

L'un des quatre est la source principale de deux autres : on admet généralement que les évangiles selon Matthieu et selon Luc dépendent, pour les principaux faits racontés, de l'évangile selon Marc. Par rapport à celui-ci, ils sont secondaires. Quant au dernier, l'évangile selon Jean, il est le plus théologique de tous, et si visiblement que l'historien le plus complaisant est déconcerté. L'énigme de Jésus se résume donc pour les critiques en cette

1. A. Loisy, *Le style rythmé du Nouveau Testament*, *Journ. de Pursychol* 1923, n° 5, p. 430.

question : l'évangile selon Marc est-il un document d'histoire ?

Pour répondre il convient de déterminer d'abord ce qu'il prétend être.

Il ne se donne pas pour une histoire, une chronique, un récit, une vie. Il s'intitule *Bonne Nouvelle.* L'auteur met en tête : *Commencement de la Bonne Nouvelle sur Jésus Messie fils de Dieu.* Aussitôt, sans plus de forme, sans citer aucune source historique, il ouvre sa Bible, ou plutôt son petit choix de citations bibliques, sur un texte de Malachie, coté par erreur à Isaïe. Ce n'est guère la façon d'un historien ordinaire. Une explication manque. Le lecteur est censé connaître le sens de l'expression : la *Bonne Nouvelle,* qui depuis longtemps déjà était d'usage courant dans les assemblées chrétiennes.

C'est un mot mystique pour désigner une chose mystique, la chose spécifiquement chrétienne. Il vient de la Bible grecque. Il est tiré de quelques passages prophétiques, interprétés en un sens libre et nouveau.

En Isaïe, un peu avant le célèbre chapitre LIII sur les souffrances du Serviteur de Dieu, le texte sur lequel les chrétiens ont le plus médité, il y a ces mots poétiques : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui donnent *bonne nouvelle* de bonheurs [1] ! »

1. *Is.*, LII, 7, cité d'après Paul, *Rom.*, X, 15.

Qui sont ces bons messagers ? Nous ! répond Paul, nous qui annonçons le Messie Jésus [1]. Et quelle est la *bonne nouvelle ?* Précisément ce qui suit dans Isaïe : les souffrances expiatrices, la mort et la résurrection du Serviteur de Dieu. Il n'y a rien dans le mot *bonne nouvelle* (ou évangile) qui suppose un récit historique.

Ainsi entendue, la *Bonne Nouvelle*, appelée aussi le *Mystère* [2], est partout, dans Paul, au premier plan. Elle n'est pas un souvenir historique, ni une doctrine philosophique, mais une révélation de Dieu. Elle n'est connue que par des voies mystiques. Elle est « cette bonne nouvelle que Dieu promit par ses prophètes, en de saintes écritures, concernant son Fils » [3]. Cachée au monde, exprimée énigmatiquement dans les Écritures, elle a été complètement dévoilée à quelques-uns par spéciale apocalypse.

Dans les huit premiers chapitres de sa lettre aux Romains, Paul expose comment il proclame, lui, la Bonne Nouvelle. Avec son lyrisme abondant et chaud, il montre la colère de Dieu, le salut par Jésus, la paix avec Dieu, la mort au péché, la mort à la Loi, la vie de l'esprit. Mais en un passage sec et précis de la première aux Corinthiens [4] il résume

1. *Rom.*, X, 15-16, où la *bonne nouvelle* d'Isaïe (qui est en réalité le retour d'exil des Juifs) est identifiée à l'*évangile* chrétien.
2. I *Cor.*, II, 2 ; *Coloss.*, I, 26 ; II, 2 ; IV, 2.
3. *Rom.*, I, 2.
4. I *Cor.*, XV, 3-8.

comment la proclame tout le monde. C'est un bref aperçu de la Bonne Nouvelle primitive. Elle est très simple. Elle consiste en deux choses : une interprétation nouvelle des Écritures par où l'on reconnaît que le *Messie* mourut pour nos péchés, fut enseveli et est ressuscité le troisième jour ; une liste officielle des personnes à qui il est apparu. Elle a deux sources : les Écritures inspirées, les visions authentiques. Par les deux voies c'est l'Esprit de Dieu qui la révèle.

Après Paul, le mot nouveau *évangéliste* entre dans le jargon chrétien. L'*évangéliste* est un prophète spécialisé qui excelle à inculquer la Bonne Nouvelle, c'est-à-dire la redoutable doctrine qui concerne Jésus. Il le fait par un don spirituel. Dans l'Épitre aux Éphésiens les *évangélistes* sont cités après les apôtres et les prophètes, dans la liste des inspirés [1].

Le livre des Actes nous présente Philippe, *évangéliste*, flanqué de ses quatre filles, *prophétesses* [2]. Nous le voyons, dans l'exercice de son don, expliquer au grand eunuque de la Kandaké, reine des Éthiopiens, le fameux chapitre LIII d'Isaïe, pont-aux-ânes des néophytes, abrégé du christianisme. Or c'est un ange qui lui a commandé de se poster sur la route de Gaza, au passage du char de l'eunuque, et, après son victorieux commentaire, l'Esprit de

1. *Ephes.*, IV, 11.
2. *Act.*, XXI, 8-9.

Jésus l'enlève et le transporte dans Azot [1], si bien que nous soupçonnons que tout s'est passé dans une vision extatique. Le conte paraît être le résidu d'une petite apocalypse qui mettait en récit le texte d'Isaïe : « Que l'eunuque ne dise pas : je suis un bois sec ! » [2] et celui du psaume LXVIII : « L'Éthiopie tendra la première sa main à Dieu » [3]. Également doué pour l'exégèse mystique et la vision imaginaire, Philippe est bien un *évangéliste* accompli.

Marc aussi est un *évangéliste*. Il traite la Bonne Nouvelle comme il doit le faire, sur la base de l'exégèse admise et des visions approuvées.

Toutefois les textes sont sous-entendus, les visions réduites à des épisodes. Il s'y mêle des anecdotes simples dont quelques-unes ont un grand air de vraisemblance et un récit de la mort de Jésus qui paraît presque plausible. Devant cet ouvrage indécis on demeure perplexe. C'est une Bonne Nouvelle qui prend tournure d'historiographie. C'est une apocalypse qui paraît lestée de souvenirs réels. Qu'est-ce qui est matière historique ? Qu'est-ce qui est vision, symbole ou légende brodée sur un texte notoire ? La critique retourne le problème. Ce petit livre, qui a l'air sans malice, est le plus compliqué qui soit.

Il se divise en deux parties qui, toutes deux,

1. *Act.*, VIII, 26-40.
2. *Is.*, LVI, 2.
3. *Ps.* LXVIII, 32.

commencent de la même manière, par une scène de vision [1]. Une voix du ciel se fait entendre qui d'un mot donne le sens des scènes qui vont suivre. C'est le procédé usuel des apocalypses, où ciel et terre se brouillent et où des voix célestes nomment les êtres surnaturels qui sont présentés à la vue.

Au début de la première partie Jésus est plongé par Jean-Baptiste dans le Jourdain.

> Et tout de suite en remontant de l'eau il vit se déchirer les cieux et l'Esprit comme une colombe descendue sur lui. Et une voix sortit des cieux : Tu es toi, mon Fils chéri, en toi je me complus [2].

Ainsi sommes-nous avertis que le personnage qui va agir sous nos yeux est le mystérieux Serviteur que chante Isaïe. Cette petite scène apocalyptique est le rappel et la première mise en drame des passages très connus :

> Voici mon Serviteur que je préférai,
> *mon chéri en qui se complut mon âme :*
> *je mettrai mon Esprit sur lui,*
> et en jugement il appellera les peuples.
> Il ne querellera ni clamera,
> on n'entendra pas dans les rues sa voix.
> Roseau froissé il ne cassera,
> mèche qui fume il n'éteindra,

1. Ce point est mis en lumière par B. W. Bacon, *Jesus and Paul*, London, 1921, p. 137-8.
2. *Marc*, I, 9-11.

jusqu'à ce qu'il fasse triompher le Jugement
et en son nom des peuples espéreront [1].
— *Esprit de Dieu est sur moi* :
il me fit Messie pour donner bonne nouvelle à des [pauvres.
Il m'a envoyé proclamer délivrance à des captifs
et à des aveugles retour à la vue,
remettre des opprimés en liberté,
proclamer un an de grâce de Dieu [2].

Mais ce *Fils chéri* est un être idéal, imaginé par les prophètes, non un personnage historique.

Les textes sacrés donnant le sujet, l'imagination chrétienne fait le tableau. L'esprit de Dieu est une colombe parce que tel on se figurait qu'il avait plané sur les eaux primordiales [3]. L'onction du Fils est représentée par le baptême, parce qu'au baptême le chrétien reçoit l'Esprit. Jean Baptiste est là à cause du texte de Malachie qui exige qu'Élie vienne en précurseur [4] et parce que c'est Élie qui doit oindre le Messie [5]. Or Jean Baptiste est Élie lui-même [6], revenu avec son manteau de poil et son pagne de cuir. Le texte de Malachie cité par Marc à sa première ligne sert d'épigraphe et de base au

1. *Isaïe*, XLII, 1-4, cité d'après *Matthieu*, XII, 18-21.
2. *Isaïe*, LX, 1, cité d'après *Luc*, IV, 18-19.
3. *Genèse*, I, 2. Voyez J. M. Lagrange, *Evangile selon saint Marc*, Paris, 1911, p. 12.
4. *Malachie*, III, 1, interprété par IV, 5.
5. Croyance juive que Tryphon objecte à Justin (*Dial.*, XLIX).
6. *Marc*. IX, 12.

récit du baptême de Jésus. Il n'y a rien là qui soit autre chose que de la théologie en image.

Les scènes suivantes montreront ce que peut le Fils chéri, investi de l'Esprit. Elles vont dérouler tout ce qu'annonce le chant isaïen dont la voix céleste a entonné le premier verset. Avant de juger les peuples victorieusement, le Messie Fils de Dieu restera doux, effacé, secret, sans querelle ni clameur, ménageant le roseau froissé et le lin qui fume. Nous le verrons agir en sourdine, *in petto*, faisant taire les démons bruyants qui le reconnaîtront. Il ne parlera pas dans les rues des villes, mais dans des lieux déserts. Des païens espéreront en lui. Et pendant un an de grâce il fera confidence de la Bonne Nouvelle à des pauvres, appellera des captifs à la liberté, guérira des aveugles, délivrera des opprimés. De tout cela Isaïe est la source première.

Ce thème un peu bizarre, imposé par les Écritures, l'évangéliste pouvait le développer par les seules ressources de la vision apocalyptique. Il pouvait être ravi jusqu'aux hauteurs sublimes où planent Paul et l'auteur de l'Apocalypse, ou bien il pouvait chanter une suite réussie de mystiques poèmes tels que ceux qui composent le quatrième Évangile. Mais il manquait d'envolée, déplorablement. Son génie n'était ni sublime ni lyrique, plutôt prosaïque et plat. Ses anges étaient pédestres. Bonhomme un peu perdu dans un genre trop haut pour

lui, il s'en est tiré non sans finesse. Il a introduit dans la Bonne Nouvelle, non pas de l'histoire précisément, mais des histoires, ce qu'il avait entendu conter des premiers temps chrétiens. C'est ce qui fait la singularité et l'intérêt de son poème manqué.

D'après une tradition éphésienne qui remonte au début du IIe siècle, Marc avait été le drogman de Pierre (qui sans doute ne parlait qu'araméen) et il écrivit plus tard, au hasard de la mémoire, mais sans omission ni invention, ce qu'il avait entendu dire par Pierre des oracles et miracles du Messie [1]. Cela est très vraisemblable, sauf qu'on soupçonne les propos de Pierre d'avoir été corrigés sous l'influence de Paul. Car si, dans l'évangile de Marc, Pierre et les apôtres galiléens sont partout mis en scène, c'est pour jouer le rôle de gens complètement inintelligents et parfaitement pleutres, qui font un contraste complet avec la figure idéale du Messie. Après tout, Pierre, que nous ne connaissons pas, avait pu présenter les choses de cette façon modeste et piquante.

Seulement ce qui étonne, c'est une étrange ressemblance entre certains faits racontés de Pierre lui-même dans le livre des Actes et certains faits racontés de Jésus dans l'Évangile de Marc.

1. Jean le Presbytre et Papias dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 39, 15.

A Lydda,

Pierre trouva un homme du nom d'Ainéas, couché depuis huit ans sur un grabat, paralytique. Pierre lui dit : « Ainéas, Jésus Messie te guérit ! Lève-toi et étends ta couche toi-même ! » Aussitôt il se leva. Tous les habitants de Lydda et du Saron le virent ; ils se convertirent au Maître [1].

A Capharnaüm,

on vint apporter à Jésus un paralytique porté à quatre. Comme on ne pouvait l'amener près de lui à cause de la foule, on défit le toit et, creusant, on coula le grabat où le paralytique était couché. Et Jésus... dit au paralytique : « Je te dis, lève-toi, enlève ton grabat et va chez toi ! » Il se leva et aussitôt, enlevant le grabat, sortit au vu de tous, si bien que tout le monde était hors de soi et glorifiait Dieu en disant : Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! [2]

Ces deux grabataires pourraient bien avoir le même grabat. Voici plus significatif encore.

Miracle de Pierre :

A Joppé, il y avait une femme disciple du nom de *Tabitha* ce qui, traduit, veut dire Gazelle. Elle faisait en abondance bonnes œuvres et aumônes. Il arriva en ces jours que tombée malade elle mourut. Pour la laver on la mit dans une chambre haute. Lydda étant près de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre y était, lui envoyèrent deux hommes pour le supplier : Hâte-toi de venir jusqu'à nous ! Pierre se levant alla avec eux. Arrivé, on le fit monter à la chambre haute et il fut en

1. *Actes*, IX, 33-35.
2. *Marc*, II, 3-4, 11-12.

présence de toutes les veuves qui pleuraient et montraient robes et manteaux, tout ce que faisait, quand elle était au milieu d'elles, la Gazelle. Les chassant toutes, Pierre agenouillé pria et se tournant vers le corps dit : *Tabitha, lève-toi !* Elle ouvrit ses yeux et voyant Pierre se mit assise. En lui donnant la main il la mit debout. Et appelant les saintes et les veuves, il la présenta vivante. Ce fut connu dans tout Joppé et beaucoup crurent au Maître [1].

Le tableau est joli. On voit l'assemblée des commères faisant les louanges de la morte, les *mirologia*, comme on les fait encore en pays grec.

Miracle de Jésus :

Jésus était près de la mer. Il arrive un des chefs de synagogue du nom de Jaïr, qui, le voyant, tombe à ses pieds et le supplie avec beaucoup de paroles, en disant : « Ma jeune fille est à l'extrémité. Ah ! viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive ! » Jésus s'en alla avec lui... On arrive chez le chef de synagogue. Il voit un vacarme, des gens qui pleurent et font force hurlements. Il entre et leur dit : Pourquoi faites-vous du vacarme et pleurez-vous ? L'enfant n'est pas morte, elle dort ! On se moquait de lui. Lui, les ayant tous chassés... entre où était l'enfant. Prenant la main de l'enfant, il lui dit : *Talitha koum*, ce qui signifie : jeune fille, je te dis, lève-toi ! Aussitôt la jeune fille se leva et marchait (elle avait douze ans). On fut aussitôt perdu de stupeur... Il dit de lui donner à manger [2].

Tabitha koum, *Talitha koum* : on a l'impression qu'il doit y avoir là deux versions parallèles d'un

1. *Actes*, IX, 36-42.
2. *Marc*, V, 21-24, 38-43.

même fait merveilleux qui avait beaucoup volé sur les lèvres chrétiennes [1]. C'est à Pierre qu'il se rapportait d'abord. *Tabitha* s'est altéré en *Talitha*.

Que les mêmes faits soient attribués par le chroniqueur à Pierre, par l'*évangéliste* à Jésus, c'est très naturel dès qu'on prend garde à la différence de leurs points de vue. Pour le chroniqueur hagiographe, c'est Pierre en apparence qui a guéri le paralytique et ressuscité la morte. Mais Pierre a dit au paralytique : *Jésus Messie te guérit.* Et pour l'*évangéliste* qui voit les choses sur le plan surnaturel, qui a la tâche de décrire les merveilles accomplies par le Messie Fils de Dieu, c'est bien Jésus qui a dit : *Lève-toi !* au paralytique et à la jeune fille et a eu le pouvoir de les faire se lever.

Pour introduire dans une Bonne Nouvelle les souvenirs de Pierre, Marc devait les transposer. Pierre lui-même les avait peut-être déjà changés de plan. Il fallait parler *en esprit.* Il fallait dire *Jésus* là où les charnels disaient Pierre. C'est Jésus qui avait agi. Car Pierre se disait lui-même bien incapable de faire aucun miracle, n'étant, comme les autres apôtres, qu'un lourdaud sans vertu.

Bien avant Marc, dans les lettres de Paul, Jésus est l'Esprit qui meut les thaumaturges et les pro-

1. De même l'histoire du centurion dans Luc (VII, 2-10) et dans Matthieu (VIII, 5-13) semble être une transposition de l'histoire du centurion dans les *Actes* (chap. X).

phètes, qui parle et agit par eux et par tous ceux en qui il vit. Les pouvoirs de guérisons, les productions de miracles sont des énergies de l'Esprit, tout comme la prophétie, le propos de sagesse, le propos de science, le discernement des esprits, le parler en langues inintelligibles [1]. Diverses sont les inspirations, unique l'Inspirateur.

Paul distingue soigneusement le cas où il parle *en parole du Maître*, c'est-à-dire énonce en extase un oracle inspiré qui est oracle véritable de Jésus et celui où il parle, *lui, non le Maître* [2]. On ne peut rien entendre aux premiers documents chrétiens, tant qu'on n'a pas fortement senti combien Jésus Esprit était une personne familière et vivante dans toutes les *assemblées* chrétiennes. Au temps de Paul les manifestations de Jésus étaient multiples et fréquentes. Au temps de Marc elles étaient devenues rares et celles des premiers temps, racontées à des auditoires nouveaux, se fixaient en légendes.

Il est donc bien vrai que la première partie de la Bonne Nouvelle de Marc peut avoir pour source accessoire de réels souvenirs. Mais il n'est pas assuré qu'à l'origine ils ne se rapportaient pas à Jésus-Esprit.

1. I, *Cor.* XII, 8-10.
2. I, *Cor.* VII, 12 : λέγω ἐγώ οὐχ ὁ Κύριος par opposition λέγομεν ἐν λόγῳ Κυρίου (I *Thess.*, IV, 15).

Le début de la seconde partie nous ramène en pleine apocalypse.

Jésus prend Pierre, et aussi Jacob et Jean, et les conduit sur un mont élevé, seuls à l'écart. Il fut métamorphosé devant eux et ses vêtements devinrent éclatants, extrêmement blancs, tels que foulon sur terre ne peut blanchir ainsi. Elie avec Moïse leur apparurent : ils conversaient avec Jésus. Pierre s'adresse à Jésus : Rabbi, il fait bon être ici : nous ferons trois huttes, une pour toi, une pour Moïse, une pour Elie. Il ne savait que dire, effrayés qu'ils furent. Il y eut un nuage qui les couvrit d'ombre et une voix sortit du nuage : *Celui-ci est mon Fils chéri, écoutez-le !* Soudain regardant alentour ils ne virent plus personne que Jésus seul avec eux [1].

Voilà une belle vision mystique avec les impressions brusques d'éblouissement et d'ombre, les profondes pénétrations de bien-être ou d'effroi. Elle inaugure le second chapitre de la Bonne Nouvelle, le plus spécialement chrétien, celui que Paul avait appelé le *discours de la croix*. Elle se rapporte à un être perçu dans l'extase.

Le Messie Fils de Dieu ne vient pas simplement, avec Moïse et Élie, habiter parmi les croyants, comme l'inintelligent Pierre le souhaite. Les Écritures et la voix de Dieu disent autre chose encore, qu'il faut accepter, si dur que ce soit. Moïse et Élie n'apparaissent qu'un instant et s'évanouissent. Et

1. *Marc*, IX, 2-8.

le Messie doit mourir pour nos péchés. Il a enseigné lui-même qu'il doit « souffrir beaucoup, être rejeté par les anciens, les premiers prêtres et les scribes, être tué et après trois jours ressusciter »[1]. La voix céleste ordonne de l'écouter et rappelle encore une fois qu'il est le Bien-Aimé mystérieux de qui Isaïe a rapporté tout cela.

Les souffrances, la mort et la résurrection du Messie sont fondées principalement sur le chapitre LIII d'Isaïe, et sur le psaume XXII. Zacharie, les Psaumes XVI, XLI, XLII, CXVIII ont ajouté quelques traits importants. Ces textes hallucinants étaient probablement récités pendant la commémoration liturgique de la mort du Messie au *Souper du Maître*. Ils avaient été profondément médités et *vus* par tous les prophètes chrétiens.

On *voyait* le Messie acclamé dans Jérusalem : « Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui vient à toi, doux, monté sur un âne, sur un ânon, fils d'un baudet[2]. » On entendait l'acclamation : « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Maître ![3] » Le Temple était purifié selon qu'il est dit : « Il n'y aura plus de marchand dans la maison du Maître souverain ce jour-là[4]. »

1. *Marc*, VIII, 31.
2. *Zacharie*, IX, cité d'après *Matthieu*, XXI, 5.
3. *Psaume*, CXVIII (grec) 25-26, cité d'après *Matthieu*, XXI, 9.
4. *Zacharie*, XIV, 21.

Mais déjà « la pierre était rejetée par les bâtisseurs [1] ». Trahi par un des siens, le Messie peut dire : « Celui qui mange le pain avecmoi et a levé le talon contre moi [2]. » Tous l'abandonnent au moment où il va être frappé : « Je frapperai le berger et les moutons seront dispersés [3]. » Il gémit : « Mon âme est triste à mourir [4]. »

Le voici tel que le montre Isaïe : « Homme chargé de coups, méprisé et compté pour rien... transpercé pour nos péchés, broyé pour nos crimes... Tout maltraité qu'il est, il n'ouvre pas la bouche [5]. » Sa mort a un mystérieux rapport avec celle de l'agneau pascal, car « comme agneau il est mené à la tuerie [6] ». Il est compté parmi les criminels [7]. On relâche des malfaiteurs au prix de sa mort [8].

Et voici son supplice que décrit le psaume XXII. Il crie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'abandonnas-tu ? » [9] On se partage ses vêtements, on jette sur eux le sort [10]. Il est empalé ou plutôt crucifié, car il est « transpercé » [11], « ses chairs sont

1. *Psaume* CXVIII, 22, cité d'après *Matthieu*, XXI, 42.
2. *Psaume* XLI, 9, cité d'après *Jean*, XIII, 18.
3. *Zacharie*, XIII, 7, cité d'après *Marc*, XIV, 27.
4. *Psaume* XLII, 6, et *Jonas*, IV, 9, cités d'après *Marc*, XIV, 34.
5. *Isaïe*, LIII, 3, 5, 7.
6. *Ibid.*, 7.
7. *Isaïe*, 12.
8. *Ibid.*, 9 (grec).
9. *Psaume* XXII, 1, cité en araméen par *Marc*, XV, 34.
10. *Psaume* XXII, 19, cité d'après *Marc*, XV, 24.
11. *Isaïe*, LIII, 5 · *Zacharie*, XII, 10.

percées de clous »[1], « on lui troua les pieds et les mains »[2]. Tous ceux qui le voient se moquent de lui et branlent la tête[3].

Mort, on lui donne le sépulcre d'un riche[4]. On le pleure : « Ils regarderont celui qu'ils ont percé. Ils feront le deuil sur lui, comme sur un bien-aimé ; ils souffriront douleur comme pour un premier-né[5]. » Et après trois jours, selon le signe de Jonas[6], il ressuscite, car : « Tu n'abandonneras pas mon âme à l'Hadès, tu ne laisseras pas ton Saint voir la pourriture[7]. »

Marc, dans sa seconde partie, n'a guère qu'à mettre en narration touchante la matière fournie par les Écritures, si riche déjà de sainte horreur, d'images dramatiques, d'émotions et de sanglots. Il a peu besoin d'éléments de renfort. L'exégèse imaginative suffit à peu près.

Mais, pour raccorder les deux parties de son Évangile, il doit amener à terre le drame de salut

1. *Psaume* CXVIII, verset 120, cité d'après la Lettre de *Barnabé*, V, 13.
2. *Psaume* XXII, 17 (grec).
3. *Psaume* XXII, 8, cité d'après *Marc*, XV, 29.
4. *Isaïe*, LIII, 9 (hébreu).
5. *Zacharie*, XII, 10 (grec), cité d'après Jean, XIX, 37.
6. *Jonas*, II, cité par *Matthieu*, XII, 40, visé par *Marc*, VIII, 31. *Après trois jours* était devenu, dès Paul, le *troisième jour* (I *Cor.*, XV, 4) probablement pour accommoder l'Écriture à l'usage liturgique et sous l'influence d'*Osée*, VI, 2. « En deux jours il nous fera revivre, le troisième jour il nous relèvera. »
7. *Psaume* XVI 10, cité d'après *Actes*, II, 27.

qui chez Paul flottait encore dans l'intemporel des visions célestes, dans de mystiques limbes sans frontière et sans âge. De même qu'il a sublimé les souvenirs de Pierre en termes de Bonne Nouvelle, il charge maintenant la Bonne Nouvelle de circonstances de temps et de lieu. D'un bout à l'autre un vague milieu historique est créé qui sert de lieu commun à l'anecdote et à la théologie.

Le psaume deuxième révélait que les Princes se sont ligués contre le Messie. Qui sont ces Princes ? Marc les fait sortir de l'imprécision poétique et les nomme sans hésiter : le tétrarque Hérode, qui avait fait tuer Jean Baptiste, et Pontius Pilatus, dont les sévices contre les Juifs étaient restés légendaires. Il y a là une innovation. Dans Paul, la mort du Messie était un drame théologique dont tous les acteurs étaient surnaturels. Le Maître de la Gloire était crucifié par les *Princes de cet Age-ci*, c'est-à-dire par Satan et ses anges [1].

Sous le travesti historique, la seconde partie de la Bonne Nouvelle conserve les grandes lignes fortement tracées par les psaumes et les prophéties. Elle semble même scandée sur la coupe des récitations rituelles. Dans la division tranchée de la Passion jour par jour, quart de veille par quart de

1. I *Cor.*, II, 8. Le passage I *Thess.*, 15-16, a tous les caractères d'une interpolation postérieure à la ruine de Jérusalem.

veille, se sent l'influence d'une liturgie avancée, d'une véritable Semaine Sainte [1].

Aux textes consacrés des anciens prophètes l'*évangéliste* joint, comme de droit, quelques visions des prophètes nouveaux. L'Agonie de Gethsémani, que personne de toute façon ne pouvait avoir rapportée, paraît être le résumé d'une vision intuitive fondée sur le texte : *Mon âme est triste à mourir.* L'institution du *Souper du Maître* qui dans Paul est une vision accordée par le Maître lui-même [2] passe dans Marc à l'état de récit.

Il reste peu de place pour des échos historiques. Pourtant le procès d'Étienne devant le Sanhédrin paraît avoir été transposé en procès de Jésus devant les mêmes juges. Pour le croyant c'est Jésus même qui en Étienne avait été poursuivi et condamné.

De faux témoins ont déposé contre Étienne :

Nous l'avons entendu dire que ce Jésus le Nazaréen détruira ce lieu-ci (le Temple) [3].

De faux témoins déposent contre Jésus :

Nous l'avons entendu dire : Je détruirai ce Temple fait de main d'homme [4].

1. La remarque est d'Alfred Loisy, dans son Cours au Collège de France sur la *Tradition évangélique* (1920-21).
2. 1 *Cor.*, XI, 23-25 (Ἐγὼ παρέλαβον ἀπὸ τοῦ Κυρίου). *Marc*, XIV, 22-24.
3. *Actes*, VI, 13-14.
4. *Marc*, XIV, 57-38.

Étienne,

rempli d'esprit saint, regardant le ciel vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu et dit : Voici que je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ! Criant à tue-tête, ils se bouchèrent les oreilles et se jetèrent tous ensemble sur lui [1].

Jésus, moins naturellement,

dit au grand-prêtre : Je le suis (le Messie Fils de Dieu). Et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant avec les nuées du ciel ! Alors le grand-prêtre déchira ses habits... Et tous le condamnèrent déclarant qu'il avait mérité la mort [2].

Un autre évangéliste mettra dans la bouche de Jésus sur la croix les deux paroles qui sont rapportées d'Étienne mourant : « Maître, reçois mon esprit ! — Maître, ne leur compte pas ce péché ! [3] » Étienne fut le premier à porter en son corps, comme dit Paul, « la mise à mort de Jésus » [4]. La mort d'Étienne fut le grand événement tragique des premiers temps chrétiens. Elle a donné des traits à la mort mystique de Jésus. C'est peut-être au procès d'Étienne que Pierre a renié Jésus. Car, après la condamnation d'Étienne, nous voyons les chrétiens hellénistes violemment dispersés mais Pierre et les apôtres rester tranquillement à Jérusalem [5].

1. *Actes*, VI, 55-56.
2. *Marc*, XIV, 62-64.
3. *Actes*, VII, 59-60. *Luc*, XXIII, 46, 34.
4. II *Cor.*, IV, 10.
5. *Actes*, VIII, 1.

Concluons : l'évangile selon Marc n'est pas un document d'histoire. C'est un commentaire libre et fabulé des textes bibliques et des souvenirs spirituels où se fondait la foi chrétienne. Il les présente d'une façon liée et attachante, en usant des libertés traditionnelles de la légende juive, de la *haggada* pieuse et inventive. S'il entraîne un peu de matière historique, c'est de façon secondaire et indirecte, en la transformant.

Les Juifs ont excellé dans le *midrash*, qui est une explication par l'image, un conte net et ingénieux destiné à faire comprendre une vérité morale. Pour eux le récit est un des mille visages de l'idée. Là gît le principal malentendu entre leur esprit et le nôtre. Notre lourd esprit occidental ne prend au sérieux une histoire que s'il croit qu'elle est *arrivée*, au sens le plus matériel du mot. Nous voulons que le noyau d'une légende soit un fait, alors que pour le juif il est une idée Ruth, Jonas, Esther, Judith sont des *midrashim* d'une couleur si fraîche et si sobre que nous nous y laissons tromper. De même l'évangile de Marc est un *midrash* sur le mystère chrétien.

Son but n'est pas de fixer des points d'histoire, mais d'exposer le mystère du Fils de Dieu mort pour nous. Il fait voir comment on l'exposait à Rome vers le temps de Domitien, de même que l'Apocalypse montre la manière d'Éphèse vers la

même époque. Ces deux ouvrages, si différents d'aspect, ont même objet au fond, pareille méthode. Ils concernent l'être surnaturel par qui ils sont inspirés.

L'auteur de l'Apocalypse est un aristocrate altier, un puissant poète, un voyant d'envergure : il a le grand coup d'aile. L'auteur de l'Évangile est un catéchiste populaire, un courtaud sans style, essoufflé, borné, mais rond, ému, communicatif et qui sait empaumer. Tous deux, selon leurs moyens, peignent, comme ils le voient, le Maître Jésus, l'un en larges éclairs comme un prophète enthousiaste, l'autre en touches menues et écrasées comme un conteur appliqué. A l'un pas plus qu'à l'autre il ne faut réclamer de l'humble et banale information historique.

Les autres évangiles ne peuvent nous retenir longtemps. Ils ressemblent à Marc dont ils reprennent en sous-œuvre, remanient et embellissent la Bonne Nouvelle.

Matthieu et Luc, pour les parties narratives, s'attachent à Marc, chacun le corrigeant selon son tempérament littéraire. Les licences qu'ils prennent avec les faits matériels montrent bien que dans une Bonne Nouvelle les *faits* ne comptent pas, mais les *vérités*. Et sous les prétendus faits Matthieu laisse naïvement transparaître les textes sacrés dont ils sont, selon lui l'accomplissement, en réalité le pro-

duit. Comme on l'a dit [1], dans l'Ancien Testament les prophéties sont faites d'après les événements, dans le Nouveau au contraire les événements sont faits d'après les prophéties.

Matthieu et Luc ajoutent à Marc, chacun a sa façon, une légende sur la naissance du Messie. Ils exploitent des recueils d'oracles et de paraboles négligés par Marc. Beaucoup de ces *paroles du Maître* ont une très haute valeur religieuse et poétique. Mais pour quelques-unes on voit clairement, pour toutes on devine que ce sont des oracles de Jésus énoncés *en esprit* par les prophètes chrétiens.

Le quatrième Évangile fait voir comment on savait refaire à Éphèse un grossier ouvrage romain. Il a toutes les qualités qui manquent à Marc, de noblesse, de style, de poésie et de grande manière. Il est le chef-d'œuvre du genre dont Marc avait donné l'ébauche. Sa portée théologique égale presque celle des lettres de Paul. Mais la théologie y est trop triomphante pour qu'on examine du point de vue historique les changements qu'elle a exigés dans le cadre et le contenu de Marc.

L'Évangile de Pierre n'est représenté que par un fragment, dont la principale originalité est une vision toute fantastique de la résurrection de Jésus [2].

1. M. Mayer Lambert, dans son cours à l'Ecole des Hautes Etudes.
2. A. Lods, *L'Evangile et l'Apocalypse de Pierre*, Paris, 1893.

Les évangiles judéo-chrétiens et celui des Égyptiens ne sont connus que par des lambeaux incertains [1]. Les Évangiles de l'Enfance sont de fades et tardifs petits romans [2].

Nous avons feuilleté le dossier historique de Jésus. Il ne contient pas une seule pièce qui satisfasse à la critique historique la moins rigoureuse. Tout examiné, tout bien pesé, l'historien froid et grave doit conclure par un procès-verbal de défaut.

Jésus est inconnu comme personnage historique. Il a pu vivre, puisque des milliards d'hommes ont vécu sans laisser de trace certaine de leur vie. C'est une simple possibilité, à discuter comme telle.

Il ne suffit pas de dire, avec certains critiques : nous ne savons rien de lui, sauf qu'il a existé. Il faut dire courageusement : nous ne savons rien de lui, *ni* s'il a existé. Dans une recherche historique l'exactitude sévère permet seule de progresser. Or le document qui, en bonne critique, prouverait positivement l'existence de Jésus fait défaut.

Et voici l'énigme. D'un homme, dont l'existence même est douteuse, a-t-on pu faire le grand Dieu de l'Occident ?

1. J. Moffatt, *Uncanonical Gospels* (Diction. of Apost. Church, Edinburgh, 1915, I, p. 478-506) ; J.-M. Lagrange, *L'Évangile selon les Hébreux* (Revue Biblique, 1922, nos 2 et 3).

2. Ch. Michel et P. Peeters, *Evangiles apocryphes*, 2 vol., Paris, 1911 et 1914.

V

ERNEST RENAN, ALFRED LOISY

L'existence positive de Jésus est-elle prouvée par celle du christianisme ?

Beaucoup d'historiens le pensent. Ils admettent que les Évangiles, tout en n'étant pas de bons documents historiques, sont utilisables encore et qu'après tout ils présentent les choses comme en gros elles se sont passées. Ils trouvent que le début du mouvement chrétien ne se peut expliquer que par l'action d'un homme de chair et d'os qui après sa mort fut transporté dans la sphère de la divinité. C'est l'opinion que Renan a rendue populaire et superficiellement évidente. Pourtant, à regarder au fond, je la crois insoutenable.

Il y a deux points à examiner : comment, en l'état défectueux ou pour mieux dire défaillant des documents, on peut reconstituer tout de même Jésus dans le plan historique, et si le Jésus de la

conjecture se raccordè aisément aux premiers monuments certains du christianisme.

Commençons par renvoyer, en le couronnant de lauriers et d'hyacinthes, l'harmonieux Silène qui sur sa syrinx divine a modulé la *Vie de Jésus*.

Savant averti, Ernest Renan avait déclaré qu'à grand peine obtient-on une page d'histoire sur le personnage réel qui a porté le nom de Jésus [1]. Mais dans la cabane maronite de Ghazir, près de la sainte Byblos, le démon du voyage et de l'art le tentant, sans peine il écrivit sur lui plus de quatre cents pages délicieuses.

Le principal défaut de cet élève de Saint-Sulpice est de ne pas tenir un compte suffisant de la théologie. Il ne veut pas voir que les évangiles ont un caractère profondément doctrinal et qu'ils dépendent étroitement du poème théologique de Paul. Il lui plait d'en faire de simples légendes naïves comme certaines légendes de saints ou comme les récits qu'auraient pu faire trois ou quatre vieux soldats de l'empire se mettant chacun de leur côté à écrire la vie de Napoléon avec leurs souvenirs.

L'un d'eux mettrait Wagram avant Marengo ; l'autre écrirait sans hésiter que Napoléon chassa des Tuileries le gouvernement de Robespierre ; un troisième omet-

1. Article de la *Liberté de Penser*, cité par P. Larroque, *Opinion des déistes rationalistes sur la vie de Jésus selon M. Renan*, Paris, 1863 p. 24.

trait des expéditions de la plus haute importance. Mais une chose résulterait certainement avec un haut degré de vérité de ces naïfs récits, c'est le caractère du héros, l'impression qu'il faisait autour de lui [1].

Jésus devient donc le héros d'un récit tout nouveau, d'un dernier évangile, où les éléments des premiers sont recomposés par l'arbitraire souverain de l'art.

La vie de Mahomet a donné l'idée d'un progrès gradué et intéressant dans les idées de Jésus [2]. D'autres encore que Mahomet sont venus prendre la pose quand le modèle se dérobait. Le saint François d'Assise d'Ozanam a prêté bien des traits au fin et joyeux moraliste du début. Il a amené avec lui sa douce Ombrie, devenue une Galilée vaporeuse [3]. Lamennais a posé le géant sombre de la fin [4].

Sous son blanc burnous le Jésus de Renan est admirablement au courant des questions morales et politiques du XIX[e] siècle. Il a beaucoup fréquenté les saint-simoniens et Michelet, Quinet, Pierre Leroux, George Sand, Alfred de Musset, tout ce monde-là. Il est de plain-pied avec les milieux parisiens de 1863. C'est pourquoi il a tant plu, et tant déplu.

1. *Vie de Jésus*, 1re édit., 1863, p. XLIV-XLV.
2. *Ibid.*, p. LVII-LVIII.
3. Ceci a été vu par G. SOREL, *Le système historique de Renan*, Paris, 1905, p. 230 sq.
4. *Vie de Jésus*, p. 326.

Démocrate, certes, humanitaire, homme de 48, mais détaché du contact malsain des nécessités politiques, fondateur de la « grande doctrine de dédain transcendant » [1]. Panthéiste avec élégance, hégélien, idéaliste accompli. Ennemi des prêtres, apôtre du culte pur et de la religion dégagée de toute forme extérieure. Charmant surtout, exquis, entouré de suffrages féminins, plein d'indifférence supérieure, amateur cependant de commerces délicats. Quand, après une longue attente, l'auteur tout d'un coup dévoila son tableau, il n'y eut qu'une voix : « Mais c'est M. Renan ! »

Réussite prodigieuse, échec éclatant, la *Vie de Jésus* doit décourager à jamais ceux qui penseraient suppléer par le génie au manque d'information.

Depuis Renan on a vu qu'il fallait renoncer à écrire une vie de Jésus. Tous les critiques s'accordent à reconnaître que les matériaux manquent pour une telle entreprise [2]. On a poursuivi sur les textes évangéliques un travail d'analyse méthodique et colossal. En général on a gardé la vue principale de Renan et du XIX^e^ siècle que les évangiles constituent une pieuse légende embellie, complétée, adaptée, mais se rapportant en fin de compte à une

1. *Vie de Jésus*, p. 119.
2. P. Wernle, *Die Quellen des Lebens Jesu*, Halle, 1904, p. 82. — A. Loisy, *Jésus et la tradition évangélique*, Paris, 1910, p. 5.

personne réelle. Pourtant l'idée que Jésus est un être tout surnaturel ou *mythique* a été proposée et appuyée de raisons trop mêlées par Albert Kalthoff et Arthur Drews en Allemagne, John M. Robertson en Angleterre, W. Benjamin Smith en Amérique [1].

L'état présent de la critique évangélique me paraît bien représenté par les travaux d'Alfred Loisy et de Charles Guignebert en France, d'Eduard Meyer et de R. Bultmann en Allemagne [2], de Vincent Henry Stanton en Angleterre [3], de Benjamin W. Bacon en Amérique [4]. Ces travaux, conduits par des méthodes semblables, arrivent à des conclusions analogues. Parmi les maîtres de la critique actuelle il est permis de prendre pour type Alfred Loisy, qui ne le cède à aucun pour l'autorité que donnent le savoir et l'exactitude.

Tempérament d'apologiste équilibré par une humble et fière soumission aux faits, esprit d'un merveilleux aplomb, perpendiculaire comme on a dit [5], prudent et fin, enjoué et nuancé, avançant par

1. Voyez Ch. Guignebert, *Le problème de Jésus*, Paris, 1911. A la bibliographie donnée par l'auteur ajouter maintenant : J.-M. Robertson. *The historical Jesus*, London, 1916 ; A. Drews, *Das Markus-Evangelium als Zeugnis gegen die Geschichtlichkeit Jesu*, Jena, 1921.

2. E. Meyer, *Ursprung und Anfänge des Christentums* (Stuttgart et Berlin, 1921-1923). R. Bultmann, *Die Geschichte der synoptischen Tradition*, Gœttingen, 1921.

3. *The Gospels as historical documents*, Cambridge, 1903, 1909 et 1911.

4. *The Fourth Gospel in research and debate*, London, 1910. — *Jesus and Paul*, London, 1921.

5. M. d'Hulst dans A. Loisy, *Choses passées*, Paris, 1913, p. 137.

une impulsion régulière, sans cesse élargi et nouveau, Loisy est le régal de l'intelligence. Le goût chez lui complète la science. Sa dialectique est une lame dont on ne se lasse pas d'admirer le jeu serré. Je lui dois presque tout ce que je sais et je lui dirais ma gratitude si je ne craignais d'être renié par lui et rejeté au tas des *mythologues* dont il a horreur et qui seuls lui font perdre sa bonne grâce presque toujours sereine.

Il me fait penser à un essayeur qui ne cesse jamais d'essayer ses monnaies, de polir sa pierre de touche et de perfectionner sa balance. Depuis trente ans toutes les péricopes de l'Évangile passent et repassent au trébuchet. Bien des pièces qui avaient semblé d'abord d'un aloi suffisant ont été ensuite écartées.

Dès 1903 le quatrième Évangile en entier a été déclaré dépourvu de toute valeur historique ; l'essai a été confirmé et complété en 1921 [1]. Sans être allégorie pure tout le livre est symbolique. Il n'est pas autre chose qu'une vision mystique : à travers les récits et les discours se développe la manifestation du Logos, lumière et vie.

L'auteur n'a jamais connu qu'un Christ liturgique, objet du culte chrétien... De ces fragments de biographie divine, aucune impression de réalité ne se dégage [2].

1. A. Loisy, *Le quatrième Evangile*, Paris, 1903 ; 2e édit. refondue, Paris, 1921.
2. *Le quatrième Evangile*, 2e édit. p. 56, 57.

Dans les Évangiles synoptiques l'alliage apparaît à Loisy de plus en plus médiocre, la *teneur* en histoire de plus en plus faible, la différence essentielle avec le quatrième Évangile de moins en moins marquée.

Voici comment il résume lui-même, avec nuance, les résultats de son dernier essai.

La critique directe de la légende évangélique nous a fait voir comment s'est construite l'épopée naïve, incohérente, candidement hardie en ses fictions que sont nos quatre évangiles. Au fond, quelques souvenirs assez maigres, arrangés dans la tradition, accommodés au style de l'Ancien Testament. Et puis, des miracles... dont le mieux qu'on puisse dire est qu'ils sont dans le goût du temps et qu'ils ressemblent probablement à ceux qui ont pu être attribués à Jésus de son vivant, ou mieux encore que la plupart, sinon tous, ont été compris en symboles concrets de l'œuvre spirituelle accomplie par Jésus. Beaucoup d'incidents conçus pour le relief du récit et surtout pour l'accomplissement des prophéties ou bien dans un intérêt apologétique. Le tout plus ou moins coordonné à la commémoration rituelle de l'épiphanie messianique et du salut réalisé par la mort du Christ [1].

L'historien aura pour besogne ardue d'extraire les *quelques souvenirs assez maigres* du grand fouillis et de l'amas incohérent que forment les accomodations à l'Écriture, les symboles concrets, les fictions apologétiques ou littéraires, les mythes rituels.

1. A. Loisy, *De la méthode en histoire des religions*, Rev. d'hist. et de litt. relig., 1922, p. 35.

Autant chercher une lueur de minerai dans une gangue sombre. Autant tirer quelques grains de mil d'un gros tas de graines mêlées. Qui ne se sentirait découragé, comme la pauvre Psyché ? Il faudrait le secours de fourmis un peu fées.

Suivons un moment Loisy aux prises avec la tâche de Psyché. Voyons-le, par exemple, devant la première partie de Marc [1]. On est curieux de guetter l'endroit précis où il prend la responsabilité, en sa conscience de critique et d'historien, de dire : ceci est de l'histoire !

Le Baptême de Jésus a-t-il une signification historique ?

Elle est malaisée à préciser. Le plus clair est que Jésus, comme initiateur du mystère chrétien, est censé avoir reçu, lui premier, le baptême spirituel, le vrai baptême que ses fidèles reçoivent après lui.. : ceci est le mythe de l'institution baptismale. Il est clair aussi que Jean représente une secte apparentée à la secte chrétienne, antérieure à cette dernière et dont celle-ci, en quelque façon, procède. On a pris la précaution de faire proclamer par Jean la supériorité du baptême chrétien et la mission trancendante de Jésus : ceci est un mythe apologétique et polémique.

La Tentation ? Mythe certain.

L'appel des quatre pêcheurs et la journée à Capharnaüm ?

1. A. Loisy, *La légende de Jésus*, Rev. d'hist. et de litt. relig., 1922, n° 3.

On peut y voir *un rudiment de souvenir historique* concernant le commencement de l'activité manifestée en Galilée par Jésus. *Cependant* la vocation des disciples y paraît déjà présentée comme un acte souverain du Christ-Sauveur qui choisit ses amis, donne mission à ses auxiliaires.

La guérison du lépreux ? Miracle non localisé, symbolique.

Le récit paraît avoir signifié symboliquement ce qu'on a mis en termes exprès dans le récit suivant : la puissance de purification, de justification qui appartient au Fils de l'homme, au Christ de mystère. C'est donc un doublet mystique de la première journée de Capharnaüm.

L'histoire du paralytique ?

On y a inséré tout un développement sur le pouvoir qu'a le Fils de l'homme de remettre les péchés, ce qui donne à un miracle de guérison, conçu d'abord comme le fruit de la foi, le sens mystique qui semble appartenir à la guérison du lépreux.

Les débats entre Jésus et les pharisiens ?

Ils font écho aux polémiques soutenues par le christianisme naissant contre le judaïsme.

Jésus traité de fou par les siens ?

Le fait peut n'être pas arrivé dans les conditions que l'on dit et qui sont d'ailleurs insuffisamment indiquées, le récit n'en donne pas moins *une impression de réalité* pour ce qui est de sa signification générale.

Le choix des Douze ?

Il anticipe dans la vie de Jésus ce qui peut avoir été une institution de la première communauté. Toutefois la fiction est en rapport avec une *réalité* : Jésus a recruté des disciples... qui ont été comme lui de grands exorcistes. Le christianisme est né dans une atmosphère de lourd spiritisme.

Jésus apaisant la tempête ? C'est le pouvoir du Christ sur les éléments « en figure de son rôle salutaire et de l'avenir chrétien ». Le possédé de Gérasa? C'est son pouvoir sur les démons « en des conditions qui pourraient symboliser la future conversion des païens ». L'hémorroïsse et la fille de Jaïr ? On y voit le « rôle du Sauveur qui procure aux hommes par la foi le pardon et l'immortalité ».

Jésus qui n'est pas prophète en son pays ?

Bien que l'anecdote puisse symboliser l'incrédulité juive et l'expliquer en quelque façon par une locution proverbiale, ce qui est dit de la profession exercée par Jésus, de sa mère, de ses frères et de ses sœurs donne *quelque impression d'antiquité et de réalité.*

La première multiplication des pains ?

L'on est ici en plein mythe. C'est le premier mythe d'institution de la cène chrétienne.

L'exorcisme opéré à distance sur la jeune fille païenne ?

Il signifie que les nations devaient être sauvées par Jésus, sans avoir été visitées par lui comme l'ont été les Juifs.

La guérison du sourd-muet ? Placée en terre païenne, « elle éveille l'idée du salut des Gentils et le figure. » La seconde multiplication des pains ? « Elle figure l'initiation des Gentils au mystère chrétien. »

La guérison de l'aveugle de Bethsaïda ? Dans son contexte « elle ne peut que figurer l'éducation progressive des premiers disciples, leur adhésion à la fois et l'origine de la communauté judéochrétienne, comme la guérison du sourd-muet figure la conversion des Gentils et l'origine de l'église hellénochrétienne ».

Pierre déclarant : Tu es le Messie !

On a pu se demander si la déclaration n'anticipait point la foi que les disciples auraient acquise seulement après la mort de Jésus. Mais, *si Jésus a existé*, ses disciples n'ont guère pu le croire, après sa mort, vivant et ressuscité que s'ils avaient cru préalablement à sa mission messianique, bien que cette foi ait dû se montrer discrète.

Restons là et demandons : En somme, dans la légende entière de Jésus qu'y a-t-il de consistant ? Loisy répond :

Rien dans les récits évangéliques n'a consistance de fait, si ce n'est le crucifiement de Jésus par sentence de Ponce-Pilate pour cause d'agitation messianique [1].

1 *La passion de Marduk*, « Rev. d'hist. et de litt. relig. », 1922, p. 297-8.

Sur ce point il a toujours maintenu une catégorique affirmation. Dans son autobiographie, chef-d'œuvre de littérature intérieure, histoire sobre et dramatique d'une conscience, il dit à la date de 1894 :

Je n'acceptais à la lettre aucun article du symbole, si ce n'est que Jésus avait été *crucifié sous Ponce Pilate* [1].

En 1907 il écrivait :

Si Jésus n'a pas été condamné à mort comme Roi des Juifs c'est-à-dire comme Messie, sur son propre aveu, on peut tout aussi bien soutenir qu'il n'a pas existé [2].

En 1910 il répétait :

Si ce fait pouvait être révoqué en doute, on n'aurait plus motif d'affirmer l'existence de Jésus [3].

Ainsi Jésus ne s'accroche à l'histoire que par sa condamnation. Il y tient par un fil.

Est-ce à dire que Loisy accepte pour historique le récit de la Passion ? Loin de là ! Presque tous les incidents du cycle de la passion

ne constituent pas une chaîne de souvenirs, mais ont été déduits de textes bibliques [4]... On pourrait presque dire que la passion a été construite sur le psaume XXII... [5] Les faits sont décrits pour leur valeur mystique, non

1. *Choses passées*, p. 165.
2. *Les Evangiles synoptiques*, I, p. 212.
3. *Jésus et la tradition évangélique*, p. 45.
4. *La légende de Jésus.* « Rev. d'hist. et de litt. relig. », 1922, p. 434.
5. *Ibid.*, p. 453.

selon leur développement historique... [1] De la relation du procès rien n'a consistance, si ce n'est le grief de prétention à la royauté messianique [2].

Loisy tient le récit de la Passion pour mythologique en grande part.

Les évangiles ne racontent pas la mort de Jésus.., ils expriment le mythe du salut réalisé par sa mort, perpétué en quelque façon dans la cène chrétienne, intensivement commémoré et renouvelé dans la fête pascale. Nul doute que le mythe chrétien soit apparenté aux autres mythes de salut. Ce n'est point par hasard que la résurrection du Christ au troisième jour après sa mort se trouve conforme au rituel des fêtes d'Adonis. L'anecdote de Barrabas, la sépulture par Joseph d'Arimathie, la découverte du tombeau vide sont des fictions apologétiques. Le trait des deux voleurs crucifiés avec Jésus pourrait être dans le même cas. Et rien ne s'oppose à ce que l'invention de ces traits ait été facilitée ou suggérée de manière ou d'autre par les mythologies environnantes [3].

Mais le fait brut, le crucifiement de Jésus par sentence de Ponce Pilate, cela demeure intangible. Malgré le Psaume XXII, qui est mis dans la bouche même de Jésus sur la croix et qui donne à l'imagination mystique un thème suffisant du crucifiement, malgré la déclaration expresse de Paul que Jésus a

1. *Ibid.*, p. 435.
2. *Ibid.*, p. 448.
3. *La passion de Marduk*, « Rev. d'hist. et de litt. relig. », 1922, p. 297.

été crucifié par les Principautés célestes (Pilate tout de même n'est pas tel), Loisy maintient hors de conteste le crucifiement de Jésus par sentence de Pilate. Fortement assuré de ce fait historique il ne craint pas, du clair acier de sa critique, de retrancher à peu près tout le reste.

J'imagine un bûcheron à cheval sur une grosse branche et qui la coupe du côté du tronc. A chaque éclat qui vole on lui crie : Prenez garde ! Elle cassera et vous tomberez ! Il répond avec un sourire très fin : N'ayez crainte ! Si peu que j'en laisserai, je saurai me tenir !

A cheval sur la sentence de Pilate, rendue *pour cause d'agitation messianique*, Loisy dans les évangiles sauve uniquement ce qui peut cadrer avec l'action et la doctrine d'un agitateur messianique. Par ce critérium il statue ce qui donne *une impression d'antiquité et de réalité.* Le reste est sabré. Il dégage ainsi un Jésus très mince, très maigre, mais qui se tient, qui se comprend, cohérent et historiquement *possible.*

Si on réduit en termes d'histoire positive le Jésus de Loisy on obtient à peu près ceci :

Au cours de la période lourde qui s'étend de la déposition d'Archélaos à l'insurrection juive (6-66) il y eut en Judée de petites révoltes avortées qui annonçaient la tempête. Dans l'imagination juive l'expulsion des Romains était liée à la fin du monde,

c'est-à-dire à l'avènement de Dieu et de son Messie. Flavius Josèphe nous fait connaître trois agitateurs plus ou moins messianiques.

En 6 de notre ère, Juda le Galiléen essaya de s'opposer au recensement ordonné par le légat P. Sulpicius Quirinius et fonda le groupe des Zélotes qui ne reconnaissaient d'autre Maître que Dieu [1].

Vers 44-46 le prophète Theudas, à la tête d'une masse de peuple, marcha vers le Jourdain et Jérusalem, annonçant qu'à sa voix les eaux du Jourdain s'écarteraient. Le procurateur Cuspius Fadus fit disperser le rassemblement par sa cavalerie. La tête du prophète fut apportée à Jérusalem [2].

Vers 52-58 un juif d'Égypte amena une foule jusqu'au Mont des Oliviers, promettant que les murs de Jérusalem tomberaient à son commandement. Le procurateur Félix sortit avec la garnison. Quatre cents fanatiques furent tués, deux cents faits prisonniers ; l'Égyptien disparut [3].

A ces trois il faudrait joindre un quatrième, omis par Josèphe, reconstitué par Loisy. Vers 26-36, un paysan galiléen, ouvrier de village, un nommé Jésus, « se mit à annoncer l'avènement de Dieu. Après un temps assez court de prédication en Galilée, où il recruta seulement quelques adhérents, il vint à

1. Fl. Josèphe *Ant. Jud.*, XVI, 1, 6 ; *Bell. jud.*, II, 8, 1.
2. *Ant. jud.*, XX, 5.
3. *Bell. jud.*, II, 13, 5 ; *Ant. jud.*, XX, 8, 6.

Jérusalem pour la pâque et ne réussit qu'à se faire condamner au supplice de la croix, comme un agitateur vulgaire par le procurateur Pontius Pilatus »[1]. Voilà ce qu'on sait de lui. Tout le reste a été imaginé par la foi extraordinaire de ses disciples.

Ce Jésus-là a sur celui de Renan le grand avantage de n'être pas un personnage arbitraire, une figure d'Ary Scheffer, plafonnant hors de l'espace et du temps. Il est un vrai juif de son époque. Il est strictement vraisemblable. Il entre dans une série suffisamment connue d'émeutiers malheureux. Son aventure modeste et sans relief éclaire, à côté d'autres plus frappantes, les origines de la grande Insurrection. Il est d'une lignée de Juifs naïfs et chimériques. Il ajoute un nom au long martyrologe de sa nation.

Si on va au fond des choses, on voit qu'il est simplement vraisemblable. C'est beaucoup. Si Jésus a existé, voilà comment il peut être conçu historiquement. Mais ce n'est pas tout. Sur quoi repose en fin de compte son existence réelle ?

On ne peut pas dire que ce soit sur les textes. Les textes évangéliques ne se présentent pas comme documents d'histoire. S'ils se présentaient comme tels, ils ne pourraient pas être reçus. Jésus tracé sur le poncif de Theudas et de l'Égyptien, ne sort pas

1. A. Loisy, *Les premières années du christianisme*, « Rev. d'hist. et de litt. relig. », 1920, p. 162.

d'eux directement. Il leur est plutôt imposé. C'est parce qu'on a ce patron dans l'esprit qu'on y choisit çà et là et qu'on rehausse en valeur telle bribe qui, sans cela, serait considérée comme de même nature que les bribes voisines et sujettes à la même interprétation.

En suprême analyse, Jésus historique est tiré d'une induction. On le distingue mal, ou plutôt pas du tout, dans la brume douteuse où il est perdu. Il est à la limite de la visibilité, ou, pour mieux dire, au delà. Mais on le suppose, on le devine au fond du crépuscule. On le décrète d'autorité, on le postule comme indispensable, parce qu'il faut qu'un branle ait été donné au mouvement chrétien.

Peu importe qu'il soit hors de la vue. Il a pu marquer très peu. Nietzsche a dit de lui : « Un fondateur de religion peut être insignifiant. Une allumette, rien de plus ! » Loisy reprend le mot à son compte et dit en parlant des pendables *mythologues* : « Nous avons mieux à faire que de les réfuter. S'ils deviennent trop pressants, nous leur demanderons simplement : où est l'allumette ? [1] »

C'est la dernière question. Il faut voir si le Jésus historique dessiné en pointillé explique bien les textes les plus anciens et s'il rend plus facile ou plus difficile à comprendre le grand incendie chrétien.

1. *De la méth. en hist. des relig.*, p. 36-37, citant F. NIETZSCHE, *Wille zur Macht*, Aphor., 178.

VI

PAUL

Les premiers témoins du christianisme sont les lettres de Paul. Elles se détachent nettement à l'avant de tous les monuments chrétiens, séparées des autres par un franc intervalle. Les évangiles leur sont postérieurs d'une vingtaine, d'une trentaine, d'une cinquantaine d'années. Elles sont le promontoire le plus avancé où nous puissions nous établir pour sonder le brouillard irisé qui dérobe les premiers temps de la foi.

En 51-52, Claude étant *imperator* pour la vingt-sixième fois, avant d'être par sa mort, trois ans après, *le plus grand des dieux* [1], le frère de Sénèque, L. Junius Annaeus Gallio, eut le proconsulat annuel d'Achaïe [2]. Sa résidence coloniale, l'Honneur de

1. C'est le titre qui est donné à Claude sur une inscription de Magnésie du Méandre. (Kern, *Die Inschriften von Magnesia am Meander*, Berlin, 1900, n° 157 b.).

2. La date est donnée par une inscription de Delphes (E. Bourguet, *De rebus delphicis imperatoriae aetatis*, Montpellier, 1905, p. 63-64). Voyez A. Deissmann, *Paulus*, Berlin, 1911, p. 159-176. L. Canterelli, *Galione proconsole di Acaia e S. Paolo* (Rendiconti dell' Accad. dei Leincei, 1923, p. 158),

Jules, Colonia Laus Julia Corinthus, était une ville neuve bâtie sur les débris de l'illustre Corinthe, un champ de foire qui avait succédé à Délos pour les grands échanges entre l'Orient et l'Occident.

Un marché si actif demandait, à côté de grands entrepôts, beaucoup de constructions légères, de baraques volantes, que montaient rapidement des Levantins ou des Juifs. Parmi ces derniers se trouvait le ménage Aquila et Priscilla qui avait été banni de Rome à la suite des bagarres de *Chrestus*. Aquila, Priscilla surtout, tenaient pour la Voie nouvelle, pour la doctrine du Messie déjà manifesté. Ils firent accueil et donnèrent du travail à un juif de Cilicie grand propagateur de la même doctrine, qui venait d'être chassé de Macédoine, comme eux l'avaient été de Rome [1].

L'embauché, Saül Paulus, c'est-à-dire Saül le Petit, était un terrible petit homme, un esprit de feu dans un corps d'avorton, un timide audacieux, un chétif orgueilleux, un faible qui brandissait une force divine, un malade infatigable, un gueux qui conquérait le monde. Satan le giflait, Jésus le réconfortait. Il était plus propre à étonner et passionner un auditoire qu'à ficher une tente ou dresser un auvent.

Au bout de quelque temps il fut rejoint par deux

1. *Actes*, XVII, 5-10 ; XVIII, 2-3.

autres *chrétiens*, Silas Silvanus et Timothéos. Ils apportaient des nouvelles du groupe de Thessalonique, fondé par Paul et eux au cours d'une mission périlleuse qu'avait payée libéralement le groupe de Philippes, qui comprenait une marchande de pourpre généreuse et zélée [1]. Ils apportaient aussi de l'argent de la bonne Macédoine [2].

Paul pouvait quitter un peu le marteau et les cordes, « être pris par la parole » [3]. Plein d'une noble joie, heureux surtout de n'avoir pas éprouvé pour rien la peine et les dangers, il se mit *en esprit* au milieu des Thessaloniciens qui croyaient à Dieu et au Messie. Il psalmodia pour eux une lettre qui, comme ses autres lettres, était une effusion de l'esprit, une instruction préparée et rythmée telle qu'il l'aurait prononcée s'il les avait eus corporellement devant lui.

Cette lettre que Paul dicta, avec la cadence biblique, en chantant un peu, nous l'avons. Elle est antérieure de peu à l'année où Gallion fut proconsul d'Achaïe (51-52). C'est le plus antique document où se lise le nom de Jésus.

Après avoir quitté Corinthe, le nabot de génie envoya plusieurs lettres du même genre aux saints de cette ville, chez qui son influence était combattue

1. *Philipp.*, IV, 16 : *Actes*, XVI, 14-15.
2. II *Cor.*, XI, 9.
3. *Actes*, XVIII, 5

par d'autres propagandistes. D'Asie il écrivit aussi à ses chers Philippiens [1], aux Colossiens qu'il ne connaissait pas, aux Galates qui menaçaient de lui échapper.

Enfin, revenu à Corinthe, vers 54-55, il adressa un modèle soigné de sa Bonne Nouvelle aux Romains de qui, sans être encore connu, il était déjà bien vu.

Les lettres de Paul sont les premiers monuments du christianisme. De leur examen dépend la réponse à cette question : Jésus est-il un petit émeutier juif divinisé ? Le mystère chrétien a-t-il été tiré d'un fait-divers ?

Dès l'adresse de la lettre aux Thessaloniciens le nom de Jésus est prononcé. Et c'est à côté de celui de Dieu :

Paulus, Silvanus et Timothéos à *l'assemblée* de Thessaloniciens en le Dieu Père et *le Maître Jésus Messie*...

Dans la langue mystique de Paul être *en Jésus*, ou *en le Messie*, ou *en le Maître*, c'est pratiquement la même chose qu'être *en Dieu*. Les Thessaloniciens sont *en Dieu et Jésus*. Les Philippiens sont *en Jésus* [2],

1. Je crois que les lettres écrites de prison ne se rapportent pas à la captivité romaine de Paul, mais à l'emprisonnement qui dut précéder la condamnation *ad bestias* à Ephèse (I *Cor.*, XV, 32). Voyez *Reconstitution et classement des lettres de S^t Paul*, » Rev. de l'hist. des relig. », 1923, I, p. 23-27.). Je considère comme pseudonymes la seconde lettre aux Thessaloniciens, la lettre aux Ephésiens, les lettres à Titus et à Timothée, sauf *Tit.*, III, 12-15, et II, *Tim.* 9-22.

2. *Philipp.*, I, 1.

le sens est le même. Jésus est la manifestation plus précise de Dieu.

Cette étroite parenté entre Dieu et Jésus s'accuse un peu plus loin d'une façon curieusement grammaticale :

> Que *lui*, notre Dieu et Père et notre Maître Jésus, *dirige* notre route vers vous [1] !

Le pronom *lui* et le verbe *dirige* sont au singulier, bien qu'ils se rapportent à la fois à Dieu et à Jésus. La syntaxe ici trahit le fond de la pensée. Oui, sans doute, Jésus est différent de Dieu : c'est un point à préciser. Mais si on parle vite et sans ambage, Jésus c'est Dieu lui-même. Jésus et Dieu ne font pas un pluriel.

Le tétragramme ineffable, Iahvé, a pour traduction régulière dans la Septante : le Maître *(Kyrios)*. Paul, sans blasphème, appelle Jésus : le Maître. Il ouvre sa Bible grecque, lit quelque passage où il est parlé d'Iahvé et, le plus naturellement du monde, l'applique à Jésus.

Nous en avons tout de suite un exemple. Zacharie (XIV, 5), prédit le jour d'Iahvé : « Le Maître mon Dieu viendra et tous ses saints avec lui. » Paul annonce aux Thessaloniciens « l'apparition de notre Maître *Jésus* avec tous ses saints » [2]. Zacharie dit

1. I *Thess.*, III, 11. (αὐτός, κατευθύναι).
2. I *Thess.*, III, 13. Les *saints* ici désignent les anges.

Iahvé, Paul dit Jésus et pense dire la même chose.

Voilà ce que nous apprend sur Jésus le plus vieux document qui nous parle de lui. Nous sommes à une distance infinie du Jésus de Loisy.

Dans ses autres lettres Paul accommode l'Écriture de la même façon. Il lit en Joël (II, 32) :

Quiconque invoquera le nom du Maître sera sauvé.

Il s'agit d'Iahvé. Il cite : il s'agit de Jésus [1].

Il ouvre Isaïe (45, 23) :

Je suis Dieu... devant moi fléchira tout genou, toute langue confessera Dieu.

Il traduit :

Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse... que toute langue confesse que Maître est Jésus Messie [2] !

Qu'est donc Jésus pour que tous les genoux fléchissent devant lui comme devant Iahvé ? Aux Colossiens Paul le dit : Jésus est :

Image de l'invisible Dieu, Aîné de toute créature, puisqu'en lui furent créés tous les êtres, aux cieux et sur la terre [3].

Il n'est pas question d'exposer ici la théologie de Paul. Le peu que nous savons déjà suffit. Il saute aux yeux que Jésus est l'émanation visible d'Iahvé. Il est *Fils* de Dieu au sens où l'on dirait : l'éclat

1. *Rom.*, X, 13.
2. *Philipp.*, II, 10-11.
3. *Coloss.*, I, 15-17, 19.

visible du soleil est *fils* d'un soleil transcendant, inaccessible aux sens. Chaque fois que Dieu se manifesta visiblement, comme au cours des six jours de la Création, c'est Jésus qui fit l'œuvre.

Si l'on revient maintenant au paysan galiléen, à l'émeutier de Jérusalem, comment n'être pas abattu en mesurant l'étape qu'il aurait eue à franchir, avant les lettres de Paul, pour faire une telle effraction dans la Divinité ? Les impossibilités surgissent de partout.

Certes, des hommes étaient déifiés. Pendant que Paul était à Éphèse, un grand dieu y arriva : le pauvre Claude qui, par les bons soins d'Agrippine, avait été métamorphosé en dieu pour les loyales provinces, en courge pour Sénèque et ceux qui l'avaient connu de près. Claude était divin ainsi que l'avaient été les successeurs d'Alexandre et Alexandre lui-même, à l'imitation des rois perses et des pharaons. Il était le moderne héritier des rois primitifs, prêtres et dieux.

Des hommes divins circulaient par l'Asie, quelquefois au danger des bourses. Pour de bonnes âmes Apollonios de Tyane était un dieu, comme devaient l'être plus tard Alexandre d'Abonotichos qui faisait parler un serpent [1], Aristaios de Proconnèse qui

1. Lucien, *Alexandre ou le faux prophète.* Voyez F. Cumont, *Alexandre d'Abonotichos*, Bruxelles, 1887, et « Rev. de l'hist. des rel. », 1922, p. 202-210. E. Babelon, *Mélanges numismatiques*, 3e série, Paris, 1900, p. 270-304.

disparaissait aux yeux et se faisait voir ensuite en maints endroits, Hermotimos de Clazomène dont l'âme s'échappait du corps, Cléoménos d'Astypalée qui, entré dans un coffre, n'y fut plus retrouvé [1]. Dans plusieurs cantons de l'empire déifier un particulier était chose faisable.

Mais dans une nation au moins la chose était impossible : c'est chez les Juifs. Ils adoraient Iahvé, l'unique Dieu, le Dieu transcendant, indicible, de qui on ne traçait pas la figure, de qui on ne prononçait pas le nom, qui était séparé par des abîmes d'abîmes de toute créature. Associer à Iahvé un homme quel qu'il fût, était le sacrilège, l'abomination suprèmes. Les Juifs honoraient l'empereur, mais ils se faisaient hacher à mort plutôt que d'avouer du bout des lèvres que l'empereur fût un dieu. Ils se seraient fait hacher aussi bien s'il avait fallu le dire de Moïse lui-même.

Et le premier chrétien dont nous entendions la voix, un hébreu fils d'hébreux, associerait un homme à Iahvé de la façon la plus coulante ! Voilà le miracle contre quoi je regimbe. Ceux des évangiles ne feraient pas difficulté. Ils seraient cent fois plus nombreux, je ne douterais pas pour si peu de l'existence historique de Jésus. L'obstacle invincible, c'est le culte de Jésus, la religion chrétienne. A voir le fond des

1. Celse, dans ORIGÈNE, *Contr. Cels.*, III, 26-33.

choses, l'existence du christianisme, loin de prouver celle de Jésus, l'exclut.

Comment fonder sur la Bible la transformation d'un homme en Dieu. Comment soutenir qu'un juif de Cilicie, pharisien d'éducation, parlant d'un juif de Galilée, son contemporain, ait pu employer sans frémir les textes sacrés où Iahvé est nommé ? Il faudrait ne rien savoir d'un juif, ou tout oublier.

Est-ce d'un artisan comme lui que Paul a dit : *Quiconque invoquera son nom sera sauvé* ou : *Tout genou fléchira devant lui*, quand l'Écriture le dit de Dieu ? Ce constructeur de baraques a-t-il attribué à un autre charpentier ambulant l'œuvre des six jours, la création de la lumière et des eaux, du soleil et de la lune, des animaux et de l'homme, des Trônes, des Dominations, des Princes et des Puissances, des anges et de Satan ? A-t-il confondu un homme avec Iahvé ?

Il est assez vain de supposer avec W. Bousset[1] les *révolutions de la foi* par lesquelles cela aurait pu se faire. Il est peu utile de discuter s'il vaut mieux que Jésus se soit déclaré Messie de son vivant ou ait plutôt été cru Messie après sa mort. Toutes les échelles humaines sont trop courtes pour atteindre Iahvé dans son réduit inaccessible.

1. *Kyrios Christos*, Goettingen, 1913.

Il n'y a pas lieu non plus de verser au débat les prétendus discours de Pierre, fictions de rhétorique dont un rédacteur tardif a orné le livre des Actes [1]. Ce sont les lettres de Paul qui dominent la question. La question est celle-ci : par quel procédé un homme aurait-il été rendu l'égal ou l'équivalent d'Iahvé ?

Les critiques ont pris la peine de nous faire un Jésus historiquement vraisemblable. Mais ils ne se sont pas avisés que plus ils faisaient vraisemblable Jésus, plus ils rendaient Paul invraisemblable. Si bien qu'il faut choisir entre Paul et leur Jésus. Mais nous saisissons Paul et leur Jésus est finalement une hypothèse.

Le Jésus prétendu historique, manant qui se serait dit roi, campagnard illuminé, naïf aventurier qui, jetant la varlope, aurait marché sur Jérusalem pour s'en emparer au nom de Dieu, protestataire impuissant, rebelle sans armes, Messie manqué, doit rester à la porte de l'histoire. Ses titres ne sont pas en règle. Sur ses papiers d'identité qui sont divins le mot homme a été surchargé frauduleusement. On doit le congédier sans hésitation, car il ne peut servir à rien. Ses épaules sont trop fragiles pour porter l'édifice chrétien.

Le sentiment, certes, n'a rien à voir dans une question d'histoire. Si manifestement le christia-

1. Voyez A. Loisy, *Les Actes des Apôtres*. Paris, 1920.

nisme était la déification d'un homme, il faudrait le prendre comme tel, si rebutante ou désolante que pût paraître une telle aberration du sentiment religieux. Mais les faits s'y opposent. Le christianisme n'est pas la déification d'un homme. C'est lui au contraire qui rend si étrangères à notre esprit les apothéoses qui semblaient naturelles à l'antiquité.

La nouveauté religieuse que Paul a propagée « depuis Jérusalem, en cercle, jusqu'à l'*Illyricum* »[1], ce n'est pas le culte d'un homme. Il n'eût pas été très écouté. Un mort divinisé, si grand soit-il, n'est pas propre à intéresser violemment ceux qui ne sont pas ses congénères. Détaché de son groupe d'origine, il est vite dépaysé et perd son prestige.

Ce que le gnôme de feu proclamait à Philippes, dans l'arrière-boutique de la bonne Lydia, chez Jason à Thessalonique, chez Justus à Corinthe, dans la *schola* de Tyrannos à Éphèse, c'était le strict monothéisme d'Israël. Mais il le prêchait d'une façon inouïe et passionnante, *en le Maître Jésus*. Il connaissait une nouvelle œuvre d'Iahvé : l'œuvre du salut universel, et une face nouvelle d'Iahvé bénigne, douloureuse et humaine. Cette face nouvelle, on l'appelait Jésus, *Iahvé qui sauve*, *Celui qui sauve*[2].

1. *Rom.*, XV, 19.
2. Ἰησοῦς ὁ ῥυόμενος. I *Thess.*, I, 10. (Voyez J.M. Vosté, *Commentarius in Epistolas ad Thessalonienses*, Rome 1917, p. 17). Comparez

Jamais Paul ne fit appel à un rapport historique. Pour lui l'existence de Jésus n'est pas rapportée, elle est révélée. Elle n'est pas une donnée de l'histoire, elle est une déduction de l'exégèse, confirmée par le miracle. Elle a pour garants les saints écrits et l'expérience intérieure, la lettre et l'esprit. Il n'est besoin de rien de plus. Elle a des témoins suffisants : David, Isaïe, Daniel. Mais Dieu ne s'est pas contenté de faire parler les prophètes. Il a montré ce Fils et sa radieuse gloire à quelques personnes qu'on nomme et dont Paul, cet avorton, fait partie. Et comment douter de ces visions quand on voit l'effusion de dons et de miracles qui dans toutes les *assemblées* prouvent sa présence et sa force ?

Selon toute apparence Paul ne différait des autres prédicateurs de Jésus que par l'éclatante ampleur du don prophétique et la profondeur du génie mystique. Sur les deux bases de la foi : description sommaire de Jésus d'après les Écritures et catalogue des visions, les premiers apôtres et lui étaient complètement d'accord. Il y a tout lieu de penser que Jésus a été dès l'origine ce que nous le voyons dans les textes les plus anciens : un dédoublement du vieux Dieu d'Israël, le fils divin d'Iahvé.

A l'origine du christianisme il y a une invention théologique. Le *Kyrios* de la vieille Bible s'est dé-

Matth., I, 21 : Ἰησοῦς· αὐτὸς γὰρ σώσει. Cf. *Ecclésiastique*, XLVI, 1 ; Philon, *Nom. mutat*, § 21.

doublé en Dieu créateur et en *Kyrios Christos*. La notion de Jésus n'a pas été tirée d'un fait de l'histoire, mais d'une interprétation nouvelle de l'antique parole de Dieu. Une exégèse mystique et novatrice a donné le branle. Les visions, les miracles, les oracles nouveaux de l'Esprit ont apporté la confirmation. Voilà le point où en est Paul. La légende à forme historique n'est venue qu'après lui.

C'est à Paul qu'il faut demander la plus sûre information sur le début de la foi. Le christianisme a existé à l'état latent du moment qu'on a réuni en la même figure et sous le même nom Iahvé lui-même en certains de ses aspects, le Messie des prophètes, le Serviteur de Dieu d'Isaïe, le Juste persécuté des Psaumes et qu'on eut ainsi la notion complexe d'un Fils de Dieu mort et ressuscité, qui devait juger le monde. Mais il a surgi et vraiment commencé le jour où ce personnage resplendissant, né en pleine Écriture, apparut à quelqu'un. Cet homme, le premier qui *vit* Jésus, Paul l'a nommé [1]. C'est Képha Pétros, Pierre. De la vision de Pierre date le christianisme. Puisqu'il faut une allumette, la voilà.

La vision de Pierre se reproduisit pour douze personnes, puis pour cinq cents, puis pour un notable de Jérusalem, Jacob, puis pour tous ceux qui furent appelés *envoyés* du Messie, enfin pour Paul le nabot.

1. *I Cor.*, XV, 11.

La foi chrétienne eut un développement régulier. Son histoire se débrouille et s'éclaire dès qu'on a bien perçu ce fait primordial : Jésus n'est pas un homme progressivement divinisé, mais un Dieu progressivement humanisé.

Il est facile de distinguer un Dieu humanisé d'un mort divinisé. Le culte de Jésus n'a rien de funéraire.

Son histoire humaine n'est pas primitive. Pierre et Paul ont vu un Dieu. Après Paul seulement on a donné à ce Dieu un masque humain, un semblant d'état civil, et on l'a inséré indûment dans l'histoire. Jésus n'a pas eu à devenir Dieu. Il n'a eu qu'à rester Dieu sous la défroque terne qui le déguise.

Il n'est pas un fondateur religieux mais un Dieu nouveau. Il n'est pas l'initiateur de la foi, sauf au profond des cœurs. Il n'est pas le promoteur d'un culte, mais l'objet de ce culte. Il n'est pas le prédicateur mais bien le Dieu prêché. Il n'est pas Mahomet, il est Allah.

VII

JÉSUS

Jésus appartient à l'histoire par son nom et son culte, mais il n'est pas un personnage historique. Il n'a pas de place dans les générations des hommes. Il n'est pas un homme qui a vécu et qui s'est évanoui dans la mort. Il est un grand rêve des hommes, continuellement vivant.

Il n'a connu la mort qu'en mystère. Sa vie qui n'est pas de l'ordre des choses visibles ne s'inscrit pas dans la trame des faits positifs. Elle n'est pas un mythe, ni un symbole, mais une réalité spirituelle, plus réelle aux yeux des spirituels que toute existence limitée. Les croyants seuls ont à en juger, à condition de dessaisir les historiens.

Jésus n'a que faire de l'existence. Il a l'être. Il n'a pas existé. Il a été et il est. Il devient encore. Il est un être divin dont la connaissance a été lentement élaborée par la conscience chrétienne. Il a été enfanté dans la foi, dans l'espoir et dans l'amour. Il s'est formé du dictame des cœurs.

Il a pris les formes changeantes que l'adoration lui a données. Il naquit dès qu'il eut un croyant. Il se fortifia de toutes les recrues qui lui vinrent et dont il prit l'intime substance, tantôt plus subtile, tantôt plus lourde. Il a vécu au cours des siècles, à travers les cerveaux humains et il est peut-être destiné à ne périr qu'avec l'humanité.

Sa seule réalité est spirituelle. Toute autre est mirage. Il égarera ceux qui le poursuivront aux rives du lac de Galilée ou sur les degrés de la triste Jérusalem. Ils n'y trouveront rien, que ses fidèles. Il est ailleurs, depuis l'origine. Il n'est nulle part, que dans les âmes.

Il n'est pas à chercher à l'aube fabuleuse de la religion : il est la religion même. L'histoire entière du christianisme, voilà son histoire. Mais il n'a pas de biographie.

C'est par une grossière suture qu'on a cousu sa mort et sa résurrection, son épopée mystique à la chronique humaine des chrétiens. Elles sont sur deux registres différents. Dans le plan temporel, les chrétiens souffrent, attendent, adjurent et croient. Dans l'intemporel, Jésus renouvelle sans fin son sacrifice et son triomphe. On ne peut restituer à l'histoire de Jésus sa signification et sa beauté qu'en la laissant tout entière dans le registre d'en haut.

Le problème historique des origines est commandé

par un problème littéraire. Il se résoudra à mesure qu'on fera une critique plus sévère et un classement plus exact des opuscules qui nous sont parvenus du premier âge chrétien.

Au cours du premier siècle il y a quatre périodes à distinguer, alternativement sombres et éclairées.

Les vingt ou trente années qui précèdent les lettres de Paul, du début à l'an 50, sont dans l'obscurité, ou, ce qui est pire, dans un faux éclairage. Il n'a pas été gardé de document de cette période et c'est sur elle naturellement que se sont portés les fictions de l'apologétique et les mythes de la foi.

Nous disposons, pour en ébaucher les grands traits, des données rares mais solides fournies par les lettres de Paul, de ce qu'on peut retrouver du récit primitif des Actes sous les remaniements d'un apologiste rhéteur, et du petit stock de souvenirs transposés et enrobés dans l'Évangile selon Marc.

La foi à Jésus naît en Palestine, probablement en Galilée, au milieu d'une explosion de visions, de guérisons, de miracles et de prophéties, dans un *revival* mystique, auquel est attaché le nom de Képha Pétros.

Elle s'introduit à Jérusalem sous le patronage d'un homme en vue, nommé Jacob. Elle s'échauffe dans des synagogues de langue grecque et, sous sa forme

extrême, se heurte au Saint-Office juif, le Sanhédrin, qui condamne Stéphanos à mort.

Réprimée à Jérusalem, elle est portée jusqu'à Antioche et Rome. D'Antioche des prophètes-thaumaturges la propagent du côté de l'Asie-Mineure. Trois d'entre eux poussent jusqu'en Macédoine et en Grèce.

Nous ne savons pas bien ce qu'est encore Jésus. Pourtant il est déjà constitué sur les textes essentiels et sur une doctrine élémentaire de l'Esprit.

L'histoire de cette période archaïque est à esquisser avec une exquise prudence. Elle comportera toujours une grande part d'irrémédiable incertitude. C'est une aube grise.

La deuxième période, au contraire, est la mieux éclairée. C'est celle des lettres de Paul, de 50 à 55.

Une nappe de lumière s'étend sur cinq ou six groupes récemment fondés : Thessalonique, Corinthe, Philippes, Colosses, la Galatie, Rome, où est allumée la foi à Jésus. Bien interrogées, les lettres de Paul procurent une masse précieuse d'informations directes sur la vie de ces *assemblées* de saints.

Et nous voyons ce qu'est Jésus pour elles. Le mystère de Jésus n'est pas exposé *ex professo* par le génial prophète chrétien. Mais il transparaît sous tous ses versets rythmés et brûlants. C'est un haut poème théologique et mystique, mûri dans la médi-

tation de la Bible et dans l'extase, poème de salut coordonné à un rituel de salut.

Jésus, hypostase d'Iahvé, par un acte incroyable d'humiliation, quitte la forme divine et devenu homme se soumet au supplice où l'ont vu David et Isaïe et que lui infligent les Princes célestes qui ne le reconnaissent pas. Mais Satan, le dieu de cet Age-ci, est joué. Ce suprême sacrifice d'expiation lui fait perdre l'empire du monde. Jésus ressuscite en triomphe et arrache les hommes au péché, à la mort, à la Loi.

Les temps sont révolus. L'Age nouveau commence. Par la foi à Jésus on s'identifie à Jésus. Par les rites redoutables : la *plongée* du baptême, la Coupe bue au *Souper du Maître*, et aussi par toute souffrance endurée au nom de Jésus, on meurt avec Jésus, pour ressusciter bientôt avec lui, dans la métamorphose des corps.

La divine histoire du Messie est pour chacun la garantie du salut. Elle n'est pas racontée posément. Elle est transmise avec un tremblement de tout l'être comme un formidable mystère. Elle est pénétrée d'horreur sacrée, mêlée d'admiration et de prière, d'émoi et d'effroi, de supplication et de consolation. Elle jaillit du prophète frémissant en strophes ardentes, non encore en calmes récits.

Après les lettres de Paul s'étendent de nouveau

une vingtaine d'années obscures, de 55 aux environs de 80.

Les groupes chrétiens croissent et multiplient dans l'ombre. Rome, l'Asie, la Syrie sont infiltrées. Mais cet intense développement reste caché pour nous.

Pendant cette période, en 70, un immense événement se produit : l'écrasement des Juifs et la destruction de Jérusalem, Il retentit dans la jeune théologie chrétienne. Il y tourne en encouragement. Décidément les Juifs sont réprouvés. Le vieux Dieu se détourne d'Israël et il n'y a de salut qu'au royaume de son fils Jésus.

Cette période n'a laissé que des fragments d'écrits, insérés et conservés dans des ouvrages plus récents. C'est alors que furent rédigés par un ancien auxiliaire de Paul une légende des premiers temps chrétiens et un récit des missions de Paul. Il faut les disséquer comme on peut, au sein de l'éloquente amplification du livre des Actes.

Alors aussi furent mis en recueils les principaux *Oracles du Maître*, c'est-à-dire les sentences, préceptes, révélations ou paraboles inspirés par un saint esprit à un prophète chrétien et attribués à Jésus par le discernement unanime des autres. Ce seront des matériaux pour les futurs évangélistes.

Ainsi se constitue sans bruit une anthologie des

miracles les plus anciens et des oracles les plus beaux que l'Esprit avait inspirés et accomplis parmi les frères. A l'histoire céleste de Jésus Fils de Dieu s'ajoute, sans s'y combiner encore, la relation terrestre des œuvres et des paroles de Jésus-Esprit.

La quatrième période, qui s'étend de 80 environ à 110 ou 120, est celle des évangiles.

Rome, Antioche, Ephèse ont la direction du mouvement chrétien. Pour nous éclairer sur la vie des *assemblées* pendant cette période, nous avons la lettre de Clément de Rome aux Corinthiens, les lettres pseudonymes du Nouveau Testament (lettres supposées de Paul, de Pierre, de Jacob, de Juda, de Jean), les lettres de Jésus-Esprit qui ouvrent l'Apocalypse, et le *Didachè*, abrégé de catéchèse et de rituel.

Dans le plan des faits, le conflit couve ou éclate entre les autorités de l'empire et les assemblées de saints. A la foi, à l'espoir, à l'amour, le chrétien doit ajouter la prudence et le courage. Le *témoignage* rendu à Jésus se change souvent en *martyre*.

Dans le plan des croyances un changement capital se produit. Le mystère de Jésus se fixe en récit. Il passe de l'état lyrique à l'état narratif. Il est répandu, vulgarisé pour mieux dire, sous une forme qui eût bien étonné l'auteur de la Lettre aux Romains. Il faut répondre aux besoins d'auditoires plus mêlés

et plus épais, que la haute poésie et la profonde mystique de Paul dépassent un peu.

Dans quelque recoin populeux de Rome, il se mitonne un pieux pot-pourri, sorte de grosse soupe chrétienne où tout trempe et se mêle : l'histoire mystique de Jésus avec des traditions tournées en allégories, des textes bibliques tournés en visions avec une Apocalypse moralisée, des miracles changés en symboles avec des oracles et paraboles choisis, détournés de leur sens. C'est la Bonne Nouvelle selon Marc. L'épopée ineffable de Paul devient une légende artificielle qui est censée s'être passée en Palestine, une quarantaine d'années avant la ruine de Jérusalem. Le mystérieux Serviteur de Dieu devient une victime de Ponce-Pilate et des Juifs, le modèle héroïque et touchant des *martyrs* chrétiens. Jésus se matérialise assez lourdement.

L'invention hardie des prédicateurs populaires fit son chemin. La façon nouvelle de présenter le mystère chrétien plaisait à plus de gens que l'ancienne. L'Évangile de Marc eut une vogue certaine. Il fut revu et augmenté, à Rome, semble-t-il, dans l'évangile de Luc, en Syrie dans l'évangile de Matthieu, profondément remanié en Asie et mis au niveau de la théologie de Paul, dans l'évangile de Jean.

On observe pourtant que la légende évangélique a peu marqué dans la littérature contemporaine.

Un prophète de grande race comme l'auteur de l'Apocalypse s'en tient au Jésus des Écritures et de la vision, au Jésus mystique. Ni lui, ni Clément de Rome, ni les auteurs des Lettres pseudonymes (sauf une allusion isolée à Ponce-Pilate dans la première lettre à Timothée) ni l'auteur de la *Didachè* ne font état des contes évangéliques. Les paroles évangéliques font encore partie du fonds commun des *didascales* [1]. Il faut descendre jusqu'à Justin, au milieu du IIe siècle pour voir les « évangiles » cités comme autorités et pris pour les « mémoires des apôtres » [2]. C'est alors que la croyance à un Jésus historique, de chair et d'os, devient une position théologique, soutenue dans les fausses lettres d'Ignace d'Antioche [3], avec la passion du théologien controversiste, non avec le calme de l'historien documenté.

Il convient de prendre les évangiles pour ce qu'ils sont : des ouvrages auxiliaires et secondaires. Si on les détachait de la théologie de Paul, ils perdraient toute signification profonde. Si on ne connaissait pas d'avance le sacrifice rédempteur du Fils de Dieu, l'histoire contée par Marc ne mènerait pas loin.

1. Par exemple l'interdiction du serment dans l'Epître de Jacques, V, 12 (*Matth.*, V, 34-37).
2. I *Apol.*, 66, 3.
3. Voyez H. Delafosse. *Les fausses lettres d'Ignace d'Antioche* (à paraître prochainement) et « Rev. d'hist. et de litt. relig. », 1922, nos 3 et 4.

Elle n'est pas assez cohérente pour être bien émouvante. On s'attendrit un peu sur une marche à la mort dont les raisons se voient mal. On la compare tout au plus au dévouement des martyrs maccabéens. Sans Paul, Marc est dénué de grand intérêt.

Les évangiles n'ont de valeur que comme seconde mouture du mystère chrétien. Ils prouvent la liberté laissée, en sous-ordre, aux catéchistes des masses. Ils sont des ornements brodés sur la foi : ils n'auraient jamais créé la foi elle-même. Le culte chrétien n'eût pas pu se fonder sur leurs anecdotes un peu inconsistantes. C'est lui, au contraire, qui soutient cette floraison nouvelle, et il est fondé, lui, sur la robuste et primitive théologie qu'il exprima en rites, bien avant que les évangiles ne la traduisissent en légendes.

Et cependant il faut dire que le Jésus des évangiles complète à merveille celui de Paul.

Jésus, dans Paul, était vrai homme autant que vrai Dieu, parfait médiateur par qui les hommes s'absorbaient en la divinité. Mais son humanité restait comme virtuelle, presque à l'état de définition doctrinale. Jésus ne prenait un corps d'homme, né de la femme, que pour être crucifié par les célestes Archontes. Pour la sûreté de la foi, c'était suffisant. Mais comme on était curieux d'en savoir plus long sur ce prodigieux avatar !

Les évangiles remplissent un cadre laissé vide. De

l'homme céleste de Paul ils font un individu qui a des traits personnels, un âge, une allure, un accent et, peu s'en faut, un caractère. Le côté humain de Jésus, théologiquement nécessaire, est dessiné, un peu en flou, mais non sans suavité. C'est une heureuse contre-partie aux sublimes aridités du côté divin.

Le danger pour la foi était qu'on poussât trop loin l'humanisation. Luc déjà s'engage dans une voie qui aboutit à Renan. Mais Jean rétablit un équilibre d'art entre l'homme et le Dieu.

Après le quatrième Évangile, Jésus a tous les organes de sa vie surnaturelle. L'effort combiné de Juifs imaginatifs et de Grecs mystiques a donné un Dieu au monde moderne. Bien plus loin, bien plus haut que tous les dieux antérieurs, il poursuivra sa carrière, Homme-Dieu qui est près des cœurs brisés, objet fixe à aimer dans l'affreux écoulement des choses.

O mon ami japonais, ce sont les simples croyants à la fin qui ont raison. Jésus, c'est le bon Dieu. C'est le *Mahadêva* d'Occident, qui a chassé tous les *dêva*.

Vous, bouddhistes, vous savez qu'être dieu, c'est une des formes de l'existence, comme être pierre ou homme. Et vous savez que les dieux ont aussi leur *karma*. Mais la Roue pour eux tourne bien plus

lentement que pour nous. Notre Mahadêva a eu son ascension splendide et déjà peut-être penche-t-il vers un futur déclin.

Il est beau, fort et bon, à cause de tant d'hommes qui lui ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Les générations l'ont réchauffé, agrandi, exalté. Il les domine comme le monument anonyme surplombe les ouvriers défunts. Il est le plus haut élan des âmes sous les cieux d'Occident.

DEUXIÈME PARTIE

LE MYSTÈRE

I

QU'EST-CE QUE JÉSUS ?

Le royaume de Jésus est une immense ville sainte. Des foules à genoux, de toute race, tribu, nation et langue supplient, récitent leur crédo, chantent leurs hymnes et goûtent Dieu. L'encens des cœurs monte sous toutes les voûtes, consumé en d'invisibles encensoirs. Des carillons et des bourdons confondent leurs allégresses et leurs songes. Des édifices de tous les âges et de toutes les formes se pressent. On passe de la catacombe à la cathédrale, du cloître nu de saint Bernard à la salle d'opéra du jésuite. Chaque peuple, chaque génération a fait son église à son goût. Au pourtour de la ville il s'ouvre peut-être en ce moment une pagode hindoue, un *torii* japonais.

Au centre de la ville se trouve le très petit édifice autour duquel tout le reste a grandi. C'est le premier sanctuaire où a été adoré le Maître Jésus. Sa forme est singulière, Il ressemble peu aux grands

monuments qui sont issus de lui. Il rappelle plutôt les temples antiques, ses contemporains, détruits depuis tant de siècles. Il a comme eux un portique ouvert à tout venant et une cella close. Il se modèle en petit sur le temple de Jérusalem, aux parvis réservés, et plus encore sur le *télestérion* interdit où se conféraient les initiations antiques.

C'est à lui que je suis ramené, mu par un haut désir que nul intérêt n'altère. Ayant délié ma chaussure, je veux avancer sur le pur parvis. Respectueux profane, je veux entendre ce qui s'énonce dans le *télestérion*, apercevoir ce qui se cache dans la cella close. Est-ce, comme on m'assure, le suaire d'un cadavre perdu, l'ombre d'une ombre, une relique humaine transformée en gigantesque idole ? Je ne crois guère ce que disent les habiles autour du péristyle. Je ne conçois pas que sur une puérile méprise soit fondée l'immense ville dont la durée occupe le tiers de l'âge historique et dont l'étendue couvre le tiers de l'humanité.

Après deux ans je veux sonder encore l'énigme de Jésus. J'aurai à réviser les mêmes documents. Je n'éviterai pas quelques répétitions. On ne peut bien voir une chose trouble qu'en la regardant plusieurs fois. La méthode ici n'est pas celle de l'art oratoire et de ses belles gradations, mais de l'enquête scientifique et de ses perpétuels recommencements.

L'énigme de Jésus se résoud en un mystère. A ce mot riche et plein de résonnances je donnerai le sens le plus vaste possible. Le croyant parle du *mystère* de l'Incarnation pour désigner une vérité connue par la seule révélation. Pascal, dans le *Mystère* de Jésus, s'entretient avec une personne intérieurement perçue. Les *mystères* d'Eleusis désignaient un ensemble de rites et de formules qui assuraient l'immortalité bienheureuse. L'histoire de Jésus est une révélation faite au cœur, la vie d'un être que l'âme seule approche, un ensemble d'actes efficaces et de paroles vivantes qui procurent le salut. C'est par excellence un mystère.

Le problème de Jésus n'est pas une difficulté historique ordinaire. C'est un de ces hauts problèmes où tout l'esprit d'une époque se tend, s'éprouve et se juge. Jésus a été conçu dans l'esprit raisonnable et mystique du XVII^e^ siècle, puis à la mode philosophique de l'Encyclopédie, puis dans le goût romantique d'un Renan, puis par Loisy sous le jour cru du matérialisme historique. Aujourd'hui le progrès de la méthode sociologique ouvre des vues nouvelles. Je crois que vers 1940 Jésus tout entier aura passé du plan des faits matériels dans celui des représentations mentales collectives.

Aux yeux de l'historien les choses concernant Jésus appartiendront à l'histoire des idées, non à celle des faits. Mais la signification tout entière n'en

sera saisie que par le sociologue, L'école sociologique française a établi que les représentations sacrées sont des faits très consistants et définis, des objets de description précise et de science, des choses. L'histoire de Jésus est une représentation collective de nature sacrée. A cet égard elle est un objet d'étude exacte et une des plus grandes choses de l'histoire universelle.

Les conceptions de cet ordre tiennent au réel par un côté symbolique et profond. Elles traduisent certaines relations obscures de l'univers à l'humanité que les conceptions rationnelles sont impuissantes à exprimer. Mais il serait naïf de penser qu'elles se rattachent nécessairement à quelque fait réel. A ce compte l'evhémérisme devrait expliquer tous les dieux. Osiris devrait avoir été un antique pharaon, Attis un berger d'entre les bergers de Phrygie, Adonis un chasseur cananéen, Déméter une paysanne égéenne, Mithra un prince perse. Croire que l'humanité aurait été incapable de concevoir un dieu Jésus si un individu nommé Jésus n'avait d'abord existé. c'est douter mal à propos du souverain génie créateur de la religion.

Au contraire, le fait particulier ne saurait engendrer du divin de large envergure. L'existence de l'individu Jésus, si elle était prouvée, enlèverait au christianisme son caractère proprement religieux. La commémoration hyperbolique d'un grand mort

peut à peine être appelée une religion. Le divin est un monde à part. Vous aurez beau sublimer un homme, vous n'en ferez pas un vrai dieu.

Jésus est d'emblée un vrai dieu. C'est pourquoi il ne peut pas avoir été un homme historique. Pour expliquer comment un homme historique serait devenu le Jésus de Paul il faut amonceler trop de conjectures invraisemblables. Vaut-il pas mieux en faire l'économie ?

Plus j'y médite, plus je me convainc que Jésus historique n'est pleinement acceptable qu'aux croyants et n'est bien compris que par eux.

Pour les croyants, Jésus est un être sans congénère, unique de son espèce, un Homme-Dieu éternel qui s'est incarné pour nous enseigner et mourir pour nous, qui est mort comme homme, ressuscité comme Dieu, remonté au ciel, son vrai habitat, où il attend l'heure de juger, chrétiennes ou non, toutes les nations, morts et vivants, tous les hommes.

Cette croyance, sous une forme archaïque mais non atténuée, emplit les premiers documents qui parlent de Jésus : les lettres de Paul. Paul n'est pas le biographe d'un sage ni d'un martyr, il est l'apôtre d'un Homme-Dieu. Et les évangiles baignent dans la théologie de Paul et dans les brûlants effluves du culte chrétien. Les poètes qui les ont composés, les auditoires passionnés qui les ont écoutés ont

pensé réciter et écouter non la vie d'un saint, mais l'histoire d'un Homme-Dieu, de laquelle dépendait leur salut.

Les croyants ont la clef de ces vieux textes. Ils les lisent sans peine, en pénètrent le sens véritable. Ils peuvent souhaiter l'explication d'un détail. Ils ne rencontrent pas de difficulté radicale. Pour eux il n'y a pas d'énigme de Jésus. L'obstacle où je bute : comment Paul aurait-il adoré un juif, son contemporain, en lui donnant les attributs d'Iahvé, n'existe pas. Paul a traité Jésus en Dieu parce que Jésus est vraiment Dieu. Les croyants sont au clair. Ils ne peuvent que plaindre ceux qui déclarent ne pas y être.

En exégèse leur position est enviable. Ils reçoivent de front et acceptent en leur sens complet les documents que les critiques prennent de biais et où ils tentent un hasardeux triage. Si le Fils de Dieu existe (et pour eux ce seul *si* est un blasphème) tout ce qui est dans Paul et dans les évangiles est à prendre à la lettre : c'est parole d'évangile. Le *si* une fois admis, l'exégèse orthodoxe a tous les avantages.

Hélas ! on n'a pas à volonté la foi chrétienne. Il n'est plus donné à quiconque de croire qu'un tel être qu'un Homme-Dieu puisse exister et existe. Cela est indépendant du vouloir individuel. Il s'est produit une lente révolution de l'entendement.

Je soupçonne Kant d'y être pour quelque chose. On conçoit de plus en plus mal une personne qui, selon la curieuse expression d'Illingworth [1], soit chez elle dans deux mondes, l'Absolu introduit dans le conditionné, Dieu personnage historique. Lamartine l'a dit : *Dans un regard de chair Dieu n'est pas descendu* [2]. L'idée que Dieu se soit incarné afin de faire savoir, par exemple, qu'il est inutile de se laver les mains avant les repas [3], ou pour tout autre dessein, nous heurte. C'est une conception prékantienne. Elle est entrée uniment en de grands esprits comme saint Augustin, saint Thomas, Pascal, mais aujourd'hui elle reste inassimilable. C'est à croire que l'esprit humain change peu à peu ses catégories. Jésus devient impensable. Bien des chrétiens même, tout en maintenant le dogme de l'Homme-Dieu, glissent à l'idée d'un homme simplement *divin*, ce qui est la dissolution du christianisme et un subreptice retour aux idées gréco-romaines. Bref, pour cette raison et pour vingt autres, la foi antique n'inspire plus la plupart des exégètes qui entreprennent d'expliquer Jésus.

C'est alors que les difficultés commencent. Une

1. J. R. Illingworth, *Divine Immanence*, Londres, 1904, p. 50, cité par le P. de Grandmaison, *Jésus dans l'histoire (Mercure de France*, 15 août 1923).

2. *La chute d'un ange*, VIII[e] Vision, v. 32. Cette Vision est un des grands textes religieux du XIX[e] siècle.

3. *Marc*, VII, 2-23.

fois la théologie jetée par-dessus bord, quel usage l'historien des faits particuliers, le sec et net historien, peut-il faire de Paul et des évangiles, textes fortement théologiques, bien différents de ceux qu'il a coutume de manipuler ? Depuis soixante ans la critique de ces textes a été de plus en plus drastique. De Renan à Loisy ou à Guignebert, le Jésus historique s'est terriblement aminci. Renan, préoccupé, comme disait Sainte-Beuve, de faire donner à Jésus sa démission de Dieu, lui offrait à la cime de l'humanité une place privilégiée. Aujourd'hui on le considère comme un personnage historique obscur, un illuminé mort à Jérusalem dans une tentative mal définie, à qui est arrivée l'aventure extraordinaire d'être déifié.

Cette solution du problème de Jésus, choquante pour les croyants, a-t-elle chance de s'imposer définitivement aux non-croyants ? Malgré son évidence apparente et son air modeste qui la recommande à beaucoup de bons esprits, elle ne me paraît pas rendre compte des larges données du problème.

Elle implique une vue très mesquine du christianisme. Si la grande religion d'Occident n'est au fond que la déification d'un homme, que la pauvre apothéose d'un individu, elle est malgré sa diffusion immense, d'un type assez bas. Religieusement elle est inférieure au judaïsme et à l'islam, qui se sont bien gardés de prendre pour dieux Moïse ni Mahomet,

au paganisme qui a rejeté à bon droit la doctrine d'Evhémère. Sur l'échelle des religions elle se place au niveau médiocre du culte impérial romain, du pythagorisme peut-être, je ne dis pas du confucianisme, qui est, au contraire, un sain exemple du culte raisonnable qu'on doit à un grand homme.

Il était frivole de s'opposer jusqu'au martyre à l'apothéose de l'empereur pour y substituer celle d'un de ses sujets. « O vous qui avez reçu les Écritures, ne dépassez pas la mesure juste dans votre religion. Le Messie Jésus n'est que le fils de Marie... Dieu est unique. » Ces mots dorés qui courent autour de la mosquée bleue d'Omar, sur la terrasse morte où fut le temple de Jérusalem, seraient la remontrance péremptoire du musulman et du juif au chrétien, si Jésus était ce que disent les critiques. Est-ce là une objection ? Oui, pour ceux qui sentent confusément que le christianisme n'est pas cela.

En tout cas une déification, en milieu juif, même de la Dispersion, reste un fait sans exemple. Pierre, Paul, tant d'autres, rabbins juifs ou prophètes chrétiens, ont guéri des stropiats et fait des miracles. Aucun n'a été regardé comme l'Agneau qui se tient sur le trône d'Iahvé. Theudas, l'Égyptien, Bar-Kokébas, d'autres ont été messies. On ne leur a pas accordé les prérogatives du Dieu transcendant. Le cas de Jésus est unique. Pour l'historien les cas uniques sont toujours des énigmes. Si Jésus fut un

juif d'entre les juifs, ce qu'il est devenu confond l'esprit.

On dit souvent : le christianisme a eu besoin d'un initiateur.

Il en a eu plus d'un : Johanan le Baptiseur qui a annoncé le Messie, Képha qui l'a vu sur une plage au petit jour et sur une montagne de Galilée, Jacob descendant de David qui l'a vu à Jérusalem, après avoir jeûné, Stéphanos qui l'a vu au-dessus du Sanhédrin à l'heure de mourir, Paulus qui l'a vu au désert de Damas à l'instant de sa conversion, Barnaba, Apollos et bien d'autres qui ne sont pas connus. Ne confondez pas les fondateurs d'une religion avec le dieu qu'ils proclament.

A mesure qu'on étudie les origines chrétiennes on en découvre la complexité. Le grand mouvement religieux qui a transformé le judaïsme et lui a ouvert le monde est comparable à la Réforme ou à la Révolution française. Il ne peut pas se résumer en un seul nom. Il était commencé depuis longtemps quand il éclata et se déploya. Ce *Fils de l'Homme* dont Jean Baptiste prédit la venue imminente, que Képha *voit* entre Moïse et Élie, que Paul *voit* et qu'il attend jusqu'à sa mort, il était en branle sous les crânes juifs depuis le vieux livre de Daniel. Il fut conçu comme un homme céleste bien avant d'être défini comme un

dieu humain qui aurait vécu. Sa lente formation fut une œuvre commune, œuvre gigantesque, orageuse, triomphale. Les évangiles sont à l'aboutissement de cette grande gestation. Ils n'en sont pas le point de départ.

Le christianisme sortant de Jésus, c'est une vue mystique, non une vue d'histoire. Elle a sa beauté et son prix, pour le croyant, dans le plan de la foi. C'est le panneau central de l'histoire sainte, à placer entre la Création du monde et le Jugement dernier. Par paresse et machinalement l'historien profane, qui retranche les panneaux des bouts, est tenté de garder celui du milieu. Mais s'il prend soin de décanter à fond le divin de l'humain, il est conduit à la conception opposée. Il voit s'élever du christianisme, qui est un long effort douloureux et une bataille acharnée, la pure figure de Jésus. Il assiste à l'enfantement d'un dieu dans un groupe social. Ce tableau vrai a aussi sa beauté.

Pour le tracer, nous disposons d'abord d'apocalypses juives où Jésus est plus qu'ébauché, sans être encore nommé. Les premiers documents proprement chrétiens qui s'offrent à nous font suite exactement à ces apocalypses. Du livre de Daniel à l'Apocalypse de Jean, en passant par les Paraboles d'Hénoch et les lettres de Paul, il y a une tradition apocalyptique parfaitement continue qui va grossissant et se précisant. A un point de ce développement

régulier apparaît le nom de Jésus. Il désigne un être de nature céleste.

L'interprétation des lettres de Paul est sûre dès qu'on a soin de distinguer deux questions très différentes : celle de l'humanité de Jésus et celle de l'historicité de Jésus. La première est théologique et de foi, la seconde est de fait.

Paul a besoin, pour son système de la rédemption, que Jésus soit vraiment « en ressemblance d'hommes » de même qu'il est vraiment « en forme de dieu » Paul affirme donc en plusieurs endroits l'humanité de Jésus. Si on examine ces endroits, on voit qu'ils font partie intégrante d'une théologie. Ils n'ont rien de commun avec les témoignages recevables en matière d'histoire. Il serait aussi imprudent d'établir l'historicité de Jésus par le poème théologique de Paul que par l'hymne homérique celle de la douloureuse Déméter.

Humanité de Jésus et historicité de Jésus ne se confondent que dans le cœur qui a déjà la foi. Si vous croyez pour des raisons du cœur à l'Homme-Dieu, vous croyez à Jésus historique, par simple corollaire. Tous les textes confirment votre foi : ils ont été écrits pour vous. Mais si vous ne pouvez croire à l'Homme-Dieu n'espérez pas tirer des mêmes textes l'homme historique. Il n'y est plus. L'y mettriez-vous, il ne serait pour vous qu'un embarras.

L'Homme-Dieu éclaircit tout mais il est inconcevable. L'homme ordinaire est clair mais il rend tout inconcevable.

Est-il donc possible de comprendre Jésus autrement que de ces deux façons : comme un Homme-Dieu ou comme un homme ordinaire ? Y a-t-il une troisième voie ? Je le crois. Le plus ancien et le meilleur témoignage que nous ayons, celui de Paul, fait penser qu'à l'origine Jésus n'a pas été un homme, mais un être spirituel, un esprit qui se manifestait chez ses fidèles par des visions, des oracles, des pouvoirs miraculeux. On a cru à cet esprit à cause de ses manifestations et parce qu'on savait son histoire par les apocalypses.

A l'origine du christianisme il y a, si j'ai raison, non une biographie individuelle, mais une expérience mystique collective, appuyant une histoire divine mystiquement révélée. Jésus a été connu par les livres saints et par le cœur. Je laisse au théologien, au psychiatre et au sociologue à discuter de la nature des êtres spirituels. Jésus est un être spirituel : voilà ce qui ressort, à mon sens, des premiers documents.

La vraie clef du problème est dans sept ou huit textes de Paul. Ils sont obscurs et obscurcis par des interprétations convenues. Ils valent qu'on fasse un effort de patience et de sympathie pour atteindre l'idée du grand prophète.

II

L'APOCALYPSE DE PAUL

Les lettres de Paul sont antérieures aux évangiles. L'accord est fait sur ce point. la séquence bien établie. Les lettres de Paul se placent vers 50-55, les évangiles vers 80-120. L'intervalle est de vingt-cinq ans au minimum, longue durée dans l'essor du christianisme, si rapide et si changeant.

De ce repère chronologique doit partir tout examen approfondi du problème de Jésus. L'image de Jésus qu'on trouve dans Paul est antérieure à celle qu'on tire des évangiles. Faut-il renverser l'ordre véritable sous prétexte que la première est plus divine, la seconde plus humaine ? Ce serait d'une méthode peu prudente. Pour une investigation aussi fine, la chronologie est le seul fil conducteur.

Mais la longue habitude qu'on a de lire en premier les évangiles fait qu'on prête à Paul malgré

soi l'image de Jésus qu'on prend aux évangiles [1]. On s'expose à des contre-sens. Il faut interroger Paul en premier. Il faut avoir de Paul une connaissance fraîche, une vision vierge. Le Jésus des évangiles peut n'être qu'un dérivé de celui de Paul. C'est le Jésus de Paul qui est à expliquer.

Le difficile est d'attraper l'image que Paul se faisait de Jésus. Il ne l'expose pas dans ses lettres parce qu'il l'avait brandie et dessinée dans ses proclamations inspirées. Ses correspondants la connaissaient surabondamment. Ils étaient initiés à la foi entière de ces premiers temps du grand espoir et du bel amour.

Nous ne le sommes pas. Il faut nous contenter d'allusions claires-obscures, de prompts raccourcis, d'un demi-mot, d'une hermétique formule. Un éclair passe, découvre des profondeurs de ciel, sitôt ouvertes, sitôt fermées. Quelquefois l'explication semble venir, nous tendons notre esprit, mais elle tourne court parce que le prophète l'a jugée superflue. Il n'a pas écrit pour nous, mais à quelques douzaines de gens peu notoires, peu riches, peu savants, perdus dans le brouhaha d'un port ou dans le silence des steppes, en qui il avait allumé un espoir démesuré. Il n'a pas supposé que nous

1. M. Goguel lui-même, si attentif, croit lire dans *I Cor.*, XI, 23, que Jésus a été trahi *par un des siens* (*Mercure de France*, 1er juin 1923, p. 397). Le texte dit qu'il a été *livré*, ce qui est l'expression d'Isaïe,

scruterions ses petites phrases rythmées plus de dix-huit cents ans après le temps qu'il avait assigné à la fin du monde et à l'apparition de Jésus. Nous sommes des scoliastes qui, avec des lambeaux éclatants, ont à reconstituer un poème perdu.

Il n'est pas long de réunir les passages où Paul fait à Jésus quelque allusion chargée de sens.

Le plus complet, combien incomplet encore et énigmatique, se trouve dans une lettre aux Philippiens [1].

Paul est en prison [2], sous la menace d'une condamnation à mort. Il se plaint des rivalités funestes qui déchirent les chefs du mouvement chrétien. Tous n'ont pas l'amour. Certains sont ambitieux, jaloux, méchants, faux, impurs. Il ne veut pas qu'à Philippes il en soit de même. Il sait que parmi les *diakonoi*, deux femmes, Evhodia et Syntyché, se dévorent. Il a dû supplier le brave Synzygos de les raccommoder. D'une voix solennelle et pathétique il adjure ses chers Philippiens d'être humbles et soumis. Il s'élève au sublime et montre l'exemple divin du Messie Jésus :

1. *Philipp.*, II, 5-11. Ce célèbre passage a été souvent commenté. L'histoire de son exégèse fait seule un gros volume (H. Schumacher, *Christus... nach Phil.*, II, 5-8. Rome 1914). Le commentaire le plus récent et le plus pénétrant est celui de Ch. Guignebert (*Rev. d'hist. et de phil. relig.*, 1923, p. 512-533).

2. A Ephèse, selon toute probabilité. Voyez *Reconstitution et Classement des lettres de Saint Paul (Rev. d'hist. des religions*, 1923, p. 23-26).

...Ayez le même sentiment entre vous
que vous avez *en le Messie Jésus*.

Lui qui existait en forme de dieu,
il ne tira pas avantage [1] d'être à l'égal de Dieu,
mais il se vida,
en prenant forme d'esclave,
en devenant en ressemblance d'hommes.
Et d'apparence trouvé homme
il s'abaissa,
en devenant obéissant,
jusqu'à mourir, et mourir en croix.

Aussi Dieu le suréleva
et lui accorda le nom supérieur à tout nom
pour qu'au nom de JÉSUS *tout genou plie*,
au ciel, sur terre, sous terre,
et que *toute langue jure* [3] :
MAITRE EST JÉSUS MESSIE [3],
pour glorifier Dieu Père [4].

Voilà le plus ancien résumé que nous ayons de l'histoire de Jésus. Il est tourné en leçon. Paul avertit ceux qui sont mystiquement *en le Messie Jésus* de se conformer à celui en qui ils vivent, ou plutôt qui vit en eux. Les apôtres et les prophète

1. Ἁρπαγμός, mot rare. Ἁρπαγμα qui est à peu près synonyme signifie *avantage* dans Héliodore, *Aethiop*, VIII, 7.

2. *Isaïe*, XLV, 23 : *Devant moi tout genou pliera, par moi jurera toute langue.* Le texte d'Isaïe s'applique à Iahvé. Paul l'applique à Jésus.

3. Seul un esprit qui est de Dieu prononce cette formule. Les autres disent : MAUDIT EST JÉSUS. C'est le sûr moyen de discriminer les esprits qui agitent les prophètes (*I Cor.*, XII, 3).

4. Paul écrit en petites lignes accordées par l'accent final et formant des strophes irrégulières. (Communication à la Société Ernest Renan, 26 janvier 1924).

de Jésus ne doivent pas se targuer de leur dignité (ce que font les rivaux de Paul). Ils doivent accepter les abaissements et la mort (ce que Paul fait). L'histoire de Jésus est le grand exemple intérieur.

Que nous aimerions savoir cette histoire comme la savaient ceux à qui s'adressait la semonce ! Nous voyons au bref qu'elle comprenait deux grands moments. Un être divin descendait dans le monde matériel jusqu'à revêtir la servile figure humaine et subir une mort d'esclave. Et il remontait et recevait un nom mystique aussi puissant que le nom de Dieu pour faire plier tous les genoux dans tous les mondes. Ce nom était Jésus, qui veut dire *Iahvé-Sauveur.*

Les derniers mots expliquent la magique puissance du nom de Jésus et pourquoi ce nom servait à chasser les démons qui tourmentaient les malades et à discerner les esprits qui hantaient les prophètes.

Quant au récit prodigieux de la descente et de l'ascension d'un être divin, c'est le fondement de la théologie chrétienne. Vertigineux coup d'œil sur les choses célestes, il ne peut provenir que d'une révélation d'en haut.

Nous avons, par chance, une version antique du même récit, plus plate mais plus détaillée que l'abrégé lyrique de Paul, très précieuse en ce qu'elle suggère comment Paul narrait l'histoire de Jésus quand il la narrait tout au long. Elle se trouve dans

l'*Ascension d'Isaïe*, vieille apocalypse chrétienne cousue à une légende juive et parvenue à nous en traduction éthiopienne [1].

Une révélation est censée avoir été faite jadis au prophète Isaïe. Étendu sans souffle sur le divan du roi Ezéchias, devant une foule d'officiers, d'eunuques, de prophètes et d'élèves, il eut un ravissement qui l'enleva, de monde en monde, jusqu'au septième ciel... Arrivé là, il contempla dans une sainte horreur la scène mystérieuse qui doit marquer la fin des temps.

Dieu ordonne à un être divin qui est appelé le Bien-Aimé ou l'Élu, en attendant que son nom soit révélé, de descendre, à travers les sept cieux, le firmament et la terre, jusqu'au Chéol, l'immense caverne où, gardés par un ange puissant, gisent les morts sous la vermine. Il remontera en triomphateur pour juger et détruire « les Princes, les anges et les dieux de ce monde et le monde qui est dominé par eux ». Pour qu'à son passage dans les sphères basses il ne soit pas reconnu par les êtres qui y demeurent, il lui est enjoint de prendre la forme de ces êtres. Le voici poursuivant sa chute :

1. Texte éthiopien et trad. anglaise de R.-H. Charles (Londres, 1900). Trad. latine de Dillmann (Leipzig, 1877), française de R. Basset (Paris, 1894) et de E. Tisserant (Paris, 1909). Il y a probablement une allusion à l'*Ascension d'Isaïe* dans le quatrième évangile : « Isaïe... a vu sa gloire (de Jésus) et a parlé de lui. » (XII, 41).

... Et je le vis descendre dans le cinquième ciel et se transformer selon l'aspect des anges qui étaient là. Ils ne le glorifièrent pas, car son aspect était comme le leur. (De même au quatrième, au troisième, au deuxième, au premier ciel.) Et de nouveau il descendit dans le Firmament, où habite le Prince de ce monde (Satan) et il donna le mot de passe à ceux de gauche et son aspect était comme le leur. Et ils ne le louèrent pas. Mais par envie ils se battaient l'un contre l'autre, car il y a là un pouvoir de mal et des rixes sans raison. Et je le vis descendre et se rendre semblable aux anges de l'Air et il fut lui-même comme l'un d'eux. Et il ne donna pas le mot de passe, car ils se volaient et s'opprimaient l'un l'autre... Et je le vis semblable à un fils d'homme et habitant dans le monde. Et ils ne le connurent pas [1].

Ici le texte devient incertain. D'après un passage antérieur on peut restituer que les Princes de ce monde (Satan et ses anges) « portaient leurs mains sur lui et le suspendaient au bois sans savoir qui il était » [2]. Puis il dépouillait l'Ange de la Mort, remontait le troisième jour, demeurait sur la terre cinq cent quarante-cinq jours et continuait sa montée :

Il monta dans le Firmament et il ne se transforma pas selon leur forme. Et tous les anges du Firmament et Satan le virent et se prosternèrent. Il y eut là une grande tristesse. Ils disaient : Comment notre Maître est-il descendu sur nous et n'avons-nous pas reconnu sa gloire ?... Et il monta dans le deuxième ciel et il ne se

1. *Ascension d'Isaïe*, X, 20-31,; XI, 1, 19. Les deux dernières phrases d'après un fragment de version latine qui paraît plus fidèle ici que la version éthiopienne. Celle-ci interpole un passage sur la naissance virginale de Jésus, apparenté au Protévangile de Jacques.
2. IX, 14.

transforma pas. Tous les anges qui sont à droite et à gauche et le Trône qui est au milieu l'adorèrent, le louèrent et dirent : Comment notre Maître nous a-t-il été caché quand il est descendu et n'avons-nous pas compris ? (De même aux troisième, quatrième, cinquième, sixième ciel.) Et je le vis monter au septième ciel. Tous les justes et tous les anges le glorifièrent. Et je le vis s'asseoir à la droite de la Grande Gloire [1].

Il est clair que Paul connaissait une révélation très analogue à celle qui est attribuée au vieil Isaïe. De là vient son allusion elliptique à l'histoire de l'être qui, existant en forme de dieu, prend la ressemblance des hommes pour subir la mort et remonte au plus haut des cieux pour y recevoir le nom tout-puissant.

Telle est la forme la plus ancienne que nous atteignions de l'histoire de Jésus. Elle n'a pas couleur historique, mais couleur gnostique. Elle s'apparente au mythe plus touffu de Simon, la *Grande Puissance de Dieu*, dont le nom signifie l'Obéissant et qui triomphe des Archontes célestes, prototype ou pendant samaritain de Jésus [2]. Elle s'apparente encore au mythe de l'Homme-type de certains mystères grecs, immortel qui se soumet à la mort, souverain qui se fait esclave [3]. Les Archontes qui

1. XI, 23-32, d'après Tisserant.
2. P. Alfaric, *Gnosticisme et christianisme (Revue historiq.*, 1er janv. 1924). *Simon le Magicien* (à paraître prochainement).
3. *Poimandres*, 15 (éd. R. Reitzenstein, Leipzig, p. 332), cité par Guignebert (art. cité, p. 522).

crucifient Jésus y jouent le même rôle que les Titans qui lacèrent Zagreus dans le mystère orphique. Elle a tous les traits de la légende sacrée d'un mystère.

Elle se situe dans une cosmologie d'apocalypse qui nous est connue par des documents juifs tels que le livre palestinien d'Hénoch et le livre alexandrin des Secrets d'Hénoch. L'univers est haut de douze étages éthérés dont neuf au moins sont invisibles aux hommes. Au plus bas l'Abîme, puis le cachot des morts, puis la terre où les hommes passent, puis l'Air et le Firmament sillonnés par Satan et d'invisibles Princes, injurieux et cruels, puis sept cieux inouïs. Au centre de chaque ciel est un Trône, être vivant autour de qui se pressent des Principautés, des Puissances, des Dominations. Au plus haut, Dieu. Auprès de lui, des êtres divins qui sont ses pouvoirs : son Trône, son Esprit, son Ange, sa Parole, sa Sagesse, sa Gloire, son Image, son Nom, constituant avec lui le *Plérôme* de la divinité. Dans cet univers transparent, surpeuplé, la petite population humaine pèse peu. Tel est le cadre immense. Comète étrange, un être sort du Plérôme, plonge obscur à travers les mondes et remonte lumineux Voilà ce que sait le chrétien, voilà sa gnose.

Des sectes demi-juives adoraient le Plérôme et les anges. Le christianisme commençait quand on jurait qu'un seul être privilégié qu'on appelait le Messie

Jésus absorbait en lui tout le Plérôme et qu'il était le Premier après Dieu, avec Dieu, de tous les êtres célestes.

Dans le cul de basse fosse d'où il écrivit à ses chers Philippiens, Paul rencontra Epaphras, apôtre comme lui qui avait fondé des assemblées à Laodicée, Colosses et Hiérapolis, aux avancées de la délirante Phrygie. Epaphras supplia son compagnon de chaîne d'envoyer aux frères de là-haut quelque consolation inspirée. Par la lettre aux Colossiens on voit que ces chrétiens imparfaits ne distinguaient pas assez Jésus des plus hauts anges, ce qui donne occasion à Paul de définir Jésus :

... Il est Image de l'invisible Dieu,
Aîné de toute créature,
puisqu'en lui furent créés tous les êtres
aux cieux et sur la terre.

Les êtres visibles et les invisibles,
Trônes, Dominations,
Principautés, Puissances,
tous par lui et pour lui sont créés.
Lui, il est avant tous
et tous par lui se maintiennent.

Lui, il est la Tête du corps de l'Assemblée,
étant Principe,
premier né d'entre les morts
pour être parmi tous, lui, le Premier.
Car en lui tout le Plérôme voulut habiter
et se réconcilier par lui tous les êtres
en faisant la paix par le sang de sa croix,

oui, par lui, ceux qui sont sur la terre
et ceux qui sont aux cieux [1].

Jésus prime tous les êtres, hormis Dieu. Il est l'unique puissance de Dieu, l'Image, l'Aîné, le Premier, qui a créé et soutient chaque classe de l'univers des esprits.

Pourquoi a-t-il accompli le mystérieux périple qui lui a fait endosser la condition des mortels ? Paul le dit ici. Pour inaugurer par sa résurrection un nouvel ordre cosmique où il est le Premier encore. Pour réconcilier à Dieu les êtres célestes et les terrestres par un sacrifice sanglant, pareil à un *pacifique* du Temple, ou mieux à une sublime pâque dont il est l'éternel agneau [2].

Les anges étaient-ils donc brouillés avec Dieu ? Paul n'a pas occasion de le dire. Ses fragments de doctrine supposent une révolte des anges, à la guise de celle qu'on lit au livre d'Hénoch.

Pour qu'ait ruisselé un sang par quoi tout a été changé dans l'univers, il faut que le Fils de Dieu soit devenu un homme. Selon Paul, il est bien

1. *Coloss.*, I, 15-20. (Sur la lettre aux Colossiens voyez le beau commentaire de C. Toussaint, Paris, 1921).
2. *Notre agneau pascal fut immolé : c'est le Messie.* (I *Cor.*, V, 7).

devenu un homme, de la race d'Israël et de la famille de David.

La décisive question se pose. Est-ce là une donnée d'apocalypse, tenue comme le reste pour révélée ? Ou la vie d'un contemporain, enchâssée toute crue dans un poème de salut universel ?

L'état des textes ne permet pas l'hésitation.

Sur le passage du Fils de Dieu dans l'humanité, Paul ne fournit aucune précision chronologique ni topographique. Quand a-t-il eu lieu ? Est-ce il y a cinq ans, ou dix ans, ou cent ans ? Paul ne le dit pas. Où a-t-il eu lieu ? A Nazareth ? A Capharnaüm ? A Jérusalem ? Paul ne prononce pas même ce nom de Jérusalem où l'histoire, à la rigueur, pourrait se raccrocher. Il ne donne aucune date, aucun endroit. La naissance humaine de Jésus, dans les deux allusions qu'il y fait, est déduite uniquement de nécessités doctrinales et de l'Écriture considérée comme révélation divine.

Dans sa lettre aux Galates, ardent à prouver que la Loi juive n'étreint plus le chrétien, il proclame :

> ... Quand nous étions en bas-âge
> aux Éléments du monde nous étions asservis.
>
> Mais quand vint l'Achèvement du temps,
> Dieu fit partir son Fils,
> issu de femme,
> soumis à Loi,

pour racheter ceux qui étaient sous Loi,
pour que le droit des fils nous fût conféré ! [1]

A des sots, empêtrés d'observances légales, Paul remémore le même divin départ qu'aux Philippiens et aux Colossiens. Il met l'accent autrement, pour tirer une autre leçon. En se faisant obéissant jusqu'à mourir, le Fils de Dieu a accompli une Loi suprême. Dieu est satisfait et nous sommes rachetés de la Loi de Moïse, inexécutable au fond, simple dressage. Et ce Fils de Dieu se fit comme nous fils de femme pour que nous ne fussions plus marmots sous la férule, mais vrais fils comme lui. En prenant notre nature il nous a fait prendre la sienne. Une idée mystique, presque magique, anime ce morceau. Une référence historique, c'est autre chose que cela.

Dans la suscription emphatique de sa lettre aux Romains Paul décline son titre :

Paul, esclave du Messie Jésus,
élu apôtre,
chargé d'une *bonne nouvelle* de Dieu,
celle qu'il avait promise par ses prophètes,
dans de saintes écritures,

touchant son Fils,
issu de semence de David selon chair,
établi Fils de Dieu en pouvoir selon esprit de sainteté
par résurrection des morts...

1. *Galates*, IV, 4-5.

Ici encore transparaît la mystique odyssée du Fils de Dieu. Paul affirme qu'elle a été révélée aux prophètes anciens. Puisque Isaïe, Jérémie, Michée, Zacharie ont dit que le Messie est de la semence de David, si l'on veut donner au Fils de Dieu le nom de Messie, il faut bien le dire *issu de semence de David selon chair.* Cela découle de *saintes écritures* [1]. On ne décide pas que sa vie humaine soit relatée. Elle est révélée.

Un texte décisif tranche le débat. C'est une brusque allusion aux circonstances de la crucifixion. Elle surgit dans une lettre aux Corinthiens destinée à saper le prestige d'Apollos qui avait succédé à Paul comme animateur de l'assemblée.

Paul était plus apocalyptique, Apollos plus gnostique. Paul concevait le mystère du Messie comme une révélation scandaleuse et folle, se prouvant par des miracles. Apollos comme une sagesse suprême qui savait persuader. Paul méprise la sagesse qu'on pense atteindre avant l'Age futur. Elle n'est encore que la sagesse de Satan et de ses suppôts.

> De sagesse nous parlons entre *adultes,*
> de sagesse qui n'est pas de cet Age-ci
> ni des Princes de cet Age-ci qui sont abolis.

1. La croyance que le Messie doit être du sang de David explique le nom de *frères du Maître* donné à Jacob et à toute une famille qui était ou se disait de la race de David (I. *Cor.*, IX, 5 ; *Galat.*, I, 19. Cf. Hégésippe dans Eusèbe, *Hist. Eccl.*, II, I, 20, 1-4).

Non, nous parlons de sagesse de Dieu en secret,
de celle qui est cachée,
que Dieu prédestina, depuis les Ages, à notre gloire
que nul des Princes de cet Age-ci n'a connue :
s'ils l'avaient connue
ils n'auraient pas crucifié le Maître de la Gloire ! [1]

Ici plus de doute. Jésus a été crucifié par les *Princes de cet Age-ci*, c'est-à-dire par Satan et les autres *Archontes* qui parcourent l'air et le firmament. Leur acte a prouvé qu'ils étaient ignorants des secrets propos de Dieu. Ces traits sont caractéristiques d'une pure apocalypse. Ils sont tirés expressément d'une connaissance révélée, de cette *sagesse de Dieu* que Paul se vante de connaître et que les Archontes n'ont pas connue.

Dans l'apocalypse attribuée à Isaïe il est dit que les Princes de ce monde « suspendront au bois le Bien-Aimé sans savoir qui il est » [2]. La méprise des Archontes célestes est un thème essentiel. Ils sont joués, parce que le Fils de Dieu s'est transformé de degré en degré dans sa descente merveilleuse. Ce thème reparaît dans un endroit où Paul, à propos de la crucifixion, dit que Dieu « déshabillant les Principautés et les Puissances, les donna en risée ouvertement en leur faisant suivre le triomphe » du Messie [3]. Le commentaire de ces mots

1. I. *Cor.*, II, 6-8.
2. *Ascension d'Isaïe*, IX, 14.
3. *Coloss.*, II, 15.

obscurs est dans la révélation d'Isaïe où sont décrits le retour triomphal du Bien-Aimé et la consternation de Satan et des anges du firmament, obligés de courber la tête [1]. Sous les allusions éparses de Paul on suit le fil d'une véritable apocalypse, coordonnée et bien construite, dont celle du faux Isaïe nous donne l'idée.

L'expression curieuse *le Maître de la Gloire* pour désigner Jésus est significative. Elle montre que Paul imagine lire son apocalypse dans l'Écriture. Elle se réfère au Psaume XXIV, tel qu'on le psalmodiait en grec :

> Levez vos portes, ô Princes,
> ouvrez-vous, portes éternelles :
> il entrera, le Roi de la Gloire !
> — Qui est ce Roi de la Gloire ?
> — Le Maître fort et puissant,
> le Maître puissant en guerre !
>
> Levez vos portes, ô Princes,
> ouvrez-vous, portes éternelles :
> il entrera le Roi de la Gloire !
> — Qui est ce Roi de la Gloire ?
> — C'est le Maître des prodiges,
> ce Roi de la Gloire ! [2]

Ce très vieux psaume avait jadis été composé peut-être pour la fête annuelle de l'avènement

1. *Ascension d'Isaïe*, XI, 23-26.
2. Septante. Ps. XXIII, 7-10.

d'Iahvé [1]. Il était récité au service du Temple le premier jour de la semaine [2], devenue pour les chrétiens le jour de la Résurrection. Paul lui donne un sens mystérieux en rapport avec la mystérieuse épopée de Jésus. Les portes du Temple se transportent au ciel. Dieu enjoint aux Princes de ce monde d'ouvrir leurs portes pour laisser passer le Roi de la Gloire. Ils demandent avec surprise qui est ce Roi de la Gloire (car ils l'ont tué sans le reconnaître). Et ils apprennent que c'est leur Maître. Le psaume devient une scène apocalyptique.

Cela rend certain que la crucifixion a été prise au psaume qui précède de peu celui-là, au Psaume XXII, considéré, lui, comme la plainte du Fils de Dieu tombé aux mains des Archontes cruels :

> Mon Dieu, mon Dieu, regarde-moi,
> pourquoi m'abandonnas-tu ?...
> Des chiens nombreux m'encerclèrent,
> une bande de malfaiteurs m'entoura.
> Ils trouèrent mes mains et mes pieds,
> comptèrent tous mes os,
> m'observèrent et m'examinèrent.
> Ils se partagèrent mes habits
> et sur mon vêtement jetèrent le dé [3].

1. Voyez S. Mowinckel *Das Thronbesteigungsfest* (Christiania, 1922).
2. Indication des Septante.
3. Psaume XXII, 2, 17-19 (grec).

A qui avait l'expérience des supplices romains ces mots sombres et forts suggéraient l'image de la croix. Si le Fils de Dieu les prononce [1], il révèle donc lui-même qu'il a été fiché en croix. Ceux qui l'ont cloué et dépouillé, ce sont les Princes aériens qui seront interpellés au Psaume XXIV.

Ainsi deux morceaux d'anciennes écritures font entendre, à qui a oreille, les deux scènes majeures de l'histoire de Jésus : sa mort et sa résurrection. Toutes deux se jouent dans l'éther mystique, hors du lieu et du temps, objets de foi, non d'ouï-dire.

L'Écriture est-elle seule à faire connaître Jésus ? Non pas. Il y a aussi l'épreuve directe.

Jésus ne reste pas caché, derrière le rideau diaphane des textes sacrés. Aussi bien qu'Iahvé, il s'est manifesté, il se manifeste encore, comme un être réel, vivant, agitant, parlant, quelquefois visible, en un mot comme un esprit.

Dans un précieux passage d'une lettre aux Corinthiens Paul indique les deux voies par où Jésus est venu à lui et aux autres. Ce sont deux voies mystiques : l'Écriture et l'extase.

1. Ce qu'il fera encore dans les évangiles (*Matth.*, XXVII, 46 et parallèles) et dans l'Epître de Clément (XVI, 15-17).

Après d'affreux tourments, il était dans une passe de consolation [1]. Par la diplomatie de Titus il avait pu terminer son schisme et se réconcilier avec les apôtres palestiniens. D'esprit il avait fait son retour à Jérusalem avant de l'accomplir de corps. Autant il avait mis d'orgueil à se séparer, autant il en met à rentrer dans le rang. Il fait sonner que sa doctrine du Messie ne diffère en rien de celle de tous :

Je vous transmis pour commencer
ce qu'aussi bien j'avais reçu :
que le Messie mourut pour nos péchés
d'après les Ecritures [2] ;
qu'il fut enseveli
et est ressuscité le troisième jour
d'après les Ecritures ;

qu'il fut vu de Képha
puis des Douze ;
ensuite il fut vu de plus de cinq cents frères à la fois
dont la plupart restent encore
et quelques-uns s'endormirent ;
ensuite il fut vu de Jacob
puis de tous les Apôtres ;
en dernier de tous, comme de l'avorton,
il fut vu de moi aussi [3].

Ces petites lignes contiennent le plus vieux sommaire de la foi commune, le premier et authentique

1. Pour la date de cette lettre, voyez *Reconstitution et classement des lettres de saint Paul (Rev. d'hist. des relig.*, 1923, p. 8 et suiv.).

2. Κατὰ τὰς γραφάς marque la source de la connaissance, comme dans κατὰ τὴν ἐμὴν γνώμην (I *Cor.*, VII, 40), κατὰ ἀποκάλυψιν (*Galat.*, II, 2), etc.

3. I. *Cor.*, XV, 3-8.

Symbole des Apôtres. La foi en Jésus repose d'une part sur les Écritures, d'autre part sur les apparitions.

En Isaïe on lit que le Servant d'Iahvé, qui est Jésus, « a été transpercé pour nos péchés, broyé pour nos iniquités » et que « lorsqu'il est arraché à la terre des vivants, et pour le péché du peuple mis à mort, on lui prépare un tombeau »[1] ; on sait lire ailleurs qu'il est ressuscité le troisième jour. Tel est le témoignage des Écritures, c'est-à-dire de Dieu. Et il s'est montré à Képha et à d'autres. Tel est le témoignage des hommes.

Ce qui est historiquement assuré, d'après le texte même de Paul, ce sont les apparitions de Jésus. Ici nous quittons la haute mer théologique, nous prenons pied dans l'histoire. Jésus est apparu à Képha, aux Douze, à Jacob, Juifs palestiniens de chair et d'os que Paul a bien connus pour s'être colleté avec eux. Voilà qui est déterminé. Enfin nous saisissons Jésus dans le domaine des faits. C'est un être spirituel que nous saisissons. C'est le Jésus *ressuscité* qui seul est historique.

Jamais Paul ne suppose que les apôtres palestiniens aient *vu* Jésus autrement qu'il ne l'a *vu* lui-même. Il se compare à eux en tout point. Il crie : « Ne suis-je pas un apôtre ? N'ai-je pas vu

1. *Isaïe*, LIII, 5, 8-9, trad. A. Condamin (Paris, 1905).

Jésus notre Maître ? [1] » Sûrement il ne l'a pas vu, au sens propre du mot. Dans la lettre aux Galates il spécifie qu'il l'a connu par *apocalypse* [2]. Il l'a vu dans l'extase, après les autres, comme les autres. Etre apôtre, c'est avoir été favorisé d'une vision authentique de Jésus.

Dans l'opinion de Paul, qui est celle des anciens, un esprit ne peut apparaître qu'à condition d'avoir un corps. Puisque Jésus est apparu aux hommes dignes de foi dont on a la liste, il a un *corps spirituel.*

Paul explique aux ignorants qu'il y a deux sortes de corps : ceux de chair vive et de sang, corps *animaux*, et les corps *spirituels.* Nous tenons d'Adam un lourd corps animal ; nous tenons de Jésus un corps spirituel, *l'homme intérieur.* Adam et Jésus sont deux grands ancêtres. De l'un proviennent les corps faits de boue, de l'autre les corps célestes, purs souffles et pures lumières :

> S'il y a corps animal,
> il y a corps spirituel aussi.
> Comme il a été écrit :

1. I *Cor.*, IX, 1. Quand il dit, en expliquant son ministère d'amour : « Si même nous connûmes selon chair le Messie, ah ! maintenant nous ne le connaissons plus ! » (II *Cor.*, V, 16) il avoue simplement qu'autrefois il a pu avoir une idée charnelle, c'est-à-dire intéressée, du Messie, que ses rivaux ont encore et qu'il n'a plus. Sous une autre forme c'est la distinction entre ceux qui annoncent le Messie *par ambition* et ceux qui l'annoncent d'*amour* (*Philipp.*, I, 16-17). Il n'est pas question là plus qu'ailleurs d'une connaissance *historique* de Jésus

2. *Galat.*, I, 16.

le premier homme, Adam. *fut fait âme qui vit* [1],
le dernier Adam fut fait souffle qui crée la vie...

Le premier homme est de la terre, bourbeux ;
le second Homme est du ciel.
Tel qu'est le bourbeux,
tels sont les bourbeux.
Tel qu'est le Céleste,
tels sont les célestes.
Comme nous prîmes l'image du bourbeux,
prenons aussi l'image du Céleste ! [2]

Jésus est cet Homme céleste que Daniel aperçut dans un songe sacré [3]. Les chrétiens sont sa lignée astrale. L'idée est étrange pour nous. Elle ne l'était pas pour un monde saturé d'orphisme [4].

Entre Jésus, corps céleste, et le chrétien embourbé encore dans la chair, il y avait d'ineffables rendez-vous. Une fois ou deux Paul fut enlevé jusqu'au troisième ciel. Il perçut des mots inexprimables qu'on ne peut répéter à un homme [5].

Plus souvent Jésus descendait. Il parlait en langage humain par la bouche de ses prophètes. Plusieurs fois Paul annonce qu'il va parler *en parole du Maître* [6]. L'Esprit, c'est-à-dire Jésus, dictait un

1. *Genèse*, II, 7.
2. I *Cor.*, XV, 44-49.
3. *Daniel*, VII, 13-15.
4. « Je suis fille de la Terre et du Ciel étoilé. J'ai une origine céleste, sachez-le vous aussi », dit l'Ame, sur une lame d'or de Pétélia (KAIBEL, *Insc. gr. It. et Sic.*, 638).
5. II *Cor.*, XII, 2-4.
6. I. *Thess.*, IV, 15. Cf. I *Cor.*, VII, 10.

propos de sagesse ou de gnose, une instruction, une révélation, ou chantait un psaume, une ode ou une hymne, ou donnait une vision, entr'ouvrait les abîmes de Dieu, ou encore infusait le pouvoir de guérir, le don des miracles, la foi qui jongle avec les montagnes. Sa présence réelle se manifestait par les gémissements mélodieux des gorges oppressées, comme la présence du vent se manifeste sur les harpes éoliennes.

Paul crie avec orgueil qu'il ne fait pas des discours, mais la démonstration d'un *esprit* et d'une *force* [1]. Ces gémissements, ces sanglots inspirés, ces gestes qui commandent ou qui guérissent, ces cantiques, ces oracles, ces ravissements, voilà les faits que l'historien constate. Jésus, c'est l'interprétation.

Pour les mystes chrétiens, Jésus-Esprit était un être vivant, un être *corporel*. Ce point particulier est pour nous le plus malaisé à saisir. Le corps du Fils de Dieu ne ressemble en rien aux corps matériels. Le dire infiniment subtil n'est rien dire. Il est illimité. Il est dans tous les temps à la fois, dans tous les lieux à la fois. Ce peut être un *corps* au sens social du mot. Tous les chrétiens s'ajoutent les uns aux autres en un seul *corps* : ce corps, c'est Jésus [2].

C'est parfois un objet matériel dont l'apparence

1. I *Cor.*, II, 4.
2. I *Cor.*, XII, 27, etc.

cache un esprit. Quand au désert, selon le conte populaire, un rocher magique accompagnait les Israélites pour les abreuver, ce rocher, c'était Jésus [1]. Quand les fidèles rompent un pain et boivent une coupe de vin pour ouvrir, à la juive, la fête du premier jour de la semaine, fête de Jésus, ce pain et ce vin sont le corps et le sang de Jésus même :

> Je reçus, moi, du Maître [2]
> et vous le transmis :
> « Le Maître Jésus, en la nuit où il était livré,
> prit un pain
> et en bénissant le rompit
> et dit : Voici mon corps qui est pour vous.
> Faites cela
> en mémorial de moi.
>
> De même pour la Coupe après le souper,
> disant : Cette Coupe-là
> est la Nouvelle Alliance par mon sang.
> Faites cela,
> chaque fois que vous boirez,
> en mémorial de moi » [3]

Cet oracle sera plus tard inséré dans les évangiles, en façon de récit historique. A Paul il vient par révélation expresse. Il se rapporte à l'histoire secrète et révélée du Fils de Dieu. Il s'appuie, non sur un

1. I *Cor.*, X, 4.
2. Ἀπό signifie que Paul reçut directement du Maître, comme dans ἐμάθετε ἀπὸ Ἐπαφρᾶ *(Coloss.*, I, 7). Il s'agit d'une révélation d'en haut, comme dans dans le passage comparable, I, *Jean* I, 5.
3. I *Cor.*, XI, 23-25.

témoignage d'hommes mais sur le témoignage divin. Celui-ci est consigné au Psaume CXVI, où le mystique voit Jésus mourant élever la *Coupe* de salut [1], en Jérémie qui annonce la *Nouvelle Alliance* [2], en Isaïe qui dit trois fois que le Servant *fut livré* [3]. (Il fut livré *dans la nuit* puisque Dieu veut ensuite « lui montrer la lumière [4]. ») Le psaume est mis en action et sur l'oracle d'Isaïe se greffe celui de Paul.

L'importance capitale de l'oracle est de rapprocher la mort de Jésus, conçue comme immolation d'un mystique agneau pascal [5], et le rituel hebdomadaire des chrétiens, substitué aux plus hauts rites juifs : au repas pascal et au Jour de l'Expiation. Hors de Palestine, au repas pascal, un rôti était mangé en mémoire de l'agneau pascal tué à Jérusalem [6]. De même les chrétiens doivent manger la miche et boire le vin liturgiques en mémoire de leur Agneau céleste Jésus. Et la doctrine de Paul sur le *corps spirituel* permet de dire que ce pain et ce vin sont le corps et le sang de Jésus.

Ainsi les révélations particulières des nouveaux

1. Psaume CXVI, 13. Psaume cité ailleurs par Paul, d'après les Septante (II *Cor.*, IV, 13).
2. *Jérémie*, XXXI, 31.
3. *Isaïe*, LIII, 6, 12 (Septante). Voyez E.-A. Abbott : *Paradosis* (Londres, 1904), ch. II.
4. *Ibid.*, 11 (Septante).
5. Isaïe compare le Servant à l'agneau qu'on égorge (LIII, 7) et Paul dit de Jésus : *Notre agneau pascal fut immolé* (I *Cor.*, V, 7).
6. Talmud de Jérusalem, trad. Schwab (Paris, 1882), V, p. 150 (*Pesahim*).

prophètes pouvaient s'ajouter aux oracles anciens et enrichir l'histoire apocalyptique de Jésus.

Quant à la fin du voyage divin, Paul la déduit à sa façon des psaumes CX et VIII :

> Il faut qu'il règne
> jusqu'à ce qu'il *ait mis* tous *les ennemis sous ses pieds*[1]
> En dernier ennemi est supprimée la Mort,
> car on *plaça tout sous ses pieds*[2].
>
> Quand il dira : Tout est soumis !
> (excepté, bien entendu, Celui qui lui soumit tout),
> quand tout lui aura été soumis,
> alors lui, le Fils, se soumettra
> à Celui qui lui soumit tout
> pour que Dieu soit tout, en tout[3].

L'univers sera rétabli dans l'ordre et l'unité. Les Archontes et les Puissances rebelles auront été supprimés, la Mort n'existera plus. Alors Jésus abdiquera. Uni à ses fidèles, il se fondra dans le Plérôme divin d'où il est sorti pour accomplir leur salut. Ainsi finira sa divine aventure.

Au temps de Paul la tragédie cosmique en est à sa péripétie. La fin du monde arrive. Jésus a accompli sa descente secrète, sa mort et sa résurrection.

1. Psaume CX. 1.
2. Psaume VIII, 7.
3. I *Cor.*, XV, 25-28.

Il a rempli sa mission incroyable et dupé les Archontes. Il est intronisé à la droite de Dieu [1] selon le Psaume CX. Il va revenir en gloire au sommet des airs pour juger et renverser les Puissances mauvaises.

A son tribunal il va prendre pour assesseurs ses élus, ceux qui sur terre ont déjà son esprit. Oui, les chrétiens, sur des nuées, vont voler à sa rencontre. Ils siègeront eux aussi. Ils jugeront les anges, ils jugeront le monde [2].

Une difficulté a été soulevée par les Thessaloniciens. Des frères chez eux sont morts, tués, semble-t-il, dans les bagarres qui ont accompagné la propagande chrétienne [3]. On sait bien qu'ils ressusciteront un jour. Mais quel jour ? Devront-ils attendre la fin du règne temporel de Jésus et la résurrection générale des morts ? En ce cas les vivants qui vont être ravis dans les airs auraient l'avantage sur les martyrs ! Paul rassure les familles en deuil et prononce pour elles cet oracle :

> Voici ce que nous disons *en parole du Maître* :
> Nous les vivants
> qui restons pour l'Apparition du Maître
> nous ne devancerons pas les endormis.

1. *Coloss.*, III, 1 ; *Rom.*, VIII, 34.
2. I *Cor.*, VII, 2-3.
3. C'est ce que paraît signifier διὰ τοῦ Ἰησοῦ (I *Thess.*, IV, 14). Voyez K. Lake, *The earlier Epistles of St Paul*, 2e édit. Londres 1914, p. 88.

Le Maître, lui, à un commandement,
à voix d'Archange et trompette de Dieu,
descendra du ciel
et les morts *en le Messie* se lèveront d'abord.

Ensuite nous les vivants,
nous qui restons
nous serons avec eux emportés sur des nues
à la rencontre du Maître dans l'azur ! [1]

Les yeux fixés sur cet azur, Paul attend que Jésus apparaisse et manifeste dans le monde sa présence effective dont sa présence spirituelle dans les assemblées est l'annonce certaine et le substantiel acompte.

Résumons le plus ancien témoignage que nous ayons sur Jésus et le christianisme.

Il n'y a dans Paul aucune allusion à un personnage historique du nom de Jésus. Le Messie Jésus Fils de Dieu est le héros d'une apocalypse. Et il est l'objet d'une expérience mystique. C'est le dieu d'un mystère. Le dieu ni le mystère ne sont encore historicisés.

Le christianisme naissant n'est pas l'apothéose incompréhensible d'un homme. C'est un change-

1. I *Thess.*, IV, 15-17.

ment dans les choses divines, une création dans l'infini. C'est une théologie neuve, qui change Dieu. Et c'est, en même temps, la merveilleuse renaissance du vieux prophétisme hébreu, une explosion de visions, d'oracles et de délires sacrés dont le nouvel être divin est l'Esprit inspirateur.

III

DU CIEL A LA TERRE

L'IMAGINATION religieuse est la force éruptive qui secoue l'humanité. L'apocalypse chrétienne primitive, faite pour déchaîner les plus hautes puissances de l'âme : l'effroi, l'espoir, l'amour, l'assouvissement mystique, devait, si elle s'imposait à des hommes, les bouleverser complètement.

Mais il était impossible qu'elle se propageât sans se transformer. Elle-même, elle était le développement organique des rêves juifs. Elle les avait systématisés et portés au plus haut point de précision et d'intensité. Elle allait subir l'épreuve de la durée. Elle était la plus troublante conception religieuse qu'eût encore trouvé l'Occident. C'était sa chance de vivre. Mais elle était portée par un impossible espoir. C'était son danger de mort.

Après Paul l'apocalypse chrétienne, la *bonne nouvelle*, comme on disait, ou le *mystère*, se déploya

dans deux directions opposées. Certains prophètes insistèrent sur l'Apparition prochaine de Jésus, pour en raviver l'attente, en expliquer le retard, en décrire d'avance le scénario. C'est dans ce courant que se trouve l'Apocalypse de Jean. D'autres laissèrent dans le vague l'Apparition de Jésus et décrivirent en revanche longuement son passage dans l'humanité et son sacrifice rédempteur. C'est la voie des évangiles. L'autre menait à l'abîme. Par celle-ci la foi put survivre à la déconvenue de l'espérance première.

La légende *évangélique* n'est qu'un épisode grossi et développé de l'épopée cosmique de Jésus. L'épisode participe à la nature apocalyptique de l'épopée. Mais cette légende nous est si familière, elle est à quelques égards si réussie que, malgré l'évidence contraire, nous avons peine à croire qu'elle ne soit pas primitive.

Pourtant elle ne l'est pas. Il n'est point paradoxal de dire que le chritianisme pouvait grandir et emplir le monde sans que personne s'avisât que Jésus fût un personnage historique. Outre les lettres de Paul, il y a nombre d'écrits chrétiens anciens, et des plus importants, qui ne supposent en aucune façon l'existence historique de Jésus. On peut citer l'Apocalypse de Jean, l'Épître aux Hébreux. la lettre de Clément de Rome aux Corinthiens, la *Didachè*, le *Pasteur* d'Hermas. La christologie se

développa pendant longtemps avant qu'on songeât à en tirer une vie du Messie.

La sauvage, la sublime et la suave Apocalypse de Jean [1] fut écrite vers 90-96, quarante ans après les lettres de Paul. On y voit le chemin parcouru. Au temps de Paul tout le monde était prophète et les prophètes étaient égaux. L'un parlait et si la révélation passait à un autre, qui était assis, le premier s'arrêtait [2]. Maintenant il y a des voyants professionnels, des ténors de la prophétie, nourris, habillés, entretenus par l'assemblée et qui la gouvernent despotiquement [3] jusqu'au jour où ils cèderont la place aux *surveillants* moins doués mais plus sages.

Au temps de Paul les oracles étaient proférés et on pensait peu à les écrire. Maintenant des prophéties longuement composées sont apportées à l'assemblée. Un lecteur attitré les lit solennellement [4]. Ainsi s'introduit l'Apocalypse de Jean, ainsi s'introduiront les évangiles. La prophétie chrétienne répète le développement de l'hébraïque. Aux prophètes orateurs succèdent les prophètes écrivains.

Que devient Jésus dans l'Apocalypse de Jean ? Il s'éloigne encore de la terre. Astre entre les astres,

1. R. H. Charles, *The Revelation of St John*, 2 vol. Edinburgh, 1920. — A. Loisy. *L'Apocalypse de Jean*, Paris, 1923.
2. *I Cor.*, IV, 30-35.
3. *Didachè*, ch. XIII. A comparer avec *Apoc.*, ch. II et III.
4. *Apoc.*, I, 3.

il se fixe au ciel étoilé. Loin des personnages de l'histoire humaine il se fait une place parmi les animaux du zodiaque et les êtres fantastiques dont l'astrologie bordait les routes célestes. Il apparaît quatre fois, à quatre moments de son histoire, en quatre figures différentes qui toutes découragent l'historien.

Nous assistons à sa naissance. Elle a lieu en plein ciel. La mère de Jésus est une Femme céleste, une déesse vêtue du soleil, couronnée d'étoiles, en qui on reconnaît la Vierge du zodiaque [1]. Le vieux Dragon babylonien qui a été vaincu à la création du monde mais qui vit encore sait que son dernier vainqueur va naître et il essaie de le happer, comme fait le Python pour le fils de Latone, ou Typhon pour le fils d'Isis.

> Un grand signe fut vu au ciel :
> une Femme vêtue du soleil,
> la lune sous ses pieds,
> sur sa tête une couronne de douze étoiles :
> elle est grosse,
> elle *crie de douleur, tourmentée d'enfanter* [2].
>
> Un autre signe fut vu au ciel :
> voici un grand Dragon rouge
> à sept têtes et dix cornes,
> sur ses têtes dix diadèmes ;

1. F. Boll, *Aus der Offenbarung Johannis*. Leipzig 1914, p. 98-124. — A. Loisy, *L'Apocalypse*, p. 223-226.
2. *Michée*, IV, 10.

sa queue balaie *le tiers des étoiles du ciel* :
elle les jeta sur la terre [1].

Elle enfanta un fils, *un mâle* [2]
qui va *frapper* tous *les peuples avec un bâton de fer* [3].
Son enfant fut emporté près de Dieu,
près du Trône de Dieu [4].

Une croyance populaire juive dont témoigne une vieille complainte conservée dans le Talmud de Jérusalem [5] voulait que le Messie fût né le jour où le Temple avait été détruit par les Chaldéens, (car Isaïe, croyait-on, annonce de suite la destruction du Temple et la naissance du Messie [6].) Dès sa naissance les ouragans l'avaient emporté au ciel. Il est curieux de voir le folk-lore juif et la mythologie grecque concourir au tableau fabuleux de la naissance de Jésus.

Sa mort n'est pas représentée. Jésus était égorgé sous la forme d'un jeune Bélier, à sept cornes et sept yeux. Car tel il paraît en triomphe quand il est installé au Trône de Dieu et que tombent devant lui les maîtres des quatre sections du cercle zodiacal

1. *Daniel*, VIII, 10.
2. *Isaïe*, LXVI, 7.
3. Psaume II, 9.
4. *Apoc.*, XII, 1-5.
5. *Barachot* 5a (cf. *Echa Rabbati*, I, 16). Voyez Israël Lévi, *Le Ravissement du Messie enfant. (Rev. des Et. juives*, LXXIV, p. 113 ; LXXV, p. 113 ; LXXVII, p. 1).
6. *Isaïe*, X, 34 (*Les cèdres du Liban sont jetés à terre*), XI, 1 (*Un rameau sortira de la tige de Jessé*).

et des vingt-quatre constellations, pinçant leurs cithares et tendant leurs phiales d'or pleines de parfums [1]. C'est l'Agneau pascal de Paul introduit en pompe dans le ciel astrologique.

Il est à la fois la victime et le prêtre d'un suprême sacrifice. C'est en grand-prêtre hébreu, dans le costume du Jour de l'Expiation, qu'il se montre au prophète. Il a le long manteau du pontife mais les traits d'Iahvé,

> ... En me retournant je vis sept flambeaux d'or,
> au milieu des flambeaux comme un *Fils d'homme*
> vêtu d'une chape
> et ceint aux seins d'un pectoral d'or.
>
> *Les cheveux de la tête blancs comme laine* [2] blanche,
> *les yeux* comme flamme de *feu* [3],
> *les pieds tels que clair airain* [4]
> comme rougi en forge,
> *la voix comme bruit de grandes eaux* [5].
>
> Il a en sa droite sept étoiles,
> de sa bouche une épée à deux tranchants sort acérée
> son aspect : comme paraît *le soleil en sa force* [6].
> Lorsque je le vis
> je tombai à ses pieds comme mort [7].

1. *Apoc.*, V, 6-8. Loisy, p. 123-126, 133-137
2. *Daniel*, VII, 9 : aspect d'Iahvé.
3. *Daniel*, X, 6 : aspect de Gabriel.
4. *Ezéchiel*, I, 27 : aspect d'Iahvé.
5. *Ezéchiel*, XLIII, 2 : voix d'Iahvé.
6. *Juges*, V, 31.
7. *Apoc.*, I, 13-17.

Enfin voici le Messie équestre, Jésus à cheval, tel qu'il sautera bientôt du ciel, où il est encore caché, pour achever les divines vengeances :

Je vis le ciel ouvert.
Voici un cheval blanc :
Celui qui le monte
est appelé Fidèle et Véridique ;
avec justice il juge [1] et combat...

C'est lui qui *foule la cuve* [2] du vin de furie
de la colère du Dieu Souverain.
Il a sur son manteau et sur sa cuisse
un nom écrit :
ROI DES ROIS, MAITRE DES MAITRES [3].

Fils de la Vierge céleste, Bélier stellaire, Grand-prêtre dieu, ou Cavalier sanglant, le Jésus de l'Apocalypse est tout mythologique. Il est le Jésus de Paul, mais renfoncé dans les cieux, écarté de la condition servile, éloigné de tout semblant d'attache terrestre. Son histoire est découpée en images fantasmagoriques, électriques et chargées de menaces, comme celles des tarots.

L'Epître aux Hébreux est un précieux opuscule dont l'auteur et les destinataires sont inconnus et qui marque, après Paul et avant la fin du 1er siècle,

1. *Isaïe*, XI, 3-4.
2. *Isaïe*, LXIII, 3.
3. *Apoc.*, XIX, 11, 15-16.

la méditation chrétienne la plus haute et la plus pondérée. Le céleste sacerdoce de Jésus qui dans l'Apocalypse n'est qu'une vision est ici une idée, longuement justifiée par les Écritures, poussée à toutes ses conséquences. Jésus est défini comme le type éternel, l'immémorial prédécesseur et l'authentique successeur du grand-prêtre juif.

Voit-on transparaître derrière lui un homme historique ? Aucunement. Croyons-en deux bons juges : « Le Jésus de l'Épitre aux Hébreux n'est pas un homme qui, par sa personnalité, ses doctrines, ses souffrances, a fait une impression durable, mais un être céleste qui, descendu sur terre, s'est vêtu de chair et de sang [1]. » « La prière, les souffrances et l'inauguration de Jésus en pontife éternel ne sont pas la prière de Gethsémani, la passion et la résurrection que racontent nos évangiles, mais une interprétation directe des Écritures, notamment du Psaume XXII, dont on peut dire que notre auteur transpose en histoire toutes les données [2]. »

Comme Paul il grappille dans les Écritures tout ce qu'il sait de Jésus. Mais des grappes de Paul il tire une seconde pressée.

Des Psaumes VIII et CX Paul avait déduit les victoires finales de Jésus. Notre auteur en fait sortir

1. H. Windisch, *Der Hebräerbrief* (dans Lietzmann, *Handb. z. N. T.*). Leipzig, 1913, p. 27.
2. A. Loisy, *Les livres du Nouveau Testament*, Paris, 1922, p. 183.

autre chose encore. Le Psaume VIII dit : *Tu as mis l'homme quelque temps au-dessus des anges.* Qu'importe qu'il s'agisse de l'homme en général ? Allégoriquement *l'homme*, c'est Jésus. Donc Jésus fut abaissé au-dessous des anges pour être bientôt exalté au-dessus d'eux [1]. Et l'autre psaume dit : *Tu es prêtre pour l'éternité, au rang de Melchisédeck.* Cela était adressé au premier des rois-pontifes maccabéens, à Simon Maccabée. Qu'importe ? Allégoriquement c'est adressé à Jésus. Voilà le titre divin qui casse le pontife juif et abroge le sacerdoce lévitique au profit du pontife éternel [2].

Où l'auteur dépasse Paul, c'est dans le parti qu'il tire des portions de l'Écriture les plus mortes pour le chrétien, comme le rituel des sacrifices du Temple. Par le symbolisme il les annexe à Jésus. C'est une source de notions nouvelles. Par exemple il est écrit que les victimes expiatoires sont brûlées hors du camp [3]. Cela veut dire que Jésus a souffert *hors du camp*, c'est-à-dire hors du monde et que nous devons sortir avec lui *hors du camp* et partager son opprobre, car nous n'avons pas en ce monde notre cité [4].

Le fondement de cette haute morale, terrible et

1. *Hébr.*, I, 5-10.
2. *Hébr.*, ch. IV, V, VI et VII.
3. Lévitique, XVI, 27.
4. *Hébr.*, XIII, 11-14.

neuve, c'est justement que Jésus n'appartient pas à ce monde-ci.

La lettre que Clément de Rome envoya aux Corinthiens vers 95-98 ressemble à l'Epître aux Hébreux. On y chercherait aussi vainement des allusions à un personnage historique nommé Jésus. Le Maître Jésus est le « rayonnement de la majesté divine », le « sceptre de la majesté de Dieu »[1]. Il est le « grand-prêtre de nos offrandes » : par lui « nous voyons en miroir la face pure et sublime de Dieu », nous goûtons à « la gnose immortelle »[2].

C'est lui qui parle dans l'Ancien Testament. Si Clément veut citer des paroles authentiques de Jésus, il cite le Psaume XXII et le Psaume XXXIV[3]. Sa conception de Jésus est incommensurable avec le souvenir d'un homme réel.

La *Didachè*, petit règlement ecclésiastique, des environs de l'an 100, ne connaît pas davantage un Jésus historique. Elle relate comme parole de Jésus ce que dit le prophète Malachie[4].

Le *Pasteur*, bavardage prophétique de l'esclave Hermas, fruit d'arrière-saison de la prophétie chrétienne épuisée et devenue radoteuse, ne se réfère non plus à aucun souvenir historique. Pour le brave

1. Ep. de Clément (éd. Hemmer, Paris, 1909), XXXVI, 4 (cf. *Hébr.* I, 3), XVI, 2.
2. *Clém.*, XXXVI, 1-2.
3. *Clém.*, XVI, 15-17 ; XXII, 1-8.
4. *Didachè* (éd. Hemmer, Oger et Laurent, Paris, 1907), XIV, 3.

Hermas Jésus est un des sept archanges, le plus grand de tous. Il se distingue mal de Michel et il se confond avec l'Église personnifiée [1]. A ce titre il peut se montrer sous les traits d'une vieille femme. Il appartient à l'angélologie, non à l'histoire.

De Paul à Clément de Rome la théologie chrétienne s'est fort bien passée d'un Jésus historique. A quelle époque et pourquoi donc en a-t-elle eu besoin ?

Dans tout le Nouveau Testament, à part les évangiles, il y a une seule allusion à Jésus historique. Elle se trouve dans la première Epître à Timothée : « Le Messie Jésus qui rendit devant Pontius Pilatus son beau témoignage... » [2] La référence est aux évangiles. Voici prononcé ce nom de Ponce Pilate par où Jésus s'accroche à l'histoire.

Mais c'est dans un document de basse date. La fausse lettre à Timothée qui suppose établi l'épiscopat monarchique [3] et qui repousse les *antithèses* d'une prétendue *gnose* [4] est probablement postérieure à la condamnation des *Antithèses* de Marcion, c'est-à-dire à 144.

1. Le Pasteur (éd. Lelong, Paris, 1912) *Sim*, VIII, 1-3 (comparée avec *Sim*, V, 6 et IX, 6-7), *Sim*, IX, 1.
2. I *Tim.*, VI, 13. Voyez G. Baldensperger, *Il a rendu témoignage devant Ponce Pilate*. Strasbourg, 1922.
3. I *Tim.*, III, 1-13.
4. I *Tim.*, VI, 20.

Vers 150 les évangiles étaient lus dans les assemblées et tenus par Justin pour les Mémoires des Apôtres [1]. Une vingtaine d'années plus tôt, Papias d'Hiérapolis mentionnait les deux premiers évangiles [2]. Il est possible que le passage de Tacite sur Jésus, écrit entre 115 et 117, soit l'indice le plus ancien de l'existence de la littérature évangélique.

Il est donc probable que c'est au début du IIe siècle qu'on eut l'idée, dans certaines communautés, de mettre l'histoire mystérieuse de Jésus en simple récit et de la présenter comme historiquement arrivée. Ce développement était dans la nature des choses. Une histoire divine prend aisément la forme d'une histoire ordinaire. J'ai touché la margelle du puits Kallichoros où s'est assise la déesse Déméter quand elle vivait parmi les gens d'Eleusis et servait, comme esclave crétoise, au foyer du roi Kéléos.

Jésus vivait puissamment dans le monde invisible et dans l'intemporel. Pourquoi fut-il amené sur le sol de Palestine et fixé dans le temps ? La cause principale fut la crise de l'attente chrétienne. Il s'y ajouta les besoins de l'apologétique et de la liturgie.

Le christianisme, aux abords du IIe siècle, eut sa crise de croissance qui eût été mortelle si la foi qui veut durer n'avait pas d'infinies ressources. Il avait

1. Justin, I *Apol.* (éd. Pautigny, Paris, 1904), LXVII, 3 ; LXVI, 3.
2. Papias, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 39, 15-16

été tendu vers l'avenir, porté par l'impossible espérance qui, précisée, exaspérée, n'était autre que la vieille espérance juive. Les chrétiens étaient en somme des demi-juifs *messianistes* pour qui l'attente du Messie et la spéculation sur le Messie avaient tout remplacé. La doctrine de Paul ne fut qu'un grand pari, le pari tenu ferme que le Messie Jésus, conçu selon le texte d'Isaïe et des Psaumes, allait apparaître sur la nue, selon le texte de Daniel. Ce fascinant pari fut le moteur de la foi nouvelle.

Ce hasardeux pari était en train de se perdre. Le Messie Jésus restait au ciel. La veillée était longue. La lassitude venait. L'Apocalypse fut destinée à ranimer l'attente plus encore qu'à la définir. Ce fut le dernier coup de fouet donné aux quatre chevaux de la fin du monde fourbus de galoper en vain dans les songes. Le christianisme risquait de mourir de langueur, comme un espoir inaccompli.

Mais il était plus qu'un espoir. Il était une expérience. La vraie manifestation de Jésus, sa *Présence*, était attendue comme un événement à venir. Pourtant Jésus s'était déjà manifesté dans les visions des apôtres, les oracles des prophètes, les miracles des thaumaturges. Les assemblées avaient goûté sa présence anticipée. Aux yeux de Paul ce n'étaient là que des *arrhes*. Mais les arrhes prenaient du prix maintenant que le solde était si longuement différé.

Ainsi la foi chrétienne doucement changea d'axe. Le Messie fut en quelque sorte dédoublé. On s'attacha fervemment au Messie déjà venu pour se détacher un peu du Messie à venir. Le futur royaume de Dieu, on le déclara en un certain sens déjà présent. On éloigna, on décolora le triomphe de Jésus. On rapprocha, on concrétisa ce que Jésus avait accompli déjà : sa mort mystique, ses exploits spirituels. Un profond et délicat travail permit à la foi de franchir le pas mortel.

Il est ébauché dans les trois premiers évangiles, où les espérances positives reculent à l'arrière-plan. Il est achevé dans le quatrième, où ces espérances même n'ont plus d'objet, la vie éternelle étant acquise déjà et déjà vécue. Les évangiles substituent au Jésus espéré et fuyant un Jésus arrêté, saisissable. Pour le vrai mystique les temps n'ont rien d'absolu. L'espérance dit : Tout ce qui sera est déjà. *Je vous obtiens déjà puisque je vous espère.* La foi répond : Tout ce qui est, est passé. *Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé.*

Les objections des incrédules et des hésitants agirent dans le même sens. Sur les définitions successives de la foi chrétienne leur action plastique est manifeste. L'objection fait naître l'affirmation. Le doute sculpte la foi.

Le Jésus de Paul ou de l'Epître aux Hébreux

n'était intelligible que pour des esprits acclimatés aux réalités suprasensibles et rompus à la plus haute spéculation juive. Présenté à des hommes plus charnels et moins macérés dans les Écritures, il soulevait les objections du prétendu bon sens.

Était-il vraiment apparu à Pierre et aux autres ? Les apôtres n'avaient peut-être vu qu'un fantôme ? Non, répliquait la foi. Ce n'était pas un fantôme. La preuve, c'est qu'il avait mangé, La preuve, c'est qu'on l'avait touché. Le corps de Jésus n'était plus une adorable réalité spirituelle. Il tendait à devenir un corps comme tout autre. L'homme de gros bon sens n'admet de corps que matériel. Et dans la dispute il attire l'homme de foi sur son terrain.

Et l'incarnation de Jésus, son passage dans l'humanité et sa mort, où et quand avaient-ils eu lieu ? Paul les avait laissés dans l'indéterminé des révélations divines. Ils n'y pouvaient pas rester. Là surtout l'objection matérialiste est pressante. Des faits, dit-elle, ne sont réels que s'ils sont arrivés et s'ils sont arrivés, ils s'inscrivent quelque part dans l'histoire. Où s'inscrivaient les faits divins d'où dépendait le salut des anges et des hommes ?

Le mystique aux prises avec l'homme vulgaire ne peut pas désarmer. Vaincu, il sentirait qu'il subit une injustice. Pour lui la réalité mystique est infiniment supérieure à toute autre réalité. Il ne faut pas le pousser beaucoup pour qu'il certifie qu'elle im-

plique toute autre réalité. Jésus était vivant, voilà le fait suprême. Il était homme par définition théologique. S'il ne pouvait être homme qu'en étant personnage d'histoire, il valait mieux affirmer son historicité que renoncer à lui. La foi à un Jésus vivant créa la foi à un Jésus qui a vécu.

Les cruautés des Hérodes, le recensement sanglant de Quirinius, les sévices de Pontius Pilatus flottaient dans le souvenir. On y mêla l'histoire de la rédemption du monde. Puisque les psaumes disaient que le Serviteur avait été crucifié, il n'avait pu l'être que par les Romains. Le sanguinaire Pontius Pilatus devint le garant de Jésus historique. Le nom du chevalier romain et celui du Fils de Dieu furent délicatement noués.

La liturgie enfin réclamait une autre histoire sainte pour remplacer l'ancienne. Les chrétiens n'observaient plus la Loi mosaïque. Ils pouvaient difficilement continuer les lectures rituelles du Pentateuque. Or nous voyons qu'au temps de Justin la lecture des évangiles est substituée à celle de la Loi et précède la lecture des Prophètes[1]. Cela nous indique pour quel usage les évangiles furent composés.

Jésus fut conçu comme un autre Moïse, qui ne va pas chercher sur la montagne les oracles de Dieu

1. JUSTIN, I *Apol.*, LXVII, 3.

mais lui-même parle sur la montagne. La nouvelle Loi fut disposée à la façon de l'ancienne, les préceptes alternant avec les récits édifiants. Comme le Pentateuque avait mêlé le code et les légendes des Israélites, ainsi les évangiles mêlèrent au code chrétien la légende du Messie.

Leur destination est liturgique. Ils sont les derniers fruits de la prophétie chrétienne et ils annoncent un âge nouveau. Ils furent composés à l'époque où les prudents épiscopes cherchaient à enlever aux prophètes illuminés le gouvernement du troupeau. Ils leur fournirent des lectures claires, probantes, régulières, propres à limiter les chanceuses apocalypses et les libres envolées de l'Esprit.

IV

LA LÉGENDE ÉVANGÉLIQUE

Les évangiles, petits recueils mal composés qui se copient les uns les autres, ont un mérite et un charme. Ils sont l'œuvre de tous. Les lettres de Paul reflètent un homme de génie. Eux, ils reflètent des groupes anonymes très sérieux, très fervents, à qui il fut donné d'exprimer naïvement les idées religieuses et morales qui les inondaient de délices.

Ils disposent le cadre mobile où des abeilles ivres ont instillé le miel le plus exquis. Le rédacteur dernier a eu son rôle très important. Mais le fond a mûri dans les nocturnes assemblées des saints. C'est le produit tamisé d'un brûlant commerce avec l'Esprit. C'est la fine fleur de la prophétie en commun.

Après Paul et l'auteur de l'Apocalypse, nous ne connaissons plus qu'un prophète attardé, le bonhomme Hermas, candide, sensible, rabâcheur. Il nous fait deviner les prophètes plus mâles qui l'ont

précédé, les forts et délicats prophètes qui pendant deux générations ont transmis le message de l'Esprit aux assemblées de Syrie, d'Asie, de Grèce, d'Italie.

Hermas apportait de la part de l'Esprit des *visions*, des *préceptes*, des *paraboles* : telle est la triple division de son livre. Ses prédécesseurs avaient fait à peu près de même. Le meilleur des préceptes et des paraboles soufflés par l'Esprit finit pas constituer l'enseignement de Jésus. Les visions spirituelles, étayées par les Écritures, fournirent l'essentiel de sa vie.

Paul a livré d'avance le secret des évangiles. Il tient en trois mots : *Jésus, c'est l'Esprit* [1].

Le même Esprit qui avait dicté les oracles des prophètes hébreux inspirait aussi ceux des derniers prophètes. De quelque nom qu'on l'appelât, c'était Jésus. Paul dans les grands moments avait parlé *en parole du Maître* [2]. Et à la fin de l'âge prophétique le bon Pasteur émettait encore, par la bouche d'Hermas, de sages et copieux préceptes sur la pratique de la continence, de la foi, de la crainte ou de la gaîté.

De Paul à Hermas, l'Esprit prodigua aux assemblées les instructions les plus pures et les plus saintes. Dans l'obscur des cénacles étroits, salles d'attente du royaume de lumière, l'extase mélo-

1. Ὁ δὲ κύριος τὸ πνεῦμά ἐστιν (II *Cor.*, III, 17).
2. I *Thess.*, IV, 15.

dieuse passait de l'un à l'autre, les bouches s'unissaient dans le saint baiser et des langues de feu descendaient sur les têtes.

L'austère et haute morale juive y fut adoucie, ennoblie, dépouillée de sa pédante casuistique, soulevée et échauffée par le fol espoir, attendrie et sublimée par l'expérience de la vie mystique. La règle de pardon et d'amour y fut portée à des extrêmes qui ne tenaient plus compte de la nature. Autrefois, par Isaïe, l'Esprit avait dit, croyait-on : « A ceux qui vous haïssent, répondez : Vous êtes nos frères ! »[1] Maintenant Jésus allait jusqu'à dire : « Si quelqu'un te gifle à la joue droite, tends-lui aussi l'autre ! »[2]

Les préceptes les plus admirés et les plus ressentis, choisis avec soin, cousus assez maladroitement, composent dans les évangiles de factices discours de Jésus. Sous la compilation artificielle on discerne les divers âges et les divers courants auxquels les oracles primitifs appartenaient. La plupart s'adressaient à des communautés déjà vieilles, qui avaient vécu, lutté, affronté difficultés et dangers.

Quelle est, par exemple, la conduite à tenir envers les pécheurs endurcis qui souillent le saint troupeau ?

1. *Isaïe*, LXVI, 5 (dans les Septante). Voyez Tertullien, *Contra Marc.*, IV, 16.
2. *Matth.*, V, 39.

Si ton frère pèche,
va, reprends-le entre toi et lui seul.
S'il t'écoute,
tu auras gagné ton frère.

S'il ne t'écoute pas
prends avec toi un ou deux autres
pour que *sur dire de deux témoins ou de trois toute affaire soit réglée* [1].
S'il ne veut pas les entendre
dis-le à l'Assemblée.
S'il ne veut pas entendre même l'Assemblée,
qu'il te soit comme le païen et le gabelou ! [2]

Ainsi est fixée la procédure d'excommunication. Chacun en a l'initiative. L'Assemblée en corps prononce. La règle est dure. D'autres préceptes tranchent autrement la question. Ils sont plus doux au pécheur, même invétéré, plus tendres au païen et au gabelou.

Cet autre oracle est une instruction sur le *martyre*. Il est d'un beau ton calme, vraiment héroïque.

Méfiez-vous des hommes.
Ils vous livreront à des tribunaux.
En leurs synagogues ils vous fustigeront.
Devant des préfets et des rois vous serez traînés à cause de moi,
en *témoins* pour eux et les païens.

1. *Deuter.*, XIX, 15.
2. *Matth.*, XVIII, 77.

Quand ils vous livreront,
ne cherchez comment ni quoi dire.
Il vous sera donné à cette heure-là de quoi dire :
ce n'est pas vous qui parlerez
mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous ! [1]

C'est la règle sublime des temps de persécution. Habitué à sentir un souffle gonfler sa gorge, le prophète chrétien attendra tranquillement l'heure de paraître devant les juges. Il sera sans souci. Il remettra son sort à l'Esprit qui parlera pour lui. Quelle percée sur le fond de l'âme des martyrs !

De tels oracles, toujours rythmés mais différents d'origine et d'accent, sont classés dans Matthieu sous cinq chefs principaux : loi chrétienne, missions, règles ecclésiastiques, invectives, derniers jours. Presque tous ont un tour pénétrant et poétique. Plusieurs remontent jusqu'au temps de Paul. C'est l'arrangement de l'évangéliste qui est récent et convenu.

D'autres fruits parfumés de la prophétie chrétienne étaient les paraboles. C'étaient de fraîches petites fables ou des images vives destinées à faire sentir par métaphore les réalités invisibles. Elles tiraient leur origine de la littérature hébraïque. Les chrétiens y mirent beaucoup d'art et de sens.

L'honnête Hermas, prophète retardataire, fait encore, au nom du Pasteur, d'agréables paraboles.

1. *Matth.*, X, 16-20.

Il montre la Vigne, chargée de grappes, soutenue par l'Ormeau. Ainsi le pauvre, lourd de prières, doit s'appuyer au riche. Les Arbres, morts et vivants, sont pareils l'hiver ; l'été les rendra différents. Ainsi pécheurs et justes se ressemblent maintenant et différeront quand viendra le grand Jour [1].

Les paraboles insérées dans les évangiles sont de même genre, mais plus fortes d'ordinaire et plus profondes. L'évangile entier est une sorte de grande parabole, car l'histoire humaine de Jésus est destinée à faire comprendre un mystère divin. Les petites paraboles qui s'y mêlent ont souvent aussi pour objets des mystères.

Beaucoup visent la chose dont, à mots couverts, on parlait le plus dans les assemblées, le grand secret: ce Royaume inouï qui allait venir. Qu'était-il ? C'est merveille de voir toutes les belles comparaisons qu'on a trouvé pour en parler.

Mais les paraboles ne s'accordent pas entre elles. Les unes entendent le Royaume comme futur : il sera installé un jour prochain, soudainement. Les autres, plus subtiles et plus récentes, le regardent comme déjà présent, et le confondent presque avec la chère assemblée des frères. Quand le Royaume est comparé à un grain de moutarde, la plus fine des semences, d'où sort un arbre où nichent les oiseaux

1. *Le Pasteur*, Sim., II et III.

du ciel [1], cette image saisissante fait voir la miraculeuse croissance de l'Eglise. Le Royaume se fait chaque jour. Ce flottement de sens nous aide à comprendre comment l'espérance primitive a pu se consoler en changeant d'objet et s'assoupir sans s'éteindre tout à fait.

Ce qui se met souvent en paraboles, c'est justement le fait chrétien. Quel grand objet d'étonnement ! Que Dieu se soit dégoûté des juifs, son peuple élu, et qu'il ait adopté à leur place les chrétiens, venus pour la plupart des peuples impurs, comment le concevoir ? Les paraboles tâchent de l'expliquer.

Aux noces de Jésus [2] les Juifs ont été conviés les premiers, par les prophètes jadis, naguère par les apôtres. Ils ont dédaigné l'invitation et tué ceux qui la leur portaient : Étienne, Jacques et d'autres. C'est pourquoi Dieu a prié tout venant au festin messianique.

> Comparons le Royaume des cieux
> à un certain roi qui fit les noces de son fils.
> Il envoya ses esclaves appeler les invités aux noces.
> Ils ne voulaient pas venir.
> Il envoya d'autres esclaves :
> Dîtes aux invités : Voici mon dîner préparé
> mes bœufs et mes poulardes tués,
> tout à point : venez aux noces !

1. *Matth.*, XIII, 31-32 ; *Marc*, IV, 30-32 ; *Luc*, XIII, 18-19.
2. Dans les paraboles, comme dans *Paul* et dans l'*Apocalypse*, Jésus porte le titre mystique d'Époux. Il succède à Iahvé comme époux de l'Israël nouveau.

Indifférents ils s'en allèrent,
qui à son champ, qui à sa boutique.
Les autres s'emparèrent des esclaves
les outragèrent et les tuèrent.
Le roi fut en colère.
Il envoya ses armées,
fit périr ces meurtriers-là
et brûla leur ville.

Alors il dit à ses esclaves :
La noce est prête
mais les invités étaient indignes.
Allez donc aux sorties des rues
et ceux que vous trouverez, invitez-les aux noces !
Ces esclaves-là allèrent dans les rues
ramassèrent ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais,
et la salle nuptiale fut remplie [1].

Il brûla leur ville. On voit clairement que la parabole fut composée après la destruction de Jérusalem. Elle est un vif et plaisant raccourci d'un siècle entier d'histoire chrétienne.

D'autres paraboles se rapprochent de celles d'Hermas. Elles traitent la question si débattue : que faut-il faire des pécheurs dans l'église ? Faut-il les exclure sans merci ? Un précepte l'a ordonné. N'est-il pas sage pourtant de patienter ? Dans le champ emblavé par Jésus, le diable a semé l'ivraie. Si on prétend arracher l'ivraie, on risque de déraciner le froment du même coup. Attendons le jugement !

1. *Matth.*, XXII, 2-10.

Les anges moissonneurs mettront l'ivraie en bottes pour la brûler et porteront le froment au bienheureux grenier [1].

Du cœur inspiré des prophètes il jaillissait aussi des effusions plus mystiques. Paul dit : « Chantez à Dieu en vos cœurs des psaumes, des hymnes, des odes spirituels ! » [2] On a retrouvé un recueil d'odes chrétiennes antiques, les *Odes de Salomon*, où tantôt le fidèle parle, tantôt Jésus [3].

Des odes et prières du même style ont laissé des traces dans les évangiles. Telle est la prière mystique prêtée à Jésus dans Matthieu : « Je te loue, Père maître du ciel et de la terre... Tout m'a été remis par mon Père...

> Venez à moi tous, ô fatigués et accablés,
> moi, je vous reposerai.
> Mettez sur vous mon joug, apprenez ma leçon :
> en mon cœur je suis doux et humble.
> *Vous trouverez repos pour vos âmes* [4] ;
> mon joug est bon, mon fardeau léger » [5].

Le quatrième évangile inclut les plus beaux morceaux du genre : l'ode au Logos qui lui sert de préface, les poèmes du Pain de Vie, du Bon Pasteur, de la Vigne et ce qu'on nomme la prière sacerdotale

1. *Matth.*, XIII, 24-30 ; 36-43.
2. *Coloss.*, III, 16.
3. *Les Odes de Salomon*, trad. J. Labourt et P. Batiffol. Paris, 1911.
4. *Jérémie*, VI, 16.
5. *Matth.*, XI, 25-30

de Jésus. Ils rendent un son tout autre que les oracles et paraboles des évangiles synoptiques. Leur portée est bien plus haute, leur suavité plus ardente, leur retentissement plus intérieur.

C'est moi qui suis le Bon Pasteur ;
je connais les miennes
et les miennes me connaissent,
ainsi que me connaît le Père
et que moi, je connais le Père
et je quitte ma vie pour mes brebis...

C'est pour cela que le Père m'aime
parce que je quitte ma vie,
afin de la reprendre.
Nul ne me l'ôte :
c'est moi qui la quitte hors de moi.
J'ai pouvoir de la quitter
et j'ai pouvoir de la reprendre :
c'est l'ordre que je reçus de mon Père [1].

Celui qui parle ainsi c'est le dieu du mystère, de qui le sacrifice liturgique, intemporel, se renouvelle indéfiniment et qui a sans cesse la mission de mourir pour les chrétiens et de ressusciter. Ce Jésus mystique est à l'arrière-fond des évangiles, comme il a été au centre de la doctrine de Paul.

D'oracles, de paraboles et d'odes jaillis dans le cénacle chrétien sont constituées les paroles du Jésus évangélique. Les actes de sa vie sont composés

1. *Jean*, X, 14-18.

pareillement, les uns de prodiges, les autres de symboles, les autres de visions.

Le même Esprit qui avait inspiré les oracles des prophètes avait produit les miracles des thaumaturges. Il était donc permis d'attribuer à Jésus les uns comme les autres.

De fait, plusieurs miracles paraissent racontés en double dans les Actes des Apôtres et dans les évangiles. La guérison d'un paralytique, la résurrection d'une jeune fille nommée Tabitha et la conversion d'un centurion font partie de la légende de Pierre, dans les Actes, et semblent avoir passé avec quelques altérations dans la légende de Jésus [1]. Le récit des Actes est plus circonstancié, mieux lié, plus plausible, celui des évangiles plus émoussé et surchargé. Le premier a tous les caractères de l'original. Le second est une copie pâlie, poussée à la leçon et au symbole.

On aurait pu donner à Jésus un très grand nombre de miracles. D'autant qu'aux miracles authentiques des apôtres on ajoutait des merveilles prises au fonds commun de l'arétalogie. L'histoire du démon *Légion* envoyé dans deux mille cochons paraît être un gros conte juif [2]. Et l'évasion de Jésus par dessus

1. Comparez *Actes* IX, 31-XI, 18 avec Marc, II, 1-12 ; V, 22-24, 35-43 (et parallèles) et *Matth.*, VIII, 5-13 (Luc, VII, 6-10). Voyez plus haut, p. 44-47.

2. *Marc*, V, 1-20. Voyez Th. Reinach, *Mon nom est Légion*, « Rev. des Ét. juives » XLVII, n° 94, p. 172.

un précipice a quelque analogie avec ce qu'on lit dans la *Vie de Pythagore* [1].

Les évangélistes ont borné leur choix, en général, aux prodiges qui pouvaient prendre un sens intérieur et être compris « en symboles concrets de l'œuvre spirituelle accomplie par Jésus. [2] » Ainsi l'aveugle guéri de Bethsaïda, qui voit d'abord les hommes comme des arbres qui marchent et, à une seconde imposition des mains, voit tout nettement de loin, est placé de façon à « figurer l'éducation progressive des disciples [3]. » Pour pénétrer dans l'histoire de Jésus, les récits bruts de miracles doivent prendre quelque signification symbolique.

D'autres fois c'est le symbole qui a engendré le récit. Certains faits racontés sont des paraboles prises à la lettre. Pourquoi s'en étonner ? Du point de vue de la vérité transcendante, fictions et faits sont du même ordre et peuvent s'interchanger. Le même thème est mis en parabole dans un évangile, en récit dans un autre.

Une parabole de Luc emploie un figuier qu'on peut dire très vieux, car il a déjà servi dans les historiettes d'Ahikar l'Assyrien [4] :

1. *Luc*, IV, 29-30. Jamblique, *Vie de Pythagore*, III, 15. Voyez P. Alfaric, *Simon le Magicien* (à paraître).
2. A. Loisy, passage cité plus haut, p. 66. Voyez aussi B. Smith, *Ecce Deus*, London, 1912. Part II.
3. *Marc*, VIII, 21-26. Voir plus haut, p. 70.
4. *Histoire et sagesse d'Ahikar l'Assyrien*, trad. F. Nau. Paris, 1909, xxxiii, 135.

Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne.
Il vint y chercher du fruit et n'en trouva pas.

Il dit au vigneron :
Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier
sans en trouver.
Coupe-le !
Pourquoi rend-il la terre inutile ?

L'autre lui répondit :
Maître, laisse-le encore cette année,
que je bêche autour et mette du fumier,
peut-être fera-t-il du fruit la saison prochaine.
Sinon tu le couperas [1].

Ce figuier est le peuple juif, qui ne produit pas les fruits de l'Esprit. Le délai est celui que Dieu lui accorda jusqu'à l'arrivée des haches de Vespasien.

Nous retrouvons ce même figuier dans une anecdote racontée comme arrivée à Jésus :

Au matin, revenant à la ville, il eut faim.
Voyant un figuier sur la route, il vint à lui
et n'y trouva rien que des feuilles.
Il dit : Que de toi il n'y ait plus de fruit à jamais !
Et le figuier sécha soudain [2].

Ce figuier est parabolique. C'est encore le peuple juif. Si c'était un arbre réel, l'histoire serait absurde.

Au monde des paraboles appartient aussi le

1. *Luc*, XIII, 6-9.
2. *Matth.*, XXI, 18-19.

pauvre Lazare. Qu'il soit apparenté ou non à Eliézer, esclave d'Abraham, emporté vivant au ciel, selon une tradition juive, comme Hénoch et Elie [1], il figure la partie souffrante et pieuse des Juifs, *le pauvre d'Israël.* Il est opposé au riche dans une curieuse parabole où le ciel et l'enfer sont conçus comme deux séjours ayant vue l'un sur l'autre. Le riche, qui sur terre a fait bonne chère et dédaigné Lazare, meurt de soif en enfer et voit Lazare au ciel dans les bras d'Abraham.

A cette leçon par l'image une autre a été cousue. Ce riche demande à Dieu de ressusciter Lazare pour convertir les Juifs. Dieu répond : Ils ont Moïse et les prophètes. S'ils ne les écoutent pas, un mort qui ressuscitera ne les persuadera pas [2]. C'est une leçon sur l'inutilité des miracles.

Or, dans le quatrième évangile, Lazare est ressuscité et les Juifs en effet ne se convertissent pas. Ce récit est une parabole mise en histoire. Il démontre que Jésus-Logos est la Vie, après que la guérison de l'aveugle-né a démontré qu'il est la Lumière. Tout le quatrième évangile est un long symbole, profond et beau. Pour le bien goûter il faut se détacher de la lettre et sous les faits imaginés saisir les vérités enseignées.

Ce sont enfin les visions, celles des apôtres et

1. *Derek erez zutta* (éd. A. J. Tawrogi. Kœnigsberg, 1885), I, fin.
2. *Luc*, XVI, 19-31.

celles des antiques prophètes, qui ont tracé les grandes lignes de la vie légendaire de Jésus.

La Transfiguration est une vision mystique reconnaissable. La Pêche miraculeuse, dans l'appendice du quatrième évangile, est une apparition matinale de Jésus ressuscité. Or dans Luc elle fait un épisode ordinaire de sa vie [1]. La tranquille narration évangélique laisse échapper çà et là le Jésus-Esprit à qui elle s'est d'abord appliquée.

> La barque était déjà au milieu de la mer,
> tourmentée par les lames,
> car le vent était contraire.
> A la quatrième veille de la nuit
> il vint vers eux en marchant sur la mer.
>
> Et sur la mer le voyant marcher
> ils se troublèrent disant : C'est un fantôme !
> et dans leur frayeur crièrent.
> Mais aussitôt il leur parla :
> Calmez-vous, c'est moi, n'ayez pas peur ! [2]

Cette apparition sur les flots, dans la grisaille qui précède l'aube, est la manière d'un Esprit ou d'un dieu [3] plutôt que d'un homme de chair et d'os.

La première source de l'évangile, c'est toujours l'Écriture. Maints passages des Prophètes et

1. *Luc*, V, 4-10.
2. *Matth.*, XIV, 24-27.
3. Par exemple d'Asklépios (ARISTIDE, *Discours sur Asklépios*, II, p. 337, 10, cité par Klostermann, *Das Matthäus evangelium*. Tübingen, 1918).

des psaumes étaient rapportés à Jésus ou mis dans sa bouche. C'étaient les solides fondements de la connaissance de Jésus.

On fit de bonne heure des recueils spéciaux de ces passages [1]. Ce fut la trame sacrée qui porta la broderie évangélique. Il y eut une Passion selon Isaïe et selon le Psaume XXII avant qu'il y eût une Passion selon Matthieu ou selon Jean.

L'évangéliste orchestra des textes que Paul ni l'auteur de l'Apocalypse ni l'auteur aux Hébreux n'avaient employés. Il est souvent facile de mettre en regard le passage de l'Écriture, document original, et le passage de l'évangile, traduction historiée.

Isaie, VII, 14 (en grec) : *Voici que la Vierge sera grosse et enfantera un fils...* Naissance virginale de Jésus.

Michée, V, 1 : *Et toi, Bethléem d'Ephratha, de toi me viendra un souverain en Israël...* Jésus naît à Bethléem.

Nombres, XXIV, 17 : *Un astre se lèvera de Jacob...* L'étoile.

Isaïe, LX, 6 : *Tous ceux-là arrivent de Saba ; ils apportent l'or et l'encens...* Les Mages.

Osée, XI, 1 : *D'Egypte j'appelai mon fils...* La fuite en Égypte.

1. Voyez R. Harris et V. Burch, *Testimonies*. Cambridge, 1916 1920.

Jérémie, XXXI, 15 : *On entend une voix à Rama, lamentations, larmes amères : c'est Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas se consoler, car ils ne sont plus...* Le massacre des innocents.

Juges, XIII, 5 (?) : *Et il sera appelé Nazaréen...* Jésus habite à *Nazareth.*

L'évangéliste ne cache pas ses matériaux. Pierre à pierre il appuie son bâtiment sur les fondements sacrés.

La mort de Jésus n'est pas construite autrement.

Zacharie, IX, 9 : *Voici que ton roi vient à toi, humble, monté sur l'âne, sur l'ânon né de l'ânesse...* Triomphe de Jésus, monté sur un âne et un ânon.

Psaume CXVIII, 26 : *Béni soit celui qui vient au nom d'Iahvé...* L'acclamation des foules.

Zacharie, XIV, 21 : *Il n'y aura plus de marchand dans la maison d'Iahvé ce jour-là...* Expulsion des vendeurs du Temple.

Psaume LXI, 9 : *Mon ami qui mangeait mon pain a levé le talon contre moi...* Trahison de Judas, après qu'il a mangé avec Jésus.

Zacharie, XI, 12-13 : *Ils me comptèrent comme salaire trente pièces d'argent... Et ils prirent les trente pièces d'argent et les donnèrent pour le champ du potier...* Trente pièces d'argent sont données à Judas. Rendues par lui, elles servent à acheter le champ d'un potier.

Psaume XLII, 6 : *Pourquoi es-tu abattue, ô mon âme* ?... Agonie à Gethsémani.

Zacharie, XIII, 7 : *Frappe le pasteur et le troupeau sera dispersé...* Fuite des disciples.

Isaïe, LIII : *Il a été transpercé pour nos péchés, broyé pour nos iniquités...* La Passion. *Maltraité, il se résignait, il n'ouvrait pas la bouche...* Jésus garde le silence devant ses juges. *Il fut compté parmi les criminels...* Jésus entre deux larrons.

Isaïe, L, 6 : *J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient, je n'ai pas dérobé ma face aux ignominies et aux crachats...* Flagellation, scènes d'outrages.

Psaume XXII : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'abandonnas-tu* ?... Dernière plainte de Jésus. *Ils ont troué mes mains et mes pieds...* Crucifixion. *Ils se partagent mes vêtements et sur ma tunique ils jettent le sort...* Partage des vêtements. *Tous ceux qui me voient se moquent de moi, ils ricanent et hochent la tête...* Scènes autour de la croix.

Isaïe, LIII, 9 : *On lui donne le sépulcre du riche...* Jésus est mis dans le sépulcre de Joseph d'Arimathie, homme riche.

Le récit de la Passion, pièce capitale de la liturgie chrétienne, a été poli et repoli. Les textes sacrés ne l'ont pas seuls composé. Quelques traits du martyre d'Étienne s'y sont introduits [1]. L'apologétique l'a enrichi. La liturgie aussi y a mis son empreinte.

1. Voyez plus haut, p. 54-55

Deux rituels de Pâques divisaient l'Église au IIe siècle [1]. En Asie on faisait la pâque le même jour que les Juifs, le 14 nisan, jour de la pleine lune, et on célébrait à la fois la mort et le triomphe de Jésus. A Rome le dimanche primait la pâque. On célébrait la résurrection de Jésus le dimanche qui suivait le 14 nisan, et sa mort l'avant-veille, le vendredi.

Or, dans Jean, évangile éphésien, l'Agneau Jésus meurt le 14 nisan, à l'heure exacte où est immolé l'agneau pascal. Dans Marc, évangile romain, il meurt un vendredi, supposé le lendemain du 14 nisan. Cette différence d'un jour décèle une grave différence de rituel. Jean est le livret liturgique de l'observance éphésienne, Marc celui de l'observance romaine [2].

Prendre les évangiles pour des documents historiques, c'est singulièrement les déprécier. Ils exposent l'histoire du salut de l'humanité et non pas le dossier d'une erreur judiciaire. Sous la forme parabolique ils traitent d'un dieu de mystère qui est le Fils de Dieu et l'Esprit qui vit dans les chrétiens. En eux-mêmes ils sont incomplets. Le récit qu'ils prennent par le milieu commence au ciel et se termine au ciel.

1. Voyez les documents donnés par Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, XXIII-XXIV.

2. Voyez B. W. Bacon, *The fourth Gospel*, London, 1910, p. 412-439. A. Loisy, *Le quatrième évangile*, Paris, 1921, p. 70.

Comme les lettres de Paul et comme l'Apocalypse les évangiles sont des œuvres de l'Esprit, qui concernent l'Esprit. Dans leur fraîche nouveauté ils furent bien compris. Le premier qui traita un évangile, celui de Luc, comme une écriture sacrée et en imposa la lecture aux assemblées, Marcion, y trouvait un Jésus spirituel, non un Jésus de chair et d'os. Lisons les évangiles comme les lisait Marcion.

C'est contre Marcion qu'on historicisa Jésus à outrance, qu'on lui attribua une vraie chair, de vrais os, du vrai sang. Marcion fut condamné.

Marcion avait raison. Ceux qui l'ont condamné ont épaissi l'obscurité des origines chrétiennes et l'ont rendue impénétrable. Sans le vouloir, ils ont tout préparé pour qu'on crût que le jeune christianisme n'avait été que cette vieillerie sans valeur religieuse, cette sottise : la divinisation d'un homme.

V

HOMME OU DIEU ?

Quiconque essaiera de mettre au clair les origines chrétiennes aura un grand parti à prendre. Jésus est un problème. Le christianisme est l'autre. Il ne pourra résoudre l'un des deux qu'en rendant l'autre insoluble.

S'il s'attache au problème de Jésus, il s'engagera dans les sentiers de Renan et de Loisy. Il peindra, avec plus ou moins de pâte, un meneur messianique, un *nabi* du temps des derniers Hérodes. Il lui prêtera des traits vraisemblables afin de pouvoir l'intégrer dans l'histoire. S'il est adroit critique, il fera un portrait plausible, je veux dire qui gagne l'applaudissement.

Mais le christianisme se dressera comme un fait inexplicable. Comment l'obscur *nabi* s'est-il changé en ce Fils de Dieu, inépuisable objet du culte chrétien et de la théologie chrétienne ? Nous sommes

ici hors des routes frayées de l'histoire. Les analogies font défaut. Le christianisme est une incroyable absurdité et le plus bizarre des miracles.

Et si l'historien s'applique au problème du christianisme, il aperçoit que, dès l'origine, la religion nouvelle consiste en une belle théologie qui, après avoir bourgeonné dans le judaïsme, est éclose en dehors de lui. Au cœur est l'idée d'un être divin qui rachète l'humanité par un sacrifice expiatoire et doit bientôt apparaître pour la juger. Sur cette conception du divin une grande religion pouvait fleurir.

Mais un Jésus historique devient impossible à placer. Dans l'élan mental qui va du judaïsme au christianisme, du Serviteur martyr d'Isaïe au Jésus de Paul, l'adoration d'un homme ne peut pas s'intercaler. Elle répugne à l'esprit du judaïsme autant qu'à celui de la foi nouvelle. Il faut prendre l'histoire de Jésus pour une enluminure en marge d'une doctrine, pour un *midrash* ému et coloré.

Puisqu'on doit choisir, le choix s'impose. C'est le christianisme qui est à expliquer. Et puisque le concept d'un Homme-Dieu n'entre plus dans une tête moderne et qu'il faut le dissocier, laissons l'homme, gardons le dieu.

Historiens, n'hésitez pas à rayer de vos cadres l'homme Jésus. Faites entrer le dieu Jésus. Aussitôt l'histoire du christianisme naissant sera mise à son

vrai niveau. Elle se montrera neuve et haute. Renan ne lui a pas donné l'intérêt qui lui appartient. Le vrai historien n'est pas *historiciste*. Il sait distinguer des faits positifs les idées qui prennent figure de faits pour mieux se faire comprendre. A l'*historiciste* Jésus offre une matière ingrate et sèche. Historiens des religions et sociologues, il vous apporte une étude enivrante et infinie.

Et vous, croyants, serez-vous obstinés à brandir de soi-disant preuves qui vous blessent vous-mêmes ? Des temps nouveaux sont venus. Vous ne pouvez plus matérialiser Jésus sans l'oblitérer et le détruire. Plus vous prouverez qu'il est un juif historique, plus vous préparerez de disciples à Renan.

Aurez-vous peur d'une réalité spirituelle, vous dont la noble fonction est de maintenir les réalités spirituelles ? Ne vous fiez pas à une douteuse légende. Ce que vous prenez pour le port est un gouffre mortel. Hissez la voile ! Allez au large, où il vous semble qu'est la tempête ! *Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi.*

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. — L'ÉNIGME

I. — Un ermitage au Japon 9
II. — Le Maitre de l'Occident 13
III. — Pline, Tacite, Suétone 19
IV. — Marc 35
V. — Ernest Renan, Alfred Loisy 60
VI. — Paul 77
VII. — Jésus 90

DEUXIÈME PARTIE. — LE MYSTÈRE

I. — Qu'est-ce que Jésus ? 105
II. — L'Apocalypse de Paul 118
III. — Du ciel a la terre 147
IV. — La légende évangélique 164
V. — Homme ou Dieu ? 184

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR F. RIEDER ET Cie
EN JUIN 1924 PAR LA
SOCIÉTÉ ANONYME DE
GRAVURE ET D'IMPRES-
SION A CACHAN (S. A. G. I.)

ع ٣٠

٢٠٠٠

F. RIEDER ET C^ie, ÉDITEURS — PARIS

CHRISTIANISME

PARU

A. HOUTIN. — *COURTE HISTOIRE DU CHRISTIANISME.* — *Un volume in-16, broché : 4.50.*

ALAIN. — *PROPOS SUR LE CHRISTIANISME.* — *Un volume in-16, broché : 6 fr.*

P.-L. COUCHOUD. — *LE MYSTÈRE DE JÉSUS.* — *Un volume in-16, broché : 6.50.*

A PARAITRE

TH. ZIELINSKI. — *LA SIBYLLE.* — *PRÉPARATION DU CHRISTIANISME DANS LES MYSTÈRES ANTIQUES.*

H. DELAFOSSE. — *LE QUATRIÈME ÉVANGILE.* — *TRADUCTION NOUVELLE AVEC PRÉFACE, NOTES ET COMMENTAIRES.*

JEAN POMMIER. — *LA PENSÉE RELIGIEUSE DE RENAN.*

F. RIEDER ET C^ie, ÉDITEURS — PARIS

e,rt

232.9S
C83
Couchoud, P.L.
Le mystère de Jésus
78023
1/2-1/26 Rt miller 1F'29

232.9S
C83

78023